

GEORGES
LAKHOVSKY

GEORGES LAKHOVSKY

LONGÉVITÉ

LONGÉVITÉ

L'ART DE VIVRE VIEUX
SANS SOUFFRIR

HACHETTE



LIBRAIRIE HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

L'Origine de la Vie (préface du Professeur d'Arsonval, de l'Institut), Paris, Gauthier-Villars, 1926.

Contributions à l'Étiologie du Cancer, Paris, Gauthier-Villars, 1927.

L'Universel (préface du Professeur d'Arsonval, de l'Institut), Paris, Gauthier-Villars, 1927.

Le Secret de la Vie (nouvelle édition revue et augmentée de *L'Origine de la Vie*), Paris, Gauthier-Villars, 1929.

El Secreto de la Vida (traduction espagnole du précédent), Madrid, M. Aguilar, 1929.

La Science et le Bonheur (Longévité et Immortalité par les vibrations), Paris, Gauthier-Villars, 1930.

Das Geheimnis des Lebens (traduction allemande du *Secret de la Vie*), Munich, Beck Verlag, 1931.

L'Oscillation cellulaire (Ensemble des recherches expérimentales), Paris, G. Doin et C^e, 1931.

L'Étatisme, mort des nations, Éditions S. A. C. L., 25, rue des Marmonniers, Paris, 1931.

La Formation Néoplasique et le Déséquilibre Oscillatoire Cellulaire (traitement du cancer par l'oscillateur à longueurs d'onde multiples Lakhovsky), Paris, G. Doin et C^e, 1932.

L'Éternité, la Vie et la Mort, Paris, Pasquello, éditeur, 1932.

La Terre et nous, Paris, Pasquello, éditeur, 1933.

La Cabale, Paris, G. Doin et C^e, 1934.

La Matière, Paris, G. Doin et C^e, 1931.

Le Racisme et l'orchestre universel, Paris, Alcan, 1934.

Le Grand Problème, Paris, Alcan, 1935.

La Nature et ses Merveilles, Hachette, 1946.

De Moscou à Madrid, Éditions S. A. C. L., Paris, 1937.

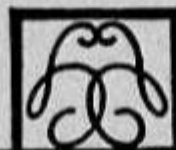
Radiations et Ondes, sources de notre vie, Éditions S. A. C. L., Paris, 1937.

Imprimé en France
117, rue de la Harpe, 117 — PARIS — 13

GEORGES LAKHOVSKY

LONGÉVITÉ

L'ART DE VIVRE VIEUX
SANS SOUFFRIR



LIBRAIRIE HACHETTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQ CENTS MILLE EXEMPLAIRES H. C.
SON PAPIER ÉDITÉ PRIEUR

Copyright 1930, by G. Lefevre, Paris.
Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

LONGEVITÉ

L'ART DE VIVRE VIEUX SANS SOUFFRIR

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA LONGEVITÉ

Le problème de la longévité est un de ceux qui intéressent tout le monde. Sans doute les jeunes gens haussent-ils les épaules lorsqu'on leur parle de vivre vieux. En parole, ils font bon marché de la vie et, dans l'insouciance que leur procurent les longues années qu'ils ont devant eux, ils disent volontiers : « Je ne tiens pas à vivre vieux. La vieillesse est une déchéance dont souffre l'homme. La plus grande intelligence peut, à partir d'un certain âge, sombrer dans le gâtisme. Dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux disparaître auparavant? »

Pourtant tous ces jeunes gens, lorsqu'ils atteignent l'âge de 50 à 60 ans, lorsque la carence sexuelle commence à se manifester, lorsque les maladies chroniques, les rhumatismes, les douleurs, la perte de la mé-

moire font leur apparition, ainsi que la perte de la gaieté, lorsque toutes les manifestations séniles arrivent en coravane, alors tous ceux que la mort a épargnés jusque-là se raccrochent énergiquement à la vie, bien qu'ils n'aient plus eu réalité pour perspective que la tristesse, la souffrance et toutes les misères de la fin.

Cependant, on est en droit de se demander si, par l'application de certaines méthodes que la science moderne met à notre disposition, on ne pourrait pas arriver à échapper à toutes ces misères et atteindre en beauté le crépuscule de la vie.

Les historiens et les physiologistes nous rapportent que certains hommes sont parvenus à un grand âge — jusqu'à près de deux cents ans — sans souffrance et dans une grande sérénité.

Nous allons nous efforcer, d'après l'exemple de ces hommes remarquables, de dégager les principes de la longévité et de chercher les causes de la maladie, de la dégénérescence et de la mort précoce.

A mon avis, pour vivre vieux sans souffrance, il faut d'abord observer trois principes fondamentaux, comme je l'ai expliqué dans mon ouvrage *La Science et le Bonheur*.

Premier principe : Croire à la longévité, c'est-à-dire avoir la foi qu'on peut atteindre la vieillesse et vouloir devenir vieux.

Deuxième principe : Ne pas avoir peur de la mort et croire à la survie, car le doute et la crainte de la mort abrègent notre vie.

Troisième principe : Éviter de compromettre notre existence en nous abstenant d'être jaloux, envieux ou méchant, mais cultiver la bonté, la sérénité d'âme, indispensables à l'équilibre de notre santé physique et morale.

Je vais essayer de développer ces principes selon les faits scientifiques expérimentaux qui permettent de les asseoir sur des bases fermes.

Mon point de vue n'est d'ailleurs pas exclusivement celui de la seule morale, ni celui de la religion, mais aussi celui de l'hygiène physiologique, qui est réellement la source d'une heureuse longévité.

Développons le principe : « Croire à la longévité ».

La longévité n'est pas une velléité, un désir irréalisable. C'est au contraire un fait expérimental étayé sur de nombreuses constatations de savants et de biologistes.

Le philosophe Jean Pinol nous en cite de très nombreux exemples (1), qui ne sont pas si rares qu'on pourrait le croire.

Sans remonter à la très haute antiquité, qui ne nous permet pas de vérifier les 969 ans de Malthusalem et les 802 ans du roi de l'île des Loemians, que nous rapporte Valère Maxime, nous pouvons cependant faire état des affirmations de divers historiens. D'après Strabon, des habitants du Pendjab ont vécu jusqu'à 200 ans. Pline nous conte qu'un recensement de trois millions d'habitants, fait sous le règne de Vespasien en Gaule Cisal-

(1) Jean Pinol, *Philosophie de la longévité*.

pine, aurait fait apporaitre 170 centenaires, soit un centenaire pour 20.000 habitants. Marcus Apponius aurait, selon Pline, vécu plus de 150 ans. Lucien rapporte que sur le Mont Athos, certains habitants atteignent facilement 130 ans. D'après Anacréon, Cingros, roi de Chypre, aurait vécu 160 ans.

Si nous consultons *La Légende Dorée*, nous constatons que la plupart des Saints sont morts assez vieux, quelques-uns même très vieux : saint Antoine, à 105 ans; saint Simon, neveu de la Sainte Vierge, à 107 ans; l'ermite Paul, à 113 ans; le vénérable Albuma, évêque d'Éthiopie, à plus de 150 ans; saint Narcisse, à 165 ans.

A Lucerne, un chanoine mourut en 1346, à l'âge de 186 ans. Un archevêque hongrois, Mgr Spodisvoda, et un abbé écossais ont atteint 185 ans.

En outre, la plupart des Papes sont morts très vieux : Léon XIII, né en 1810, est mort en 1903, à l'âge de 93 ans. Ces vénérables prélats ont pu arriver à des âges aussi avancés, parce qu'ils étaient exempts de toutes les mauvaises passions qui accablent l'humanité : la jalousie, la haine, les soucis et aussi la crainte de la mort.

D'autre part, Haller, dans ses *Éléments Physiologiques*, relate que deux centenaires sont morts accidentellement, l'un à 152 ans, l'autre à 160 ans. Le premier, Thomas Barr, périt d'une indigestion consécutive à une fête donnée en son honneur par le roi d'Angleterre. Le second succomba à un refroidissement.

Une statistique dressée en 1897 montre qu'il y avait

alors à Buenos-Aires un nègre, Bruno Colrim, ayant dépassé 150 ans, et en Serbie trois vieillards de 135 à 140 ans; 18 de 126 à 135 ans; 123 de 115 à 125 ans et 290 de 105 à 115 ans.

Aux États-Unis, on comptait alors 3.891 centenaires.

En Russie, on note également de nombreux centenaires.

La statistique de 1897 indique aussi en Livonie un vieillard de 108 ans qui, étant jeune, s'était battu à Pultava en 1709.

Il y a deux ans est mort en Turquie un vieillard nommé Zaro qui avait alors 160 ans. Dans son ouvrage *La Philosophie de la Longévité*, Jean F'ind eile, il y a une quinzaine d'années, le cas d'un vieillard âgé alors de 150 ans et qui se rappelait encore ses fonctions de consul sous Napoléon I^{er}.

De nos jours, la presse signalait récemment les cas de Narik Bagatelia, 130 ans, et Batatia Lolia, 162 ans, qui vivent encore en Géorgie.

On peut d'ailleurs faire confiance aux statistiques dressées avec soin par les actuaires des compagnies d'assurances depuis le *xix*^e siècle. La caisse Lafargues, créée en 1791, accuse une proportion de centenaires de 3.4 pour 10.000 et la caisse du *Morning Post* de Londres indique, entre 1877 et 1896, une proportion de 4 pour 10.000.

D'ailleurs, il faut vous dire que la plupart des candidats centenaires, qui traversent sans accident la période critique pendant laquelle s'opère souvent la des-

truction de certaines facultés, arrivent au contraire à une seconde jeunesse qui semble le prélude d'une existence nouvelle.

Certaines sommités médicales, notamment Haller et Blandin, ont signalé l'apparition d'une troisième dentition à partir de 80 ans environ. Le docteur Crevé rapporte qu'une femme eut de nouveau des dents à 110 ans et que ses cheveux, qui étoient blancs, reprirent leur coloration première. D'autres sujets eurent une nouvelle dentition de 90 à 107 ans. Une femme recouvra la vue à 80 ans et la conserva bonne jusqu'à 95 ans. Une autre eut la même satisfaction à 90 ans.

J'ai pu moi-même enregistrer un phénomène analogue. Un de mes amis, qui avait été opéré d'une otite grave par un chirurgien célèbre en 1911, resta sourd 100 pour 100 de cette oreille et le chirurgien affirma qu'il n'entendrait plus jamais de ce côté-là. Or, vingt-six ans après, à l'âge de 68 ans, quelles ne furent pas sa surprise et sa joie de recouvrer complètement l'ouïe. En outre, il a acquis d'autres caractères de jeunesse physiologique, qu'il avait perdus depuis vingt ans. Il est vrai qu'il s'est soigné pendant longtemps avec mon oscillateur à ondes multiples.

D'ailleurs, depuis une douzaine d'années environ que mes circuits oscillants se sont répandus dans le monde entier et sont portés par des millions d'individus, sous forme de colliers et de ceintures, — car, dans tous les pays, de nombreux contrefacteurs se sont mis à en fabriquer plus ou moins bien — j'ai reçu une

quantité considérable d'observations mentionnant l'apparition d'une deuxième jeunesse chez bon nombre de porteurs de ces circuits.

Plusieurs femmes m'ont même signalé que, vers la soixantaine, elles avaient retrouvé leurs menstruations, disparues depuis dix ans. En même temps, elles éprouvaient, dans leur être physique et moral, un véritable rajeunissement.

Il est donc parfaitement possible, par l'observation d'une hygiène convenable, de parvenir à une deuxième jeunesse et, par conséquent, de jouir d'une longévité sereine et exempte de maladies.

Facultés physiques et facultés intellectuelles font d'ailleurs bon ménage chez certains vieillards très âgés. Citons le cas du Premier Anglais, Gladstone, qui, quelques mois avant sa mort, survenue à 89 ans, abattait encore des arbres à la hache.

Je pourrais vous rapporter par milliers des exemples de longévités heureuses, qui s'achevèrent sans aucune souffrance et où la vie s'éteignit paisiblement, sans douleurs, comme on s'endort dans un lourd sommeil réparateur au soir d'une longue journée de travail.

Mais seules peuvent parvenir à cet enviable résultat les personnes qui savent mettre en pratique les trois principes que j'énonçais au début de ce chapitre, et pour qui la mort n'est ni un cauchemar ni une obsession.

Or, depuis que l'humanité existe, toutes sortes de légendes se sont créées autour de la mort. On considère

généralement qu'elle s'accompagne de tourments, de souffrances physiques ou morales surhumaines, et sa seule évocation plonge le plus souvent la plupart d'entre nous dans une véritable terreur.

Et pourtant je dois vous affirmer, mes chers lecteurs, que rien n'est moins pénible que la mort et que seule la vie est douloureuse, la vie qui constitue un dynamisme perpétuel. En effet, tout ce qui est effort, mouvement du corps ou de l'esprit s'accompagne de toute nécessité d'une souffrance : digestion, travail, soucis, jalousie, tout sentiment et toute action comportent de la peine et de la douleur.

Le sommeil est heureusement là qui occupe le tiers environ de notre existence terrestre, pour nous faire oublier, pour nous apaiser en général toutes ces souffrances.

Rappelez-vous le plaisir avec lequel vous atteignez le moment du repos nocturne après vous être dépensés tout le jour. Le sommeil prochain vous apparaît comme la félicité suprême !

Or, la mort n'est qu'un grand sommeil, autrement paisible, autrement calme, et dont nous sommes appelés à jouir pendant l'éternité !

La Mort fait partie intégrante des lois de la nature et de la conservation de notre espèce ! De même, en effet, que sans vie il n'y aurait pas de mort, de même sans mort il n'y aurait pas de vie ! Pourquoi alors la redouter ?

Pourquoi lui attribuer ces souffrances, ces terreurs,

ces affres dont on prétend généralement qu'elle s'accompagne et qui ne sont la plupart du temps qu'ineffectuelles, qu'illusoire comme nous allons le voir ?

Vous savez tous que pour opérer un malade le chirurgien l'endort ! Il peut ainsi tailler, couper, coudre dans la chair du patient sans que celui-ci manifeste la moindre réaction. Par suite de l'anesthésie, l'insensibilisation du système nerveux du malade est telle qu'il se trouve d'ores et déjà en état de mort virtuelle. S'il ne se réveille pas, où donc se trouvera la transition entre la vie et la mort ? Il sera passé du sommeil artificiel dans le sommeil définitif sans lutte, sans souffrance ! Ce qui est vrai pour l'opéré le serait-il moins pour le malade agonisant ?

Chez celui-ci, l'organisme peut résister, lutter, mais la plupart du temps son cerveau est déjà mort. Il échappe donc à cette prétendue souffrance, à ces angoisses, comme en sont affaiblis ceux qui meurent subitement, ceux que pulvérise la bombe d'avion, qu'abat la balle de revolver ou qu'écrase une automobile.

Ceci est si vrai que lorsque le patient se réveille et ressent une souffrance dans sa chair blessée par le chirurgien, il s'interroge en vain. Il ne garde aucun souvenir de ce qui s'est accompli au cours de l'anesthésie. Pendant un moment plus ou moins long, sa vie consciente s'était arrêtée, et pendant cette période rien au point de vue de l'abolition de la souffrance ne le distinguait du mort définitivement glacé.

A l'inverse, j'ai vu au cours de mes travaux dans les

hôpitaux certains malades dont le corps était déjà mort alors qu'ils conservaient toute leur lucidité.

Il y a une dizaine d'années, lorsque je travaillais régulièrement au service des cancéreux, à la Salpêtrière, j'ai eu l'occasion de traiter une femme atteinte d'un horrible cancer de l'estomac inopérable accompagné d'un monstrueux œdème abdominal. Elle souffrait atrocement et, chaque matin, quand je passais la voir, elle suppliait qu'on la soulageât, tant ses douleurs étaient insupportables.

Or, un matin, comme je passais la visite de mes malades, cette femme me reçut avec une figure joyeuse en me disant : « Aujourd'hui, je suis très heureuse, je ne souffre plus du tout et je crois que je suis guérie ».

Je la félicitai naturellement et l'encomrogeai. Et au fond elle méritait bien ces félicitations, car, incurable, elle venait d'abandonner la souffrance pour partir vers un monde meilleur.

En m'éloignant de son lit, je prévins l'infirmière qu'elle mourrait le soir même. Le lendemain, on m'apprenait qu'effectivement elle était décédée à 8 heures. Mais en fait, elle était déjà morte corporellement, le matin même, tandis que je lui parlais au cours de ma visite.

Voici donc une malade qui, pendant des années, avait enduré les pires douleurs et qui avait retrouvé toute sa sérénité, quelques heures avant sa mort.

Cet exemple, qui pourrait être répété à l'infini, prouve donc que l'imminence de la mort, bien loin de

déchaîner des souffrances nouvelles, apporte au mourant un apaisement, une tranquillité comparables aux bienfaits que procure un sommeil réparateur.

Et c'est si réel que si vous avez pu observer des malades sur le point de mourir, vous aurez constaté qu'ils cessent de se plaindre, et par conséquent de souffrir, quelques heures avant de readre l'âme.

Croyez-moi, mes chers lecteurs, la mort n'est pas une souffrance, mais une délivrance. La vie, même pour ceux qui paraissent les plus heureux, n'est en réalité qu'une longue souffrance. Les milliardaires eux-mêmes, qui semblent pourtant jouir de tous les biens de ce monde, sont malheureux et souffrent... parfois plus que nous autres.

Il n'est pas un de nos actes, pas une de nos réactions qui ne s'accompagne de souffrances! Nos joies elles-mêmes en recèlent. Vous connaissez tous des cas de personnes mortes brusquement en apprenant une grande et bonne nouvelle. La vie est une perpétuelle réaction et toute réaction comporte de la souffrance.

La mort est donc en réalité une délivrance et ceux qui redoutent sa venue doivent la considérer comme un affranchissement, comme une libération de cet enfer qu'est pour eux la vie terrestre.

Ainsi, mes chers lecteurs, il convient, pour jouir d'une vieillesse sereine et exempte de maladies, de ne pas craindre la mort. Nous sommes suffisamment affligés de moux pour ne pas en ajouter d'autres purement chimériques. Tous nos efforts doivent tendre à

diminuer nos souffrances et non pas les accroître. Et puisque la mort est nécessaire à la conservation de notre espèce, puisque, loin d'être une souffrance et une chose horrible, comme l'imagine la légende, elle est en réalité l'événement le plus solennel, le plus magnifique, le plus heureux de toute notre existence, il faut la considérer comme une félicité et non pas comme une catastrophe.

Pour les autres sentiments, la jalousie, la haine et la croyance à la survie, je les développerai dans les chapitres VI, L « la Digestion » ; IX, « Hygiène Alimentaire » et XI, « La Crinole de la Mort, la Survie et la Croyance en Dieu ».

En attendant, permettez-moi de m'interrompre dans cette question de la longévité, pour vous résumer les bases scientifiques de mon argumentation : je pourrai ainsi vous faire comprendre plus facilement comment nous pouvons rivaliser de longévité avec ces vieillards que je viens de vous citer en exemple, et vous montrer les raisons pour lesquelles l'humanité est atteinte de dégénérescence prématurée.

Étudions maintenant scientifiquement pourquoi certains privilégiés arrivent à des âges aussi avancés, tandis que la plupart des hommes périssent relativement jeunes, après avoir éprouvé la misère physiologique et la souffrance.

CHAPITRE II

LA RÉSONANCE

Je crois d'abord indispensable que nous cherchions ensemble les principes physiques et physiologiques sur lesquels repose la vie humaine et qui font de l'homme ce chef-d'œuvre de la création, si merveilleusement doué, ce miroir de la nature si fidèle et si compréhensif.

L'homme est, en effet, un instrument remarquable, mais nous ne saurions oublier qu'il est astreint à obéir aux lois de la nature et qu'il ne saurait les transgresser sans provoquer de catastrophe.

Je résumerai donc à cette fin les principes que j'ai développés dans mon ouvrage *La Nature et ses Merveilles* (1).

Nous allons chercher à expliquer la résonance qui, dans son interprétation la plus générale, est, à mon avis, la cause de tout l'univers. Vous pensez peut-être que je vais vous fatiguer par l'exposé de formules mathématiques et de démonstrations algébriques. Telle n'est pas mon intention. Au contraire, vous verrez, par

(1) Hachette, éditeur, Paris.

In suite, que la résonance peut être expliquée par un ensemble de faits susceptibles d'être compris par un enfant, auquel ses jouets mécaniques ont déjà donné une conception, si élémentaire soit-elle, du monde et du mouvement.

J'ai déjà, dans mes ouvrages antérieurs, expliqué la résonance. Mais j'estime nécessaire d'y revenir ici, car c'est la clé de voûte de la plupart des démonstrations que je donnerai au cours de cet ouvrage.

Ainsi, vous connaissez certainement l'anecdote de ce monsieur qui, désirant acheter un piano, s'était rendu chez un facteur réputé. Comme on l'avait fait entrer dans une salle contenant toute une série de pianos de différents modèles, et comme le vendeur se faisait attendre, il se mit, pour essayer la sonorité de l'un d'eux, à frapper sur une des notes, le *la*, par exemple.

Quel ne fut pas son étonnement d'entendre ce *la* répercuté par tous les autres pianos. Le client croyait que la salle était particulièrement sonore et produisait des échos dans toutes les directions. Le vendeur dès son arrivée, remarquant son étonnement, s'empresse de lui expliquer qu'il n'en était rien et que ce n'était que l'effet d'un phénomène physique bien connu : la résonance.

Ce qui signifie que les cordes du *la* des autres pianos se mettent à vibrer sous l'influence de la corde du premier piano et à l'exclusion des autres cordes.

Voici un autre phénomène que vous pouvez d'ailleurs reproduire vous-même. Si vous accrochez au mur

deux pendules dont les balanciers sont géométriquement égaux, c'est-à-dire de même forme et de même longueur, et si vous donnez un coup de pouce à l'un d'eux, l'autre, même s'il est situé à quelques mètres de distance du premier, se mettra au bout de quelques instants à osciller à la même fréquence que le premier, c'est-à-dire qu'il entrera en résonance avec celui-ci.

Rapportons encore une autre expérience facile à reproduire chez soi. Versez lentement de l'eau dans un verre, tandis que, de l'autre main, vous frappez un diapason que vous maintenez au-dessus du verre. Lorsque l'eau arrive à une certaine hauteur, vous entendez tout à coup le son du diapason considérablement renforcé. Cela signifie que l'espace vide du verre qui se trouve au-dessus du niveau de l'eau acquiert la même fréquence vibratoire que le diapason et, par conséquent, entre en résonance avec lui, d'où le renforcement du son produit.

La résonance, qui n'a des causes souvent minimes, peut cependant produire des effets considérables et même catastrophiques. Ainsi, vous connaissez peut-être l'histoire de ce pont de Cé suspendu sur la Loire qui s'écroula un jour sous l'effet de la résonance et dont j'ai parlé dans mon livre *La Terre et Nous*. Un régiment, dont le poids était bien inférieur à la charge normale que ce pont pouvait supporter, devait traverser ce fleuve. Au moment de s'engager sur cet ouvrage, chef-d'œuvre de nos ingénieurs des Ponts et Chaussées, le Colonel donna à la troupe l'ordre de

traverser ce pont au pas cadencé. Sous l'action rythmée du choc des pieds de chaque soldat, le tablier du pont se mit à vibrer et, à mesure que le régiment avançait, l'amplitude de l'oscillation devenait de plus en plus grande. Et cette oscillation avait même le don d'amuser beaucoup les soldats, qui n'auraient rien fait pour l'arrêter. Ils ne se doutaient pas qu'ils allaient à leur perte. En effet, la troupe n'avait pas atteint le milieu du pont que celui-ci s'effondra et que les malheureux soldats furent précipités dans le fleuve, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux périrent.

Que s'était-il donc passé? Le pont était calculé de façon à pouvoir supporter un poids dix fois supérieur à celui de tout le régiment qui constituait, d'ailleurs, une charge très bien répartie. Malheureusement, les ingénieurs qui avaient fait le calcul n'avaient pas pensé à la résonance.

Les pas des soldats frappés en cadence avaient produit, avec la période d'oscillation du pont, une résonance telle qu'elle avait décuplé la charge que pouvait supporter le tablier. C'est pourquoi il céda et s'effondra.

Vous voyez, par cette simple histoire, quelle peut être la puissance des effets de la résonance...

Voici enfin un autre phénomène, électrique celui-ci, que nous devons toujours à la résonance. Vous connaissez tous la T.S.F. qui a acquis actuellement droit de cité dans presque tous les foyers, aussi bien dans les salons les plus luxueux que dans la chaumière la plus modeste et dans la loge de concierge la plus exigüe.

Or, l'on peut dire que 99 pour 100 des possesseurs de postes de T.S.F. ignorent tout des phénomènes dont leur récepteur est le siège.

Je vais essayer d'expliquer à tous ceux qui pratiquent la T.S.F. et qui croient que la radio est une chose compliquée et mystérieuse le principe de son fonctionnement. Et vous constaterez que, bien loin d'être un mystère, ce fonctionnement est plus simple que celui d'une automobile ou d'une machine à coudre.

Vers 1892, un physicien allemand, Hertz, travaillait dans son laboratoire pour vérifier la théorie de Maxwell sur la nature électromagnétique de la lumière et les généralisations qu'il en avait déduites. A cet effet, il utilisait toute sorte de dispositifs pour mettre en évidence la présence d'ondes électromagnétiques.

Un jour qu'il était en train de manipuler des morceaux de miroir, il s'aperçut tout à fait accidentellement que sur certains de ces morceaux il apparaissaient des étincelles qui ne se produisaient qu'entre les bords des rayures profondes faites sur la couche argentée des miroirs. Il fut très surpris de ce phénomène et, comme il en recherchait la cause, il remarqua qu'une bobine de Ruhmkorff fonctionnait, dans son laboratoire, à quelques mètres de distance.

Le fonctionnement de cette bobine produisait des étincelles, lesquelles engendraient des « ondes » électromagnétiques, qui se propageaient dans l'espace environnant. Ce sont ces ondes qui donnaient naissance, à leur tour, aux étincelles que Hertz observait entre

les bords des rayures qui se trouvaient sur les miroirs qu'il manipulait, la surface argentée jouant le rôle de condensateur électrique.

Il eut alors l'idée de courber un fil de cuivre de manière à en rapprocher les extrémités jusqu'à une fraction de millimètre de distance, tandis que la bobine fonctionnait : il observa également la formation d'étincelles. C'est à ce petit dispositif qu'on donna par la suite le nom de résonateur de Hertz.

Naturellement, Hertz fut très étonné de cette nouveauté et publia à son sujet des études théoriques devenues classiques depuis.

Vous voyez comment un hasard de laboratoire peut être le point de départ d'une grande découverte, dont la portée considérable peut échapper même à son auteur. Hertz n'a donc pas eu, à l'époque, la moindre idée que cette expérience constituerait par la suite la base d'une découverte considérable, non seulement celle de la T.S.F., mais encore de la télévision, de la radiobiologie et de toutes les branches de la science qui utilisent les radiations électromagnétiques.

Ainsi ce circuit ouvert entre les extrémités duquel jaillissait une petite étincelle et qu'on appelle le résonateur de Hertz, c'est toute la T.S.F. Nous allons voir que tous les perfectionnements, en radioélectricité, dérivent de ce principe.

Passons maintenant à une expérience de laboratoire très simple que nous faisons, il y a quelque vingt ans, à l'époque héroïque de la radio... Nous plaçons

sur une table une bobine avec un enroulement de 100 mètres de fil électrique isolé, formant un certain nombre de spires, par exemple 300.

Dans une autre pièce voisine, nous mettons une autre bobine comprenant exactement la même longueur, c'est-à-dire 100 mètres de fil et le même nombre de spires, soit 300 également. Eh bien ! lorsqu'au voisinage de la première bobine, nous produisons une étincelle quelconque, nous entendons le crépitement de cette étincelle dans un casque téléphonique relié, par l'intermédiaire d'un détecteur, à la seconde bobine dont la longueur d'onde était la même que celle de la première. Ce qui veut dire que la première bobine se trouvait en résonance avec la seconde, d'où ce bruit formidable que nous entendions au casque, même à plusieurs centaines de mètres de distance.

Mais si, dans une de ces bobines, nous supprimons seulement quelques spires, la longueur d'onde de chaque bobine n'étant plus la même, la résonance n'existant plus, on n'entendait plus rien.

Vous voyez la simplicité de la T.S.F.

Mais à la découverte de Hertz, la science n'a apporté des perfectionnements considérables ; par exemple, pour produire le rayonnement de l'énergie électromagnétique, au lieu d'étincelles on emploie actuellement des lampes découvertes par l'Américain Lee de Forest, et qui servent aussi à la réception, pour amplifier un million de fois les effets produits par ces rayonnements venant de très loin. En outre, on n'applique

des condensateurs variables à plaques rentrant les unes dans les autres sans se toucher et permettant par leur déplacement relatif d'augmenter ou de diminuer la longueur d'onde pour trouver la résonance du poste que vous cherchez sur votre récepteur.

Je n'entreprends pas de vous décrire tous les perfectionnements apportés par des milliers de cerveaux à ce principe initial très simple; un volume entier n'y suffirait pas. D'ailleurs, comme toute invention, la T.S.F. résulte des travaux d'innombrables chercheurs, non seulement des savants et des physiciens illustres, mais parfois de simples ouvriers ou monteurs.

Toutefois, on peut affirmer que l'essor de la radio-électricité, actuellement répandue dans le monde entier, est dû, en France, au génie organisateur du général Ferrié qui, dans ses laboratoires militaires de la Tour Eiffel et des Invalides, a initié à cette grande œuvre, avant et surtout pendant la guerre, toute une pléiade de savants et d'ingénieurs.

On peut même dire que la lampe triode de Lee de Forest, qui, à ses débuts, était plutôt une invention théorique, a été réalisée pratiquement au laboratoire militaire de Latour-Maubourg.

Quant à la réalisation des radiocommunications dans le monde entier, c'est incontestablement au génie du grand savant Guglielmo Marconi qu'on la doit.

En définitive, si vous voulez entendre un poste émetteur travaillant sur 300 mètres de longueur d'onde, ce qui correspond à un million d'oscillations par se-

conde, vous devez accorder votre récepteur de façon qu'il soit susceptible d'osciller électriquement sur cette même fréquence d'un million d'oscillations par seconde : c'est la résonance électromagnétique.

Pour concrétiser cet exemple, considérons, à présent, si vous le voulez bien, une station d'émission, soit celle de Rome dont l'antenne, en raison de l'accord des circuits électriques qui y sont accouplés, c'est-à-dire des bobines qui les composent, émet sur 420 mètres de longueur d'onde. En un point quelconque, même à plusieurs milliers de kilomètres de distance, vous pourrez recevoir l'émission de Rome sur un appareil récepteur que vous accorderez sur cette onde de 420 mètres au moyen de son condensateur variable et vous entendrez alors nettement les concerts donnés dans cette ville.

Tournez alors légèrement le bouton de ce condensateur vers la droite, par exemple. L'un des groupes de lames, rentrant davantage dans l'autre, augmente la capacité et, par suite, la longueur d'onde; vous n'entendrez plus Rome mais Langenberg, sur l'onde de 472 mètres. La musique italienne aura fait place à la musique allemande. Pourquoi? parce qu'en approchant ou en éloignant les lames du condensateur, vous changez la longueur d'onde et au lieu de 420 mètres, vous en avez 472. Il y a donc résonance sur 472 mètres seulement et vous écoutez le poste qui fonctionne sur cette longueur d'onde, à l'exclusion de centaines d'autres qui marchent en même temps.

Si, maintenant, au lieu de tourner le bouton de ce condensateur vers la droite, vous le manœuvrez vers la gauche, vous diminuez la longueur d'onde et vous pouvez capter tout d'un coup l'émission de Bruxelles et percevoir nettement les accords d'un concert donné dans cette ville.

Il va de soi que le mécanisme de l'accord dans les postes modernes de T.S.F. est un peu plus compliqué que cela ne ressort des exemples que nous venons de donner, notamment dans les postes dits « super-hétérodynes » ou à changement de fréquence. Mais le principe en reste toujours le même : la résonance.

Je pense que ces quelques explications vous auront fait comprendre ce que c'est que la résonance. Cette notion vous sera très utile par la suite lorsque nous reviendrons à la question de la longévité, car la résonance est à la base de tous les phénomènes de l'univers.

CHAPITRE III

L'UNVERSION

Dans le chapitre précédent, nous venons de vous parler de la résonance et des effets considérables qu'elle est susceptible de produire, même à de grandes distances, comme c'est le cas dans les transmissions radioélectriques, dont nous avons cité divers exemples.

Il convient, maintenant, d'expliquer comment ces actions à distance peuvent se produire, car si nous voulons prendre la peine de réfléchir un peu, nous ne pouvons pas concevoir que l'on puisse constater de pareils effets, comme, par exemple, des réceptions d'ondes radioélectriques, de radioconcerts, de télévision à des milliers de kilomètres de distance, s'il n'existe pas, entre le poste émetteur et le poste récepteur, un agent susceptible de transmettre ces ondes, et, en quelque sorte, de leur servir de véhicule.

C'est de cet agent, que j'ai dénommé dans mes ouvrages antérieurs *l'unversion*, que je voudrais vous entretenir dans ce présent chapitre.

Il est évident, en effet, que les théories classiques de la gravitation de Newton et celles, plus modernes,

de la relativité (1) resteraient parfaitement inexplicables sans l'existence d'un agent de transmission physique. Bien d'autres phénomènes comme l'attraction du fer et de certains métaux par l'aimant, les attractions et les répulsions à distance des corps électrisés, les transmissions radioélectriques auxquelles nous faisons allusion à l'instant, la propagation dans les espaces célestes de la lumière du soleil et des astres et, enfin, l'apparition de nouvelles radiations extrêmement pénétrantes qui sillonnent tout l'espace, supposent la présence d'un milieu impondérable doué d'une élasticité parfaite, capable de servir de support à ces actions et à ces phénomènes, et d'une force universelle dont les effets se font sentir jusqu'à l'infini.

Ce milieu impondérable, que les physiciens dénommaient « éther », sans le définir, je l'ai appelé « universion », mot formé de deux termes : « univers » et « ion », pour indiquer d'abord qu'il emplit tout l'univers et, ensuite, qu'il se trouve également dans les espaces intermoléculaires et intra-atomiques des corpuscules élémentaires qui composent toute matière, tels que les ions, les électrons, les protons, les neutrons, les positrons et autres particules que la physique moderne ne manquera pas de découvrir.

Il y a une dizaine d'années, j'ai émis, pour la première fois, cette idée de l'universion dans un ouvrage

(1) Toutefois, la relativité généralisée d'Einstein n'implique aucun agent de transmission, ce qui, à mon sens, est une impossibilité physique.

qui porte ce nom (1) et je me suis efforcé de montrer le rôle capital joué dans l'univers par ce réservoir d'énergie primordiale qui est en même temps une substance immatérielle infiniment subtile, intangible, impalpable, qui non seulement sert de véhicule à tous les rayonnements et à toutes les ondes, depuis les infiniment petites jusqu'aux infiniment grandes, mais qui, encore, constitue un réservoir d'énergie formidable, d'où proviennent toutes les forces et tous les mouvements dont l'univers est le siège.

A présent, cette notion d'universion a évolué, surtout depuis que les travaux sur les ondes cosmiques ont mis en évidence, par des expériences aussi nombreuses qu'indiscutables, ces énergies radiantes considérables qui sillonnent les espaces interplanétaires et dont les effets se font sentir jusqu'au fond des lacs les plus profonds. Je vais, d'ailleurs, revenir un peu plus loin sur cette question si troublante des ondes cosmiques qui ne sont pas autre chose que mon *universion*.

C'est, en effet, l'universion qui règne sur l'infiniment grand comme sur l'infiniment petit. A lui est dévolu le rôle de maintenir les astres à leurs distances respectives et sur leurs trajectoires invariables dans les profondeurs infinies des espaces sidéraux, aussi bien que d'assurer, au sein de l'atome, la rotation perpétuelle des électrons autour du proton, ou noyau central. C'est aussi lui qui fait fonctionner les chemins de

(1) Paris, Gauthier-Villars, éditeur.

fer électriques et les rames du métropolitain, ainsi que nos moteurs d'ascenseurs, monte-charges, etc..., car, dans ces moteurs, les parties motrices tournantes, exercent à distance des attractions et des répulsions sur les parties fixes et, sans l'*universión*, ces attractions et ces répulsions ne se produisant plus, le métro resterait en panne et voire ascenseur refuserait de s'élever.

Mais l'*universión* ne nous apparaît pas seulement comme l'agent général de transmission de tous les mouvements vibratoires : lumière, électricité, magnétisme et autres. Il doit être également, par la force des choses, la promatière idéale dont dérivent toutes les substances, qui tombent sous nos sens.

Tout corps, en effet, d'après les plus récentes découvertes, est composé d'atomes et chaque atome, à son tour, est formé d'un noyau central, ou proton, à charge positive, autour duquel gravitent sur des orbites bien déterminées des grains élémentaires d'électricité négative, ou électrons. Or, protons et électrons ne sont, eu définitive, que des condensations de l'*universión*, c'est-à-dire des systèmes d'ondes électromagnétiques comme je l'ai montré dans mon livre *La Matière*. Personne, en effet, aujourd'hui, ne nie plus le lien étroit qui existe entre les corpuscules et les ondes, puisque les substances radioactives émettent à la fois des rayonnements de nature corpusculaire (rayonnements *alpha* et *bêta*) constitués les uns par les protons et les autres par des électrons, et des rayonnements formés par des ondes pures, comme le rayon-

nement *gamma*. En outre, certains physiciens, comme lord Rutherford, ont pu, en soumettant certaines substances à l'action de rayonnements doués d'une grande énergie, en opérer la transmutation, ce qui confirme encore le lien étroit existant entre la matière et le rayonnement.

Mais la plus brillante confirmation de l'existence de l'*universión* nous a été donnée par la découverte des ondes cosmiques ou radiations ultrapénétrantes, indiquées pour la première fois par le physicien français Nodon, puis par Rutherford et Mac Lennan et étudiées par les astrophysiciens, en particulier Goeckel et Kohlhörster. Le premier de ces savants, Goeckel, en s'élevant en ballon, constata que cette radiation était plus intense à 4.000 mètres qu'au niveau du sol. D'autres expériences indiquèrent qu'à 9.000 mètres d'altitude elle était environ huit fois plus forte qu'au niveau de la mer.

Millikan et Bowen, notamment, reprirent ces mesures jusqu'à 15.000 mètres d'altitude d'une part, puis à 3.450 mètres, d'autre part, dans les Montagnes Rocheuses, au fond du lac Muir. Sous trente mètres d'eau, l'intensité de la radiation suffisait pour décharger encore l'électroscope. Ils démontrèrent que cette radiation traverse plus de 500 mètres d'eau, ce qui, au point de vue de l'absorption, équivaut à 25 m. de plomb. Elle était donc cent fois plus pénétrante que les rayons X les plus durs. Actuellement, on arrive à détecter ce rayonnement à travers 25 mètres de plomb.

Depuis, ces ondes ultra-pénétrantes ont fait l'objet d'études extrêmement poussées de la part de physiciens de premier ordre, comme Regener à Stuttgart, Rossi à Padoue, Blackett à Londres, etc... Regener a pu envoyer dans la stratosphère des ballons-sondes jusqu'à 24.000 mètres d'altitude avec les appareils enregistreurs les plus délicats et les plus savants, et il a constaté que l'effet de ces ondes croissait avec l'altitude, ainsi que Goeckel l'avait déjà démontré, mais seulement jusqu'à 4.000 mètres.

Rossi, au Congrès de Radiobiologie de Venise, a pu, en présence de nombreux délégués dont je faisais partie, faire tomber devant un large écran l'aiguille d'un compteur, qui indiquait par des chiffres le nombre de corpuscules cosmiques arrivant sur l'appareil enregistreur dans un temps déterminé. Bennet, d'autre part, a pu même calculer le nombre d'ions produits par une gerbe (shower) de ces rayons, nombre qui est sept fois plus élevé au sommet de certaines montagnes qu'au niveau de la mer. D'autres ont même réussi à photographier ces gerbes, ainsi que les trajectoires des corpuscules cosmiques, ce qui a permis des découvertes du plus haut intérêt : en effet, la photographie de ces rayons déviés sous l'action d'un champ puissant a montré que, parfois, la déviation se produisait en sens inverse de ce qu'elle aurait dû être pour un corpuscule électrisé négativement, c'est-à-dire pour un électron et, comme le calcul montre que cette particule a la même masse que l'électron négatif, on en a déduit

qu'il devait exister des électrons positifs ou positrons, découverte qui, au point de vue de l'étude des radiations et de la constitution de la matière, est d'une importance capitale.

Les travaux les plus récents et notamment les communications présentées au Congrès de Physique de Londres, en octobre 1934, ont mis en évidence, parmi ces radiations cosmiques, deux sortes de rayonnements : les rayons durs, ceux que l'on rencontre dans les couches supérieures de l'atmosphère (stratosphère) et, par conséquent, la radiation très pénétrante qui existe dans l'univers interastral, et les rayons mous qui proviennent de l'ionisation de l'atmosphère par les rayons durs et qui produisent les rayonnements secondaires.

Dans l'atmosphère, naturellement, les rayonnements sont moins forts, car non seulement l'air, mais encore la lumière en absorbe une partie assez importante.

Ces rayons secondaires, en se matérialisant, donnent naissance à toutes les substances chimiques existant sur la Terre. C'est donc à cet *universion*, ou à ces ondes cosmiques que nous devons tout ce qui existe dans l'univers et par conséquent sur notre globe : toute force, tout mouvement, toute vie. L'*universion* possède, en effet, cette propriété remarquable d'être en tout et partout dans tout l'univers et jusqu'aux régions les plus reculées de l'espace, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit. Comme nous l'avons dit, c'est la première idéale qui a créé le monde et dont tout procède. Puisque l'*universion* est la cause

de toute force, de tout mouvement, de toute matière, on peut le considérer comme la cause de tout l'univers et de la vie même, par conséquent l'identifier à Dieu.

Dans mes ouvrages antérieurs (1), j'ai longuement expliqué la pensée-vibration et la survivance, grâce à l'universation.

Je ne puis m'étendre plus longuement ici sur ce sujet de l'universation que j'ai déjà traité en détail (2).

La théorie de cette énergie universelle et incommensurable, que j'ai énoncée dans cet ouvrage, il y a plus de dix ans, et qu'on appelle actuellement ondes cosmiques et rayonnement pénétrant, a fait de tels progrès depuis cette époque qu'elle est passée de l'hypothèse à la réalité. L'on est même arrivé à identifier ces ondes, à mesurer leur longueur d'onde et à photographier leurs trajets.

Le professeur Millikan, de l'Université de l'usadana, aux Etats-Unis, a montré au Congrès international des Physiciens, tenu à Côme, en 1927, que le potentiel générateur de l'onde cosmique la plus faible qu'il ait pu mesurer atteint le chiffre impressionnant de soixante millions de volts.

C'est donc actuellement une réalité démontrée et je suis heureux de l'avoir entrevue dès 1923. C'est pourquoi j'insiste auprès du lecteur pour qu'il approu-

(1) *La Science et le Bonheur, L'Éternité, La Vie et la Mort, Le Grand Problème.*

(2) *L'Universation*, Gauthier-Villars, Paris, éditeur.

fondisse et s'assimile cette conception de l'universation, car cette union nous permettra ensuite d'expliquer très simplement tous les phénomènes que la nature, qui est l'être le plus mystérieux du monde, propose à notre sagacité.

Grâce à l'universation et à la résonance, on peut expliquer toute vie, toute matière, toute énergie et tout mouvement.

Je suis persuadé qu'après avoir longuement médité sur l'universation, le lecteur comprendra la portée considérable de cette nouvelle notion qui explique tout l'univers.

Je me rappelle à ce sujet, la réflexion que me fit un jour, en 1927, un célèbre savant de l'Institut Pasteur avec qui je travaillais :

« Après avoir lu votre ouvrage, *L'Universation*, me dit-il, je suis convaincu que la réalité de votre notion de l'universation sera démontrée physiquement, car j'ai cherché à expliquer, grâce à lui et à l'oscillation cellulaire, tous les grands problèmes de la biologie qui restaient jusqu'à ce jour mystérieux. Or, chaque fois qu'on donnait une explication d'un phénomène, les autres phénomènes ne cadraient pas avec elle. Mais, depuis que j'ai lu *L'Universation*, j'ai constaté que tous les phénomènes biologiques s'accordent avec lui. C'est donc le critérium de l'exactitude de votre théorie. »

Ce professeur parlait de l'universation au point de vue de la microbiologie. Mais il est bien entendu qu'on

peut en dire autant pour tous les domaines scientifiques, non seulement biologiques, mais aussi physiques en général, et en particulier pour l'électricité. L'universon lui-même est essentiellement un phénomène électrique, car, comme vous le savez, tout ce qui existe dans l'univers n'est, en définitive, que de l'électricité, puisque l'universon se trouve en tout et partout et est à la base de tout.

Prenons comme exemple la dynamo ou le moteur électrique. Lorsqu'on fait passer un courant électrique dans une bobine de fil enroulée autour d'une armature de fer, on produit dans les molécules de ce noyau de fer un déséquilibre de l'universon qui remplit le vide spatial intermoléculaire. Ainsi, se produit le magnétisme, source de l'aimantation du fer de l'électro-aimant.

Ce déséquilibre de l'universon, produit par le courant électrique entre les molécules du noyau de fer, ne peut subsister car l'universon est un milieu universel, infiniment élastique, qui cherche toujours à reprendre son équilibre, que ce soit dans le vide spatial intermoléculaire ou dans le vide spatial interplanétaire. Ce rétablissement de l'équilibre produit un mouvement qui, selon les cas, est celui des électrons dans l'atome, de l'armature dans le moteur, et des astres dans le firmament.

On peut comparer l'élasticité de l'universon à celle d'une lame de ressort, qui, par sa déformation, engendre une force élastique qui tend à la redresser.

Revenons à la dynamo : à l'intérieur du noyau de fer aimanté par l'électro-aimant, le vide spatial intermoléculaire rempli par l'universon est déséquilibré. En faisant tourner la bobine, on déséquilibre d'autant plus l'universon, comme lorsqu'on plie davantage le ressort. Pour rétablir l'équilibre, l'universon doit produire une aimantation, qui s'oppose à celle qui le déforme, et cela en engendrant dans la bobine un courant électrique d'intensité plus forte que celle bobine tourne plus vite.

Réciproquement, si l'on fait passer un courant électrique dans l'armature de la dynamo, en produisant un déséquilibre moléculaire dans le noyau magnétique entourant le conducteur, l'universon, pour rétablir l'équilibre, se comporte comme le ressort dont nous venons de parler, et exerce sa force pour faire tourner l'armature de la dynamo, devenue moteur, à une vitesse telle qu'elle corresponde à la force du courant appliqué.

Il en est de même pour tous les générateurs d'électricité, même pour les piles et les accumulateurs. En effet, la réaction chimique entre les électrodes au sein de l'universon produit dans cet universon un mouvement moléculaire, qui, par compression du vide spatial intermoléculaire, produit une polarisation électrique des électrodes qui deviennent respectivement des pôles positif et négatif, correspondant au sens du courant. Lorsqu'on referme le courant à l'extérieur par un circuit entre les deux pôles, on libère l'énergie poten-

lielle due au déséquilibre engendré par la compression spatiale intermoléculaire des électrodes sous forme d'énergie électrique, qui peut être utilisée pour produire des effets mécaniques, calorifiques, lumineux, etc., etc...

Ces quelques exemples vous montrent que l'on peut tout expliquer avec l'universion qui est, en quelque sorte, la promatière de tout ce qui existe au monde et la force électrique de tout l'univers.

Et lorsque, dans les prochains chapitres, j'expliquerai l'oscillation cellulaire, la pensée-vibration et la matérialisation, vous comprendrez que l'universion est réellement la force universelle qui se trouve à la base de tous les rayonnements, ainsi que de tous les mouvements de la matière et de l'esprit.

CHAPITRE IV

L'OSCILLATION CELLULAIRE

Depuis que j'ai appris à penser, j'ai longuement médité sur la cause essentielle de la vie et cherché à m'expliquer comment chaque année poussent à la surface de la Terre des milliards et des milliards de tonnes d'êtres vivants de toutes sortes, animaux et végétaux, depuis l'herbe la plus minuscule jusqu'à l'arbre le plus colossal des forêts équatoriales, dont le tronc est traversé par une route, depuis le microbe et l'infusoire le plus infime jusqu'à l'éléphant et la baleine.

Or, tous ces êtres n'ont qu'un temps : ils naissent, vivent et meurent. L'infusoire ne vit que six heures, mais certains arbres vivent des siècles et même des millénaires, comme ces dragonniers des îles Canaries qui avaient plus de trois mille ans et qu'une récente tempête vient d'abattre.

Eh bien ! les six heures que vit l'infusoire et les trois mille ans des dragonniers ne sont qu'un zéro par rapport à l'éternité. Le fait est là. Seul le principe de la vie est éternel, mais les êtres vivants, unique matérialisation de la vie, sont constamment renouvelés.

Pourquoi cette danse d'éphémères, qui caractérise les êtres vivants ?

L'explication, je l'ai longuement développée dans mes ouvrages *Le Secret de la Vie et L'Eternité*, *La Vie et la Mort*. Je ne pourrai donc pas revenir ici sur tous les détails, mais je vais vous en donner un résumé assez substantiel, qui nous permettra d'expliquer l'oscillation cellulaire, la pensée-vibration, la matérialisation et tous les phénomènes de la vie.

Dans le deuxième chapitre, la résonance, je vous ai rapporté l'expérience de Hertz qui constata que des étincelles minuscules jaillissaient entre les extrémités d'un cercle de cuivre, lorsqu'à l'autre bout de son laboratoire il produisait, au moyen d'une bobine, des étincelles plus fortes. Autrement dit, les étincelles produites par la bobine engendraient un rayonnement qui faisait osciller électriquement à distance le cercle de cuivre (en l'occurrence, le circuit résonnant) en donnant naissance à des étincelles à ses extrémités. Ce cercle en cuivre, c'est ce qu'on a appelé, par la suite, *résonateur de Hertz* et *circuit oscillant*.

En l'espèce, l'étincelle était un signe visible de l'oscillation du circuit. Mais les circuits électriques peuvent osciller sans qu'il y ait production d'étincelles : en effet, dans les appareils modernes, tant émetteur que récepteur, on est parvenu à supprimer les étincelles.

Or, lorsque j'étudiais la morphologie de la cellule et la cytologie, j'ai été frappé par la multitude de résonateurs de Hertz ultra-microscopiques qu'on trouve dans la cellule (Fig. 1).

Ce sont de petits filaments tubulaires entortillés sur

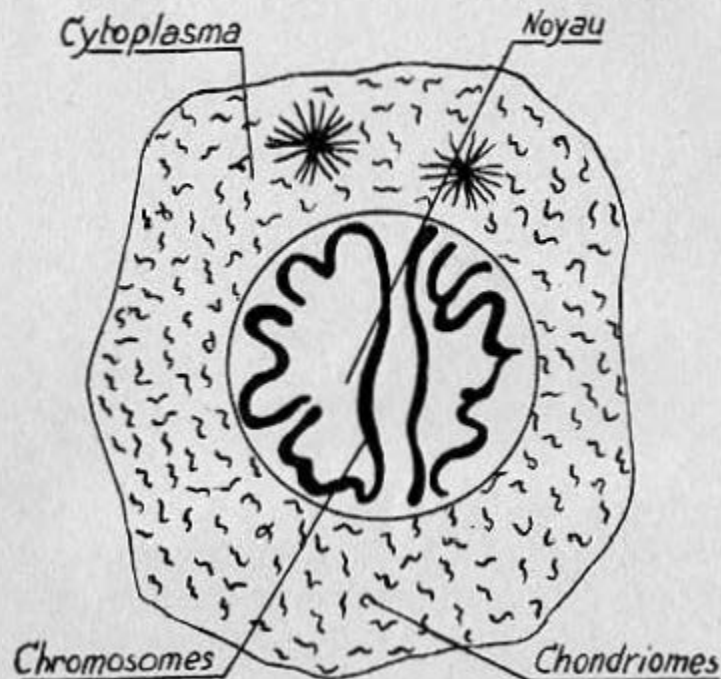


FIG. 1. — Coupe schématique d'une cellule au stade normal.

Cette figure montre la coupe d'une cellule à son stade normal; au centre, le noyau, de gros filaments tubulaires qui oscillent à une fréquence déterminée (*chromosomes*). Dans le cytoplasma, d'innombrables petits filaments, les *chondriomes*, oscillent à une fréquence bien plus considérable, en raison de leur longueur d'onde beaucoup plus petite,

eux-mêmes, dont l'enveloppe est constituée par de la cholestérine, de la plasmine, certaines résines, c'est-à-dire des substances diélectriques (isolantes), tandis que

L'explication, je l'ai longuement développée dans mes ouvrages *Le Secret de la Vie* et *L'Eternité, La Vie et la Mort*. Je ne pourrai donc pas revenir ici sur tous les détails, mais je vais vous en donner un résumé assez substantiel, qui nous permettra d'expliquer l'oscillation cellulaire, la pensée-vibration, la matérialisation et tous les phénomènes de la vie.

Dans le deuxième chapitre, la résonance, je vous ai rapporté l'expérience de Hertz qui constata que des étincelles minuscules jaillissaient entre les extrémités d'un cercle de cuivre, lorsqu'à l'autre bout de son laboratoire il produisait, au moyen d'une bobine, des étincelles plus fortes. Autrement dit, les étincelles produites par la bobine engendrent un rayonnement qui faisait osciller électriquement à distance le cercle de cuivre (en l'occurrence, le circuit résonnant) en donnant naissance à des étincelles à ses extrémités. Ce cercle en cuivre, c'est ce qu'on a appelé, par la suite, *résonateur de Hertz* et *circuit oscillant*.

En l'espèce, l'étincelle était un signe visible de l'oscillation du circuit. Mais les circuits électriques peuvent osciller sans qu'il y ait production d'étincelles : en effet, dans les appareils modernes, tant émetteur que récepteur, on est parvenu à supprimer les étincelles.

Or, lorsque j'étudiais la morphologie de la cellule et la cytologie, j'ai été frappé par la multitude de résonateurs de Hertz ultra-microscopiques qu'on trouve dans la cellule (Fig. 1).

Ce sont de petits filaments tubulaires entortillés sur

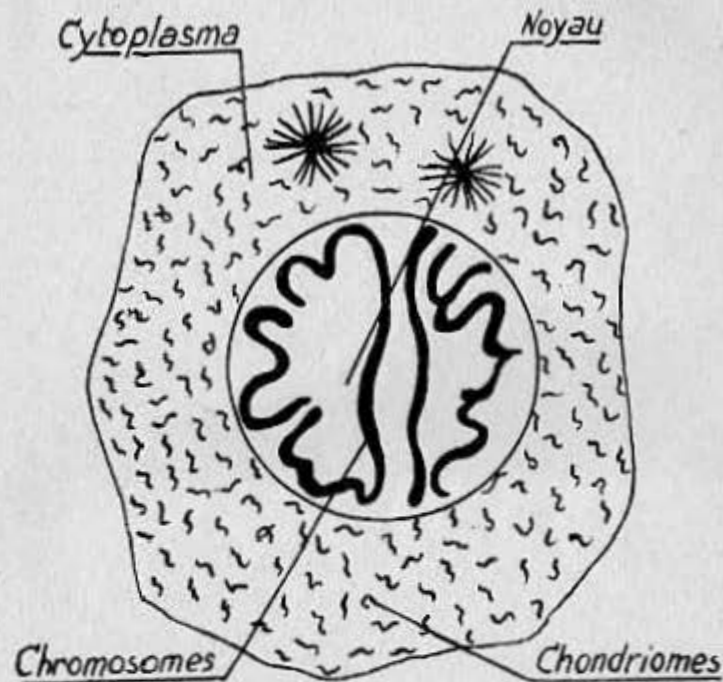


FIG. 1. — Coupe schématique d'une cellule au stade normal.

Cette figure montre la coupe d'une cellule à son stade normal; au centre, le noyau, de gros filaments tubulaires qui oscillent à une fréquence déterminée (*chromosomes*). Dans le cytoplasma, d'innombrables petits filaments, les *chondriomes*, oscillent à une fréquence bien plus considérable, en raison de leur longueur d'onde beaucoup plus petite.

eux-mêmes, dont l'enveloppe est constituée par de la cholestérine, de la plastrine, certaines résines, c'est-à-dire des substances diélectriques (isolantes), tandis que

l'intérieur est rempli par un liquide dans lequel on trouve tous les minéraux de l'eau de mer, c'est-à-dire conducteur de l'électricité.

De là à concevoir ma théorie de l'oscillation cellulaire il n'y avait qu'un pas.

Or, tout être vivant est composé de cellules, que ce soit l'infusoire ou le protozoaire, être unicellulaire, que ce soit l'homme, qui contient en moyenne 200 quintillions de cellules, ou l'éléphant qui en renferme un nombre plus considérable encore.

Notez bien que, dans chacune de ces cellules, dont le diamètre est environ de 5 à 15 microns (millièmes de millimètres) et qu'on ne peut voir que dans un microscope très grossissant, il se trouve des centaines et des centaines de ces filaments qu'on appelle chromosomes et chondriomes (Fig. 2).

On peut donc concevoir que la cellule vivante puisse être assimilée à un système de circuits oscillants doués de self-inductance et de capacité, et susceptibles de vibrer électriquement.

Mais une difficulté se posait alors : quelle est la force qui fait vibrer ces innombrables circuits oscillants de l'organisme ? Car la physique moderne nous apprend qu'un circuit oscillant ne peut vibrer que sous l'action d'une énergie électromagnétique, comme le circuit de Hertz sous l'action de l'onde produite par l'étincelle d'une bobine.

C'est alors que j'ai pensé à ce champ immense du rayonnement cosmique que je nomme *universation*.

C'est lui qui ionise l'atmosphère et la Terre, en pro-

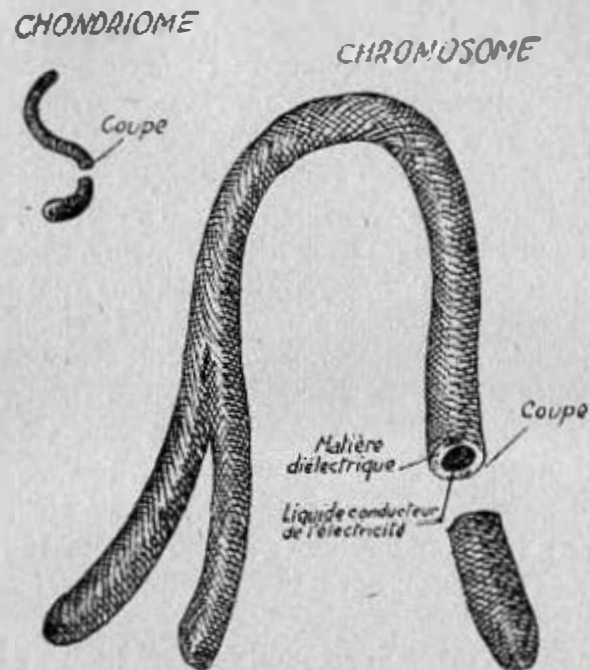


FIG. 2. — Cette figure montre schématiquement deux éléments de la cellule qui jouent un rôle considérable dans la vie cellulaire : un chromosome et un chondriome, à la même échelle. Comme on le voit, le chondriome est beaucoup plus petit que le chromosome, et il vibre, par conséquent, à une fréquence beaucoup plus considérable.

duisant des rayonnements secondaires de toute longueur d'onde et de toute puissance, où chaque chromosome et chaque chondriome trouve sa résonance,

et dont j'ai décrit le mécanisme dans mes livres *Le Secret de la Vie* et *La Terre et Nous*.

Ces deux notions complémentaires du circuit oscillant cellulaire (chromosomes et chondriomes) et du rayonnement cosmique, avec les rayonnements secondaires qui en dérivent (radiations atmosphériques et telluriques), expliquent comment chaque cellule peut être assimilée à un véritable appareil de T. S. F. Et, comme notre corps est composé de 200 quintillions de ces appareils de T. S. F., vous voyez que tout organisme vivant est sensible à une infinité de radiations, dont il trouve la gamme entière dans les rayonnements secondaires dérivés de l'univers. Ainsi naissent la vie, la sensibilité et la pensée. Lorsque vous voyez la lumière, lorsque vous sentez une odeur, lorsque vous touchez un objet, lorsque vous entendez un son, vous mettez en jeu des vibrations qui résultent de la résonance de l'organisme sur les ondes propres correspondantes.

Il va sans dire que je ne puis, dans les limites de cet ouvrage, développer entièrement ma théorie de l'oscillation cellulaire, qui a fait l'objet de plusieurs de mes livres, notamment *Le Secret de la Vie* et *L'Oscillation Cellulaire*. Le premier, écrit en 1925, expose la théorie de l'oscillation cellulaire, tandis que le second, écrit en 1930, réunit de nombreuses communications expérimentales effectuées dans les laboratoires et cliniques de tous les pays du monde et qui confirment les théories que j'ai énoncées dans *Le Secret de la Vie*.

Sans entrer dans tous les détails de la théorie de l'oscillation cellulaire, je dois vous dire qu'elle se trouve confirmée expérimentalement. En voici une preuve, entre nombre d'autres, comme nous le verrons plus loin.

Lorsque l'individu est en équilibre, les constantes physiques et chimiques restent stables. En particulier sa température est constante. On peut se demander pourquoi la température du corps humain reste normalement à 37° C., ce qui traduit son état de bonne santé, au lieu de subir les variations de la température ambiante, comme toute matière inerte. Or vous savez que tout courant électrique produit, par effet Joule, une certaine quantité de chaleur, de même que les courants de Foucault engendrés par induction. Cette action confirme précisément ma théorie de l'oscillation cellulaire; les circuits oscillants cellulaires, en l'espèce les chondriomes, chromosomes et autres, sont le siège de courants induits par les ondes cosmiques, telluriques et atmosphériques, qui, par le jeu de la résistance normale de ces circuits, produisent une dissipation de chaleur, quelle que soit la température ambiante autour de notre corps. La preuve de cette action c'est que, dès que nous sommes morts, notre corps prend la température ambiante, comme n'importe quelle matière inerte, parce que ses cellules ont cessé d'osciller électriquement.

D'ailleurs ma théorie de l'oscillation cellulaire a été confirmée par de nombreux savants : en Italie par le

Professeur Attili, radiologue en chef de l'hôpital San-Spirito-in-Sassia à Rome, par le Professeur Mezzadrelli à l'Université de Bologne, par le Professeur Caslaldi à l'Université de Cagliari; en Argentine par le Professeur Hugo Walter Reilly, de Buenos-Aires, qui a consacré à ce sujet une conférence à l'Université de cette ville; enfin en Allemagne par un savant physicien biologiste, le Dr Slork à Dresde, qui a mesuré les longueurs d'onde propres des chromosomes du noyau cellulaire et a trouvé des valeurs de 10 à 15 microns.

Ainsi, tout être vivant est composé de quintillions de petits appareils électriques oscillants, en l'espèce les cellules. Dans le chapitre suivant, consacré à la pensée-vibration, nous verrons que c'est vrai, non seulement au point de vue physique et physiologique, mais encore au point de vue psychique.

CHAPITRE V

LA PENSÉE-VIBRATION

La pensée... Savez-vous exactement ce que c'est que la pensée?... Ne vous tourmentez pas trop, cependant, si vous ne pouvez pas répondre à cette question, car, avant vous, des milliers de philosophes l'ont déjà étudiée sous toutes ses faces et chacun d'eux, en donnant de la pensée une définition à son image, n'a pas pu finalement résoudre objectivement ce problème.

Descartes en a, toutefois, donné une expression élégante et concise par son *Copito, ergo sum*, c'est-à-dire : « Je pense, donc je suis. » Ainsi donc, d'après Descartes, lorsque l'individu meurt, la pensée disparaît avec lui.

Je me hâte de dire que cette formule ne me satisfait pas, comme je l'ai d'ailleurs longuement exposé dans mes ouvrages *L'Universión* et *L'Eternité, la Vie et la Mort*.

Car, pour moi, la pensée, comme vous le verrez plus loin, est exclusivement une manifestation vibratoire électromagnétique. La physique nous apprend, d'autre part, qu'une telle vibration se propage indéfiniment

dans l'immensité du firmament à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde. Il s'ensuit que puisqu'aucune vibration ne disparaît, la pensée ne disparaît pas non plus. Par conséquent, la pensée de la vie tout entière d'un homme continue à vibrer éternellement, même après la mort de l'individu qui a produit cet ensemble de vibrations. Il en résulte donc que le principe de Descartes : « Je pense, donc je suis », ne paraît pas s'accorder avec la physique moderne, puisque la pensée continue à vibrer, et, par conséquent, à exister éternellement, même après la disparition du corps.

Mais je n'ai pas à rentrer ici dans ces dissertations philosophiques qui ne sont pas le but de ce chapitre. Car je vais m'efforcer de démontrer comment la pensée prend naissance chez l'homme et comment, par des processus purement physiques et physiologiques, elle se propage et nous permet d'analyser les sensations les plus subtiles et de former les raisonnements les plus abstraits.

Lorsque nous parlons, lorsque nous chantons, travaillons, dessinons et nous livrons à des actions variées, ce sont autant d'expressions différentes de la pensée.

Quel est donc le phénomène physique de la pensée qui nous permet de nous rendre compte d'une aussi grande variété dans l'action ?

L'homme doit-il être si fier d'être capable de penser ? C'est ce qu'ont eru, depuis le début de l'humanité, et

principalement au siècle dernier, tous les plus grands philosophes qui se sont succédé, qu'il s'agisse d'Aristote, de Platon, de Descartes, de Pascal, de Spinoza, de Leibnitz, de Kant, de Spencer, ou même de notre grand philosophe national, M. Bergson.

Eh bien ! ce que l'homme seul a été jugé capable de faire depuis qu'il existe, de nos jours une simple boîte en bois peut le faire également... Vous devinez que c'est de l'appareil de T. S. F. et du phonographe qu'il s'agit.

En effet, comme le cerveau humain, cette boîte peut transmettre toutes les manifestations de la pensée. Elle parle et chante comme nous, elle nous passionne par les pièces de théâtre les plus poignantes, elle nous émeut par les symphonies orchestrales les plus pathétiques.

Par la héliographie, elle nous transmet, à distance, l'écriture la plus personnelle, les dessins, les gravures les plus caractéristiques que pourrait tracer notre main.

Par la télévision, elle nous fait voir à distance les personnes et les objets en mouvement, comme nos yeux nous permettraient de les voir réellement.

Or, si vous ne connaissez pas le mystère de notre cerveau, vous connaissez le secret de cette petite boîte de T. S. F. qui agit comme un autre cerveau.

Nous vous avons expliqué, dans les chapitres précédents, ce que contenait cette boîte : en somme, des résonateurs de Hertz, plus ou moins perfectionnés, qui suffisent à produire à grande distance le miracle de la résonance.

Eh bien, nous allons voir que, dans chaque cellule cervicale, nous retrouvons ces bobines et ces résonateurs de Hertz qui constituent l'appareil de T. S. F. Nous allons voir aussi que c'est la même force de l'universion qui, par résonance, fait vibrer toutes les cellules de notre cerveau, comme les circuits de notre radio-récepteur.

Cherchons, à la lumière de ce qui se produit dans l'appareil de T. S. F., comment la pensée prend naissance dans notre cerveau, comment elle se propage, comment elle détecte les radiations émises par les objets et les sensations correspondantes, comment elle peut, à son tour, exprimer par résonance et par rayonnement toutes les sensations que nous éprouvons, tous les actes que nous commandons.

Tout ce que nous pensons, tout ce que nous sentons est le résultat de vibrations et de résonances.

Lorsque nous regardons un objet rouge, les cellules de notre œil sont excitées en résonance par les radiations émises, par cet objet rouge, qui vibrent à la fréquence de 375 à 420 trillions de vibrations par seconde, selon la tonalité de ce rouge. Cette vibration est transmise par les nerfs optiques aux cellules cérébrales, possédant des résonateurs de Hertz qui, en raison de leurs dimensions ultra-microscopiques, ne peuvent vibrer que sur cette fréquence, et nous allons voir comment, pour donner dans notre cerveau l'image de cet objet rouge.

Il en est de même pour un objet violet, dont les

radiations vibrent de 750 à 775 trillions de vibrations par seconde.

Il existe, dans chaque cellule du cerveau de petits filaments ultra-microscopiques appelés *dendrites*, qui ne peuvent trouver leur résonance que sur cette fréquence.

Il va sans dire qu'il en est de même pour toutes les sensations que nous éprouvons, qu'elles soient optiques, acoustiques, olfactives, tactiles, gustatives.

Lorsque nous voyons une pêche bien veloutée ou une grappe de raisin bien dorée, n'éprouvons-nous pas tout de suite, par la vision, c'est-à-dire par les radiations lumineuses, la sensation du goût exquis que nous éprouvons en mangeant ce fruit?

Bien plus, la vision et l'odorat produisent la sécrétion salivaire connue sous le nom de « l'eau à la bouche », par laquelle nous éprouvons à l'avance la saveur succulente de ce fruit. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Toutes ces sensations qui se concentrent dans notre cerveau sont la conséquence des rayonnements qui y sont suscités par résonance. Nous allons voir comment.

Démontrons, par la pensée, notre organisme, comme nous le ferions d'une simple boîte de T. S. F. détriquée. Que voyons-nous à l'intérieur de notre récepteur? Des quantités de fils électriques qui relient les organes les uns aux autres, le condensateur à la bobine, la grille au transformateur, la plaque au haut-parleur, etc.

Eh bien! il en est exactement de même dans le réseau de télécommunication de notre corps.

L'homme et les vertébrés possèdent un câble appelé nerf médian, analogue au câble d'un réseau téléphonique et constitué par une multitude de fils conduc-

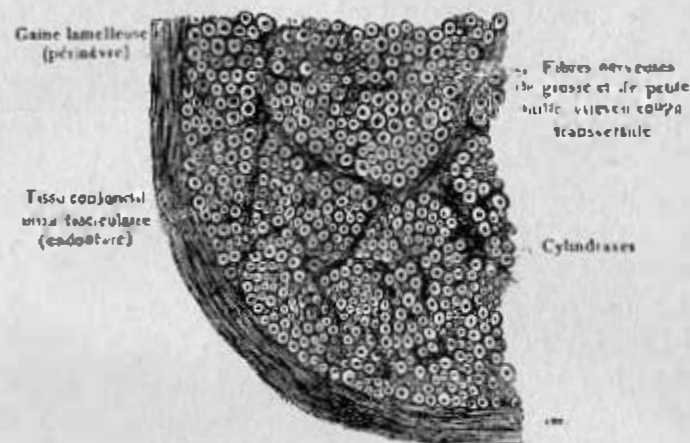


FIG. 3. — Coupe transversale d'un faisceau du nerf médian de l'homme. On remarque l'analogie frappante avec la section d'un gros câble téléphonique.

teurs qui relient au cerveau toutes les parties du corps (Fig. 3).

La figure ci-dessus montre la coupe d'un faisceau de ce câble. Vous remarquez l'analogie frappante de cette coupe avec la section d'un câble téléphonique souterrain ou sous-marin. La coupe de chaque filament nerveux tubulaire appelé cylindre ressemble à s'y méprendre à celle d'un câble électrique conduc-

teur entouré d'une enveloppe isolante. A l'intérieur de ce tube se trouve un liquide conducteur de l'électricité.

Ces conducteurs nerveux sont capables de véhiculer séparément jusqu'au cerveau les courants électriques

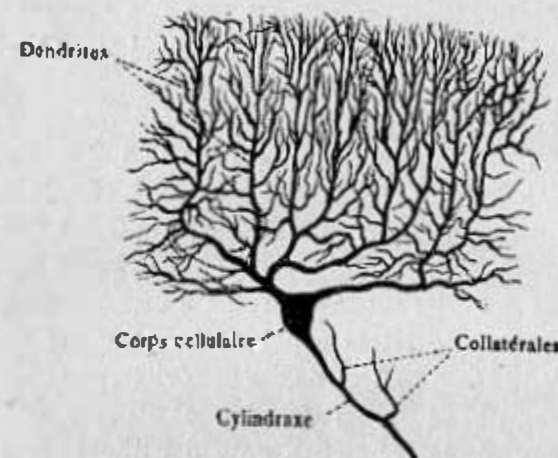


FIG. 4. — Cellule de Purkinje du cervelet de l'homme, d'après Golgi. On remarque l'épanouissement d'une multitude de nerfs minuscules, véritables petites antennes, susceptibles d'osciller sur des longueurs d'onde très différentes.

de toutes les fréquences provenant de l'oscillation cellulaire de tous les tissus de notre corps.

De même que les communications téléphoniques ne se mêlent pas à l'intérieur du gros câble, de même la circulation de courant électrique sur chaque nerf arrive sans brouillage aux cellules cérébrales, qui vibrent en résonance. Nous allons étudier maintenant le mécanisme de ces cellules.

Prenons, comme exemple, une cellule du cerveau étudiée par Purkinje, et notre cervelet en contient des milliards d'analogues (Fig. 4). Vous remarquerez que cette cellule a la forme d'un arbre possédant des multitudes de branches, terminées par des filaments de toutes dimensions, à tel point qu'on peut affirmer qu'il n'y en a pas deux de la même grandeur.

Tous ces petits filaments appelés *dendrites* sont reliés directement à un corps cellulaire qui a l'aspect d'un tronc d'arbre, lequel est prolongé par le cylindre qui ressemble à une racine et qui est relié au câble à conducteurs multiples représenté sur la figure 3.

Chaque dendrite est comparable à une antenne ou à un résonateur de Hertz capable d'osciller sur sa longueur d'onde propre. Une de ces dendrites, par exemple, en raison de sa longueur d'onde propre, ne peut vibrer que sur la fréquence de 375 trillions de vibrations par seconde : c'est elle qui nous donne la sensation du rouge. Une autre vibrera seulement sur 750 trillions de vibrations par seconde : lorsqu'elle entre en résonance, elle nous donne la sensation du violet. Il en est de même pour toutes les couleurs que nous voyons et toutes les sensations que nous éprouvons.

Ainsi que nous venons de le voir, la pensée n'est qu'une manifestation vibratoire et électromagnétique, complexe de toutes les vibrations cellulaires.

C'est si vrai qu'un éminent savant italien, le célèbre docteur Fernando Cazzanelli, professeur de psychiatrie à la Faculté de Rome, a imaginé un dispositif

pour déceler et mesurer le rayonnement de la pensée. Ce dispositif consiste essentiellement en un galvanomètre à cordes vibrantes devant le miroir duquel se déroule un film sensibilisé et qui est relié, par l'intermédiaire d'un amplificateur-détecteur à lampes, à un oscillateur radioélectrique du genre autodyne. Les ondes de la pensée, recueillies à petite distance par une antenne tendue près du cerveau du sujet, interfèrent avec celles de l'oscillateur et, dans les phénomènes d'hypnose et de trances, on note l'enregistrement très net de trains d'ondes sur le film sensibilisé.

La démonstration est donc faite que la pensée est un phénomène électromagnétique, puisque le professeur Cazzanelli et ses élèves ont pu détecter ses rayonnements au moyen d'un appareil de T. S. F. spécial à changement de fréquence.

Mais je pressens déjà les protestations de certains lecteurs qui vont me dire : « Vraiment, M. Lakhovsky nous prend pour des naïfs et veut nous faire croire qu'un misérable rotiorécepteur, imaginé par l'homme, peut être comparé au cerveau humain, chef-d'œuvre de finesse qui n'a pu être créé que par Dieu. Car le rôle du cerveau n'est pas seulement de recueillir ou d'émettre des radiations. Il ne travaille pas seulement dans le présent, mais dans le passé, parce qu'il conserve la mémoire, et même dans l'avenir, parce qu'il peut prévoir. »

Eh bien ! la T. S. F. n'est-elle pas capable, elle aussi, d'avoir de la mémoire ? Vous connaissez tous le phé-

nographie. Vous savez qu'il peut enregistrer, avec la plus grande finesse, la parole, la musique ou le chant. Il suffit pour cela que les ondes sonores viennent frapper un diaphragme élastique, terminé par un burin qui, en creusant un sillon dans un disque de cire vierge, grave, en quelque sorte, le son, en reproduisant sur le fond du sillon sa fréquence de vibration. Inversement, lorsqu'on pose sur le disque gravé en mouvement un diaphragme terminé par une aiguille, cette aiguille en épousant successivement toutes les saillies du sillon fait vibrer le diaphragme exactement à la même fréquence que le son enregistré, qui se trouve ainsi reproduit dans tous ses détails.

S'agit-il de la mémoire optique? Vous connaissez tous le principe de la photographie des couleurs. On met dans l'appareil de prises de vues une plaque autochrome. Cette plaque est recouverte d'une émulsion constituée par des grains d'amidon colorés au moyen des trois couleurs fondamentales : rouge, bleu et jaune. Certains fabricants de plaques autochromes ont jugé préférable de colorer les grains d'amidon au moyen des trois couleurs complémentaires résultant de la composition deux à deux des trois couleurs fondamentales : le violet, par le rouge et le bleu; le vert, par le bleu et le jaune, et l'orangé par le rouge et le jaune. Avec ces trois couleurs fondamentales ou complémentaires, on peut reproduire toute la gamme des couleurs du spectre.

Que se passe-t-il lorsque l'objectif envoie sur la

plaque un faisceau de rayons lumineux contenant toutes les couleurs? A l'endroit où tombe un faisceau rouge, image, par exemple, du ruban de la Légion d'honneur qui orne la boutonnière de votre veston, seuls les grains d'amidon rouge de la plaque se mettent à vibrer en résonance avec cette couleur et laissent passer cette vibration rouge. Les autres grains d'amidon, jaunes et bleus, restent indifférents parce qu'ils n'éprouvent pas de résonance, ce qui fait qu'ils se comportent comme s'ils n'étaient pas touchés par cette lumière, c'est-à-dire qu'ils ne se laissent pas traverser par elle.

De même, la lumière provenant d'un bouquet de violettes mettra en résonance simultanément les grains colorés en rouge et en bleu, mais n'intéressera pas les grains jaunes.

Si vous photographiez, au printemps, le parc de Versailles avec son magnifique tapis vert et ses frondaisons d'émeraude, ce sont les grains jaunes et bleus de la plaque qui trouveront leur résonance dans cette lumière verte.

Il en est de même pour toutes les nuances de couleurs, si délicates soient-elles, car on peut toujours trouver une proportion de grains d'amidons jaunes, rouges et bleus, qui recomposent ces nuances par résonance.

La lumière, qui a fait vibrer par résonance les grains d'amidon des différentes couleurs, impressionne ensuite l'émulsion de sel d'argent de la plaque. Après les opérations de développement et de fixation, dont

je vous ferai grâce, si vous exposez le cliché à la lumière du jour, les rayons lumineux des différentes couleurs du spectre ne peuvent traverser la plaque qu'aux endroits où ils trouvent leur résonance sur les grains d'amidon de leur couleur respective.

Vous avez tous vu des photographies en couleurs et vous avez pu constater quelles merveilleuses symphonies pouvaient être reconstituées au moyen des trois couleurs fondamentales imprégnant l'émulsion, et tout cela uniquement grâce à la résonance, dont j'ai déjà expliqué, au premier chapitre, les effets remarquables.

Vous voyez donc, par tout ce qui précède, que ces simples boîtes mécaniques ou électriques, que ce soit la T. S. F., le phonographe, le cinéma ou l'appareil photographique, sont douées d'une mémoire analogue à celle de notre cerveau.

Lorsqu'en faisant des rangements vous retrouvez, enfouie au fond d'une boîte, une vieille photographie en couleurs d'il y a vingt ans que vous aviez complètement oubliée, c'est elle qui vient au secours de votre mémoire défaillante pour vous rappeler une image de votre jeunesse et tous les événements que vous avez vécus à cette époque. Pour mieux le voir, vous la regardez dans la lumière solaire et aussitôt elle ressuscite dans votre mémoire, par la résonance cellulaire, tout votre passé oublié.

Par tous ces exemples, vous avez compris comment ces diverses boîtes : récepteur de T. S. F., phonographe, cinéma ou appareil de photographie sont ca-

pables d'enregistrer tous les événements de notre existence au point de vue optique, sonore ou cinétique, de même que notre cerveau.

Nous allons étudier maintenant comment ce même

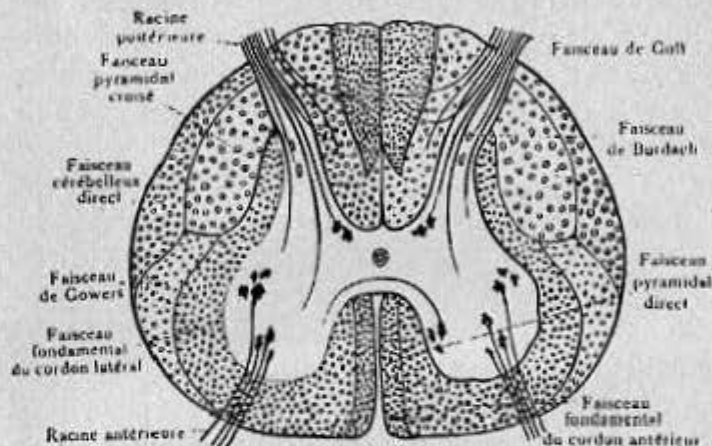


FIG. 5. — Coupe schématisée de l'extrémité inférieure de la moelle cervicale.

On aperçoit la coupe d'innombrables filaments nerveux qui, tels des câbles téléphoniques, relient tous les points du corps au cerveau.

enregistrement des événements se fixe dans notre cerveau pour donner la mémoire.

Considérons une planche anatomique du cerveau (Fig. 5).

Nous constatons que le nerf médian, dont nous avons décrit plus haut un fragment, est rattaché au cerveau par une sorte de central téléphonique qui est le cerveau. Vous apercevrez comme un gigantesque écheveau

de filaments nerveux qui sont autant de câbles téléphoniques, des milliers et des milliers de fois plus nombreux que les câbles qui contiennent les conducteurs aboutissant au central téléphonique. Tous ces filaments nerveux sont reliés respectivement à des milliards de cellules, et chacune d'elles à des milliers de ces petits filaments appelés dendrites, susceptibles de vibrer chacun en résonance sur sa fréquence propre correspondant à telle ou telle sensation.

Or, la cytologie nous apprend que toutes les cellules de notre corps se renouvellent par division karyokinétique. Ainsi, en l'espace de trois semaines environ, tous les tissus sont entièrement reconstitués au moyen de cellules nouvelles et rien ne subsiste plus dans votre corps de l'être matériel que vous étiez auparavant.

Vous m'objecterez que cette transformation n'est pas apparente sur notre organisme et que nous conservons notre aspect et notre physionomie. Mais cela s'explique parce que toutes les cellules nouvelles proviennent des anciennes par résonance et sont à peu près identiques à elles. En outre, toutes les cellules ne se renouvellent pas en même temps. Il n'y a donc, dans notre organisme, aucune solution de continuité.

Il y a d'ailleurs une exception à cette règle de la division des cellules en faveur des cellules de notre cerveau et des cellules nerveuses.

Ces cellules cervicales et nerveuses restent en principe les mêmes pendant toute notre vie.

L'explication que nous venons de donner permet de

comprendre pourquoi les vibrations de notre pensée peuvent s'enregistrer en permanence sur nos cellules cérébrales, comme nous allons le voir, pour produire la pensée, que la mémoire conserve toute la vie.

Voyons maintenant comment toutes nos pensées s'enregistrent sur les dendrites de nos cellules cérébrales.

Vous connaissez sans doute le procédé d'enregistrement phonographique sur un fil d'acier, tel que celui du télégraphone de Poulsen. Ce fil d'acier se dévide, entre deux labours, à travers une bobine magnétisante qui traduit toutes les vibrations des sons en variations du champ magnétique. Ces vibrations s'impriment dans le fil d'acier, sous forme de magnétisme résiduel. Si l'on dévide ensuite ce fil d'acier impressionné à travers une autre bobine, les variations de sa magnétisation reconstituent par induction dans cette bobine des modulations de courant électrique, correspondant au son primitivement enregistré, et qui le restituent fidèlement dans le haut-parleur.

Eh bien, les dendrites des cellules cérébrales, qui font ressembler chaque cellule du cerveau à un arbre aux multiples branches et le cerveau lui-même à une immense forêt, ces dendrites sont autant de ces fils d'acier de Poulsen.

Lorsque nous voyons un objet ou lorsque nous éprouvons une sensation quelconque, les longueurs d'onde de cette sensation s'enregistrent automatiquement sur chacun des dendrites correspondants, comme sur le fil d'acier de Poulsen.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en même temps qu'il l'enregistre, il peut aussi restituer cette vibration. Ainsi lorsqu'un peintre interprète un paysage sur sa toile, il regarde d'abord le paysage, enregistre rapidement dans son cerveau par résonance toutes les couleurs et toutes les formes qu'il y a aperçues, puis se retourne vers sa palette pour reproduire les mêmes couleurs et les appliquer sur sa toile.

La restitution est d'autant plus fidèle que l'enregistrement est plus récent. Pourtant, nous sommes capables de nous souvenir des événements de notre tendre enfance et même jusqu'au déclin de la vie.

Notre cerveau, avec ses multiples circonvolutions, est une immense bibliothèque aux rayons innombrables, dans laquelle toutes nos pensées sont classées par ordre. Lorsque nous étudions sur les bancs de l'école le calcul, l'histoire, la géographie, tout l'enseignement de ces livres est venu se classer sur les rayons de cette bibliothèque mentale. Dès que nous faisons appel à telle ou telle connaissance que nous avons acquise, à un moment quelconque de notre vie, notre volonté, qui n'est qu'un rayonnement, fonctionne comme le commis de bibliothèque qui recherche l'ouvrage demandé et vous l'apporte presque aussitôt, ce qui fait que vous pouvez lire instantanément, et à livre ouvert, dans vos souvenirs.

Lorsqu'une cantatrice de l'Opéra apprend son rôle, elle fait vibrer successivement toutes les cellules céré-

brales de ses lobes auditifs et, automatiquement, toutes les dendrites de son cerveau enregistrent ce rôle.

Veut-elle chanter son rôle à l'Opéra, cette cantatrice excite successivement par le nerf auditif tous les minuscules filaments des dendrites sur les fréquences enregistrées, comme le disque de phonographie. Et voilà par quel processus organique la cantatrice de l'Opéra peut parfois nous énuoyer jusqu'aux larmes, si cependant la qualité de l'enregistrement ne laisse pas à désirer. De même qu'il y a des phonographies et des disques de toutes qualités, de même il y a des dendrites plus ou moins sensibles et plus ou moins fidèles.

Il en est de même de l'enregistrement optique, la sélection des fréquences s'opérant, non plus par le tympan, mais par la rétine. Le nerf optique transmet les vibrations correspondantes aux dendrites des cellules cérébrales des lobes optiques où elles s'enregistrent de même par résonance, comme la lumière sur les grains d'amidon colorés de la plaque autochrome.

Ainsi, dans ses grandes lignes, le processus de la mémoire est le même que celui de l'enregistrement du son ou de la lumière sur le disque de phonographie ou sur la plaque photographique.

Maintenant que vous avez bien compris le mécanisme de la pensée, je dois vous avouer, en toute sincérité, que je ne vous ai proposé ces exemples qu'à titre de comparaison. Il va sans dire qu'entre ces appareils enregistreurs mécaniques créés par l'homme et

cette merveille de la Nature qu'est le cerveau humain, il y a encore un abîme.

Ainsi, lorsque nous examinons une cellule « in vitro » au microscope, et lorsque nous voyons grouiller tous ces filaments, chromosomes et chondriomes qui s'agitent en cet espace microscopique de l'ordre du centième de millimètre, nous ne pouvons pas ne pas être saisis d'admiration pour le créateur qui a produit ces chefs-d'œuvre, car la cellule vivante est tout un monde dans notre organisme, qui est lui-même un univers incomparable.

CHAPITRE VI

LA MATÉRIALISATION

Je me propose d'aborder maintenant la question de la matière et de la matérialisation.

Il est difficile de se représenter l'extrême petitesse des particules qui composent la matière. Ainsi, on a pu calculer que, dans une tête d'épingle d'environ 1 millimètre de diamètre, il existe une quantité d'atomes telle que si l'on en comptait un par seconde, il ne faudrait pas moins de 250 millions d'années pour les dénombrer tous.

Cette constatation remonte déjà à une vingtaine d'années. Depuis lors, la Physique a progressé à pas de géants. Aussi l'atome qui était considéré jadis comme l'élément le plus petit de la molécule, c'est-à-dire comme l'ultime stade de la décomposition de la matière, est-il aujourd'hui assimilé à un véritable système solaire, comprenant lui-même un noyau central positif, ou proton, jouant le rôle du Soleil, autour duquel gravitent encore, comme des planètes, des grains extrêmement petits d'électricité négative dénommés électrons.

A côté des protons et des électrons, existent égale-

ment d'autres particules, telles que le neutron (qui, comme son nom l'indique, n'est ni positif, ni négatif, et le positron ou électron positif; ce qui vous montre le très grand nombre d'éléments composant la matière. Il faudrait donc, avec la physique moderne, plus d'un milliard d'années pour compter toutes ces unités renfermées dans une tête d'épingle.

Le nombre de ces électrons, c'est-à-dire de ces petites planètes, qui tournent autour du noyau central, varie avec la nature de l'atome considéré. C'est ainsi que l'atome d'hydrogène possède un électron, celui d'hélium 2, celui d'oxygène 8, celui de sodium 11, celui d'aluminium 13, etc.. Ces électrons sont répartis généralement sur diverses couches, comme les planètes sur diverses orbites. Mais une même substance peut se présenter sous des variétés différentes, ayant la même composition chimique : ce sont les isotopes qui diffèrent les uns des autres par le nombre des particules qu'ils renferment et la façon dont ces particules sont groupées. Pour l'hydrogène, par exemple, on connaît deux isotopes, c'est-à-dire deux variétés ayant la même composition chimique, et l'atome de chacun de ces isotopes renferme un ou deux électrons seulement. Tandis que, pour le plomb, l'atome contient 82 électrons.

Vous voyez donc la différence formidable qui existe entre la molécule d'hydrogène et la molécule de plomb. D'autre part, le rapport entre les dimensions des particules constituant l'atome (protons, électrons, etc.) et la distance qui les sépare les unes des autres est com-

parable au rapport entre les dimensions des planètes et leur distance avec le soleil. ce qui montre que ces particules sont extrêmement petites par rapport à ces distances respectives et que, en définitive, ce qui domine dans la matière, ce ne sont pas les particules, mais le vide qui les sépare, ou plus exactement l'*universion* qui remplit ce vide, puisque, comme je l'ai montré précédemment, l'universion est en tout et partout.

Mais, comme dans un atome d'hydrogène, il n'y a qu'un électron, tandis qu'il en existe 82 dans l'atome de plomb, ainsi que nous venons de le voir, il en résulte que l'universion, qui remplit les intervalles laissés libres par les particules à l'intérieur des atomes, subit une compression beaucoup plus forte dans la molécule de plomb que dans la molécule d'hydrogène, absolument comme dans un récipient hermétique et de volume constant rempli d'eau la pression devient beaucoup plus forte si l'on introduit de force 82 billes de verre dans ce récipient, qu'elle ne le serait au cas où l'on en introduirait seulement deux par exemple. L'universion, remplissant tout l'univers, ne peut s'échapper nulle part; il doit donc forcément subir une compression de la part des corps qui prennent sa place, comme les protons, les électrons, etc., absolument comme l'eau du récipient dont nous venons de parler, sous l'action de ces billes qui y sont introduites.

C'est à cette variation de la compression de l'universion pour chaque substance que l'on doit en grande

partie la diversité des propriétés physiques et chimiques de ces substances.

Or, j'ai démontré, dans *La Matière* (1), que chaque élément composant toute substance n'est pas de la matière, mais un rayonnement condensé, caractérisé par une fréquence d'oscillation propre. Cette fréquence d'oscillation dépend naturellement du vide existant entre les corpuscules, ou vide spatial intermoléculaire, et de la compression qui remplit ce vide.

Ce qui caractérise une substance donnée est l'ensemble des fréquences émises par la vibration des atomes, c'est-à-dire son spectre. Ainsi, le spectre de l'atome d'hydrogène, qui a une constitution différente de celle de l'atome de plomb, par exemple, est complètement différent du spectre de l'atome de plomb. Nous pouvons, sur cette base, comprendre la théorie de la matérialisation. Le rayonnement spécifique de chaque substance peut se propager dans le vide interastral à la vitesse minimum de 300.000 kilomètres par seconde (2). Il s'ensuit que, si à chaque matière correspond un rayonnement qui se propage, inversement un rayonnement de la matière peut se matérialiser par résonance, s'il rencontre la même fréquence, la même longueur d'onde susceptible de provoquer la condensation.

Me basant sur cette théorie, j'ai énoncé le principe d'une nouvelle conception de l'univers suivant laquelle

(1) G. Doin et Cie, éditeurs, Paris.

(2) Cette vitesse est une vitesse maximum pour Einstein.

il n'y aurait plus de création, mais seulement reproduction, c'est-à-dire matérialisation.

Ainsi, de même que les soleils, les étoiles, les planètes et tous les astres qui gravitent dans le firmament, les corpuscules infiniment petits : protons, électrons, neutrons, etc., qui s'agitent au sein de l'atome, ne sont que les produits de la matérialisation des rayonnements interastraux qui sillonnent l'infinité de l'espace et du temps.

J'ai cherché, dans mon livre *La Matière*, à étayer cette théorie nouvelle par des faits indiscutables que nous connaissons tous.

Nul d'entre vous n'ignore les microbes, ces êtres infiniment petits, invisibles à l'œil nu, qui pullulent par milliards dans l'air, dans les poussières, dans l'eau, etc., et qui sont la cause de la plupart des maladies que vous avez pu attraper vous-même ou que vous avez constatées dans votre entourage.

Or, ces microbes, comme tous les êtres vivants, fermentent la plupart des 92 corps simples de la chimie. On y rencontre même des traces d'or, d'argent, de platine, etc., mises en évidence par l'analyse chimique. Mais ce sont le fer et le phosphore qui prédominent. D'ailleurs, chaque espèce de microbe a une composition chimique particulière. Le bacille de Koch n'est pas formé des mêmes substances que le bacille de la typhoïde et l'analyse chimique nous révèle d'autres substances dans le staphylocoque que dans le streptocoque.

Comment se forment ces microbes? Comment se développent-ils? Voilà une question qui vaut, je crois, la peine d'être examinée. Voyez ce qui se passe si vous ensemencez des microbes, par exemple des staphylocoques, contenant un dix-millionième de milligramme de fer et de phosphore sur de la gélose enfermée dans un petit ballon en verre, puis si vous placez ce ballon dans une étuve maintenue à 37°C environ. Si, au bout de 48 heures, vous le retirez, vous pouvez facilement constater sur ce ballon, même à l'œil nu, qu'il s'est formé des milliards et des milliards de staphylocoques desquels vous pouvez récolter plusieurs milligrammes de fer et de phosphore, ainsi que d'autres minéraux propres à cette espèce microbienne.

Les minéraux renfermés dans ces microbes se sont donc multipliés et développés d'une façon extraordinaire, rien qu'en 48 heures... Mais d'où pouvaient-ils bien venir? La plupart d'entre eux ne se trouvent ni dans le ballon de verre renfermant ces microbes, ni dans la gélose, ni dans l'air ambiant. Nous sommes donc bien forcés d'admettre qu'ils se sont formés sous l'action de rayonnements extérieurs, c'est-à-dire par *matérialisation*. J'ai longuement développé le mécanisme de cette matérialisation dans mon ouvrage *La Matière*. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre explication logique.

Autre exemple : vous connaissez tous, au moins de réputation, la forêt de Fontainebleau. Beaucoup d'entre vous y ont certainement été se promener un jour ou

l'autre et ont pu en admirer les arbres magnifiques. Vous êtes-vous demandé comment avaient pu se former ces arbres et d'où viennent notamment tous les minéraux qu'ils contiennent et dont ils renferment des milliers de tonnes? Car, comme chez les microbes et chez tous les êtres vivants, presque tous les corps de la chimie s'y rencontrent, bien que ces arbres poussent sur du sable qui est de la silice presque pure, ne contenant aucune autre substance minérale ou organique. Nous voici encore en présence d'une énigme dont la solution ne peut se trouver que dans la « matérialisation » des rayonnements spécifiques de chaque matière qui se condensent lorsqu'ils trouvent la longueur d'onde qui leur permet d'entrer en résonance.

Ainsi, tous les minéraux qui constituent les staphylocoques du ballon en verre se sont reproduits dans ce ballon par matérialisation des rayonnements issus des minéraux d'autres microbes existant de tous côtés, non seulement sur la Terre, mais encore dans d'autres parties de l'univers et même sur d'autres planètes, car, grâce à l'universation qui remplit le vide interastral, les rayonnements, même les plus faibles, peuvent se propager avec la vitesse de la lumière, c'est-à-dire à raison de 300.000 kilomètres par seconde à travers les espaces immenses du firmament sans y rencontrer aucune résistance qui s'oppose à leur propagation.

Il en est de même pour les arbres de la forêt de Fontainebleau. C'est par matérialisation du rayonnement

qu'ils ont reçu les substances nécessaires à leur développement.

Et, maintenant, permettez-moi de vous poser une question : quelle est la force qui fait pousser tous les êtres à la surface de la terre des milliards de tonnes d'êtres vivants de toutes sortes : animaux, végétaux, microbes, infusoires, etc.?

Rien ne semble plus logique que d'admettre que cette vitalité extraordinaire est produite par la matérialisation des rayonnements provenant des êtres vivants de même espèce que ceux de la Terre, mais qui existent sur d'autres planètes.

Lorsque le rayonnement d'un infusoire ou d'un microbe, par exemple, ou encore du germe d'une plante, quelle que soit sa distance, après avoir traversé les espaces intersticiels, rencontre sur la Terre un élément capable d'entrer en résonance avec lui (c'est-à-dire de vibrer à l'unisson) comme, par exemple, la première colonie de staphylocoques du ballon de verre, il se matérialise au contact de cet élément et reproduit ces microbes en grand nombre.

Grâce à cette théorie de la matérialisation par condensation du rayonnement émis par tout ce qui existe dans l'univers, vous pouvez maintenant comprendre quelle est la force incommensurable qui fait pousser chaque année sur la Terre des milliards et des milliards de tonnes d'êtres vivants, végétaux, animaux et hommes mêmes.

Aussi, lorsqu'un germe prend naissance sur une pla-

uète située à une très grande distance, par exemple à dix années-lumière de la Terre, par l'accouplement de deux êtres vivants qui associent leurs microgamètes et leurs macrogamètes pour former l'embryon, il y a production d'un rayonnement bien déterminé qui correspond à cet embryon et qui en comporte toutes les caractéristiques.

Ce rayonnement spécifique peut se propager à l'infini dans l'univers et se matérialiser sur d'autres planètes, à condition d'y rencontrer un autre accouplement.

J'ai longuement développé dans *La Matière* (1) et dans *Le Grand Problème* (2) cette question de la survivance éternelle de notre « moi » en chair et en os par les processus de résonance et de matérialisation, et je ne veux pas m'y étendre ici plus longuement.

Vous voyez que toute substance vivante ou inerte, même située à des distances considérables, émet un rayonnement caractéristique; en effet, comme nous venons de le voir, chaque atome, chaque corpuscule produit au sein de l'univers une compression spécifique qui se traduit par un rayonnement sur des longueurs d'onde déterminées, caractéristiques de la substance en question.

Ces rayonnements se propagent dans tout l'univers, traversent notre corps et y créent ainsi un champ

(1) G. Doin et Cie, éditeurs, Paris.

(2) P. Alauz, éditeur, Paris.

d'influence qui se compose avec celui du rayonnement des centaines d'éléments oscillants cellulaires, chromosomes et chondriomes. Ce champ résultant crée dans les cellules de notre organisme un nouvel état oscillatoire qui est la cause de la matérialisation de tous les minéraux que contient notre organisme. Nous verrons d'ailleurs quel rôle joue la matérialisation dans cet organisme lorsque nous traiterons de la digestion et de l'alimentation.

CHAPITRE VII

L'HYGIÈNE MORALE

Vous venez de voir dans les précédents chapitres comment on peut expliquer facilement tout l'univers par quelques principes fondamentaux tels que : la résonance, l'universion, l'oscillation cellulaire, la matérialisation.

Nous allons examiner maintenant comment avec ces principes, et surtout avec le principe de la pensée-vibration, nous pouvons expliquer la création générale de l'homme, qui est l'être vivant le plus parfait en ce bas monde.

Reprenons donc la structure de la cellule cérébrale, telle que nous la voyons représentée dans le chapitre de la pensée-vibration. Je vous ai dit que, avec toutes ses dendrites et ses ramifications, la cellule cérébrale est semblable à une forêt immense, dont les arbres élèveraient des millions de petites branches. Je vous ai montré que chaque branche, appelée dendrite, joue le rôle d'un ruban de télégraphe de Poulsen, ou d'un disque de phonographe sur lequel sont enregistrées toutes nos sensations, tous nos sentiments, toutes nos

pensées, et qu'on peut ainsi comparer à une discothèque où seraient catalogués des millions et des millions de disques. C'est grâce à cette bibliothèque magnifique, où toutes nos pensées sont gravées dans les innombrables filaments ultra-microscopiques des dendrites cervicales, que l'homme s'est élevé, petit à petit au-dessus de ses frères inférieurs, les animaux, qu'il a créés la civilisation, la beauté de l'art et jusqu'à la science.

C'est grâce à ces imperceptibles filaments, mécanisme de l'enregistrement de toutes nos pensées, que vous pouvez admirer les chefs-d'œuvre produits par le génie de l'homme, les splendides palais, monuments et cathédrales, la merveilleuse plastique sculptée dans le marbre, l'ivoire et le métal, depuis Phidias et Praxitèle, jusqu'à Rodin, les tableaux des grands maîtres des écoles des primitifs, de la Renaissance et des temps modernes, depuis Cimabué, jusqu'à Corot et Bonnat, en passant par Raphaël, Velasquez, Watteau, Ingres.

Mais que dire des transformations remarquables accomplies aux xix^e et xx^e siècles par ces innombrables phonographes ultra-microscopiques du cerveau sur lesquels sont enregistrées nos pensées : machines à vapeur, chemin de fer, téléphone, électricité, avions, T.S.F., télévision, etc... ?

C'est donc une force formidable que recèlent en puissance ces cellules cérébrales ultra-microscopiques de l'homme.

Rendez-vous compte de la force immense que peut déclencher un simple filament de dendrite, fragment

d'un centième de micron, lorsqu'une pensée-vibration vient l'exciter en résonance.

Un athlète peut soulever un poids de 100 kg., rien que par la volonté de le faire, parce que cette volonté fait vibrer en résonance une simple petite dendrite correspondant à la commande de l'effort à accomplir.

Il serait trop long de vous énumérer les efforts aussi bien physiques qu'intellectuels et moraux que l'homme peut déclencher en commandant par la pensée à ses dendrites, qu'il s'agisse d'un ouvrier qui travaille le métal, d'un mathématicien qui résout un problème d'algèbre, d'un ingénieur qui calcule un pont, d'un artiste qui mûrit un chef-d'œuvre.

Et je ne vous ai parlé ici que de toutes nos pensées conscientes. Mais songez à tous les réflexes dont notre corps est le siège chaque seconde, du fait du fonctionnement automatique de certaines dendrites qui, par l'excitation reçue des nerfs sous l'effet des diverses sensations, commandent automatiquement certains muscles, certains mouvements et même certains sentiments irrésistibles et spontanés.

Bref, ces dendrites sont comme une armée comptant des milliards de généraux qui commanderaient à des quintillions de soldats.

Toutefois, il ne faudrait pas pousser trop loin l'analogie entre notre cerveau et le télégraphiste de Poulson ou le disque de phonographe. Ces disques, une fois enregistrés et reproduits sur une matière dure, con-

servent indéfiniment leur modulation, si on ne les use pas. Tandis que la dendrite, qui est, au contraire, une substance organique et vivante en transformation constante, ne peut rester longtemps sans que s'effacent les enregistrements, même les plus importants, qui y ont été gravés.

La substance de la dendrite étant une matière biologique est constamment en mouvement, par les échanges fréquents d'atomes et d'électrons, qui minéralisent et déminéralisent périodiquement ces filaments ultra-microscopiques.

Ainsi, pour qu'une pensée reste constamment gravée sur sa dendrite, il faut qu'elle soit enregistrée assez souvent par le travail cérébral. C'est ce qu'on fait en apprenant toutes choses. S'il n'en est pas ainsi, le sillon impressionné s'efface rapidement. Il en résulte, non seulement la perte de la mémoire, mais l'atrophie même de la dendrite, qui a perdu sa raison d'être.

Je ne pourrai mieux vous faire comprendre le mécanisme de l'atrophie de ces dendrites qu'en vous montrant deux de ces cellules cérébrales : l'une, à gauche (fig. 6), appartenant à un homme normal dans toute la force de l'âge, et l'autre, à droite (fig. 7), à un vieillard atteint de gâtisme et ayant perdu la mémoire.

Il s'ensuit, par conséquent, que si un homme, en pleine vigueur, est obsédé par une pensée qui absorbe toute son attention, toutes ses dendrites restent en repos et, par conséquent, s'atrophient, sauf celles qui correspondent à cette pensée unique.

Ainsi, tous les généraux de l'armée cérébrale étant hors de combat, les soldats que sont les cellules des divers tissus de nos organes, nos muscles, et surtout nos glandes, sont en pleine anarchie. Il s'ensuit le déséquilibre de notre organisme; la déminéralisation des cellules, la maladie et la mort.

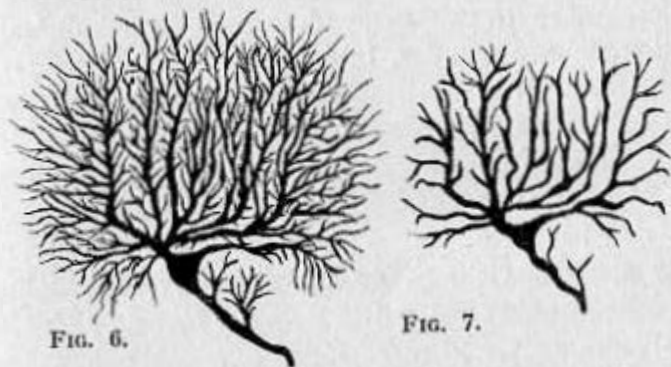


FIG. 6 et 7. — Cellules cérébrales de l'homme : A gauche, cellule d'un homme à facultés développées, montrant la multiplication de toutes les dendrites; à droite, cellule d'un homme sénile, ayant perdu la mémoire et ses facultés mentales, montrant l'atrophie de très nombreuses dendrites.

Parmi les autres facteurs qui abrègent notre existence et nous font vieillir prématurément dans la misère physiologique et la souffrance, il faut citer la violence et la colère.

Vous savez que les ganglions et surtout les vaisseaux lymphatiques ne sont pas constitués comme les vaisseaux sanguins, mais présentent la forme d'un chapelet

de petites saignées, avec des étranglements et des valves. Sous l'effet de la passion notamment de la colère, ces vaisseaux se contractent incoûsciemment et la circulation lymphatique est arrêtée. Les sécrétions glandulaires, distribuées par ces vaisseaux, sont ralenties. Les globules blancs, ne pouvant plus circuler et n'étant plus mélangés avec le sang, la lutte contre les microbes se trouve suspendue, d'où la déminéralisation de nos cellules, la maladie, la débilité de l'organisme et la mort.

Quant à la violence, elle est également une des causes qui ne nous permettent pas d'atteindre la longévité sans souffrance. Qui n'a rencontré autour de soi des gens violents? Vous pouvez observer qu'ils sont souvent victimes de maladies diverses, même du cancer, qu'on peut attribuer à cet état de violence. D'ailleurs, ils vivent rarement vieux.

Je peux vous citer un exemple typique des ravages que peut faire la violence, et comment, par la volonté, on peut s'en guérir.

J'eus, il y a deux ans environ, la visite d'un savant éminent, auteur de travaux scientifiques remarquables. Il me dit : « Je suis perdu j'ai un cancer de l'estomac. » Je lui répondis : « Voilà un bien grand mal lancé. Les malades sont tous les mêmes : le moindre bobo est tout de suite un cancer! »

Là-dessus, il se leva et cria avec violence :

« Ne me racontez pas de boniment, je connais la gravité de mon cas! Je ne suis pas assez bête pour

m'être laissé endormir par de bonnes paroles, comme c'est l'usage! »

Et là-dessus, il défit ses vêtements et me dit :

« Regardez! »

Et il mit ma main sur son abdomen. En effet, je remarquai une grosseur indurée de la dimension d'une orange, environ.

« Vous savez, repris-je, que je ne traite pas de malades en dehors des hôpitaux. Mais vous pouvez aller à l'Institut de Physique Biologique, où vous demanderez, de ma part, au médecin-chef, de vous traiter avec mon oscillateur à ondes multiples. »

Huit jours après, au bout de deux séances de traitement, il revint me trouver à nouveau en me suppliant de le traiter moi-même, car il avait eu une discussion avec le médecin-chef et s'était emporté. Je refusai tout d'abord, mais comme il me suppliait les larmes aux yeux, je finis par céder en lui disant que, comme je me rendais à cet institut une fois par semaine le vendredi matin, je le traiterais ce jour-là vers 11 heures.

Bref, au bout de deux mois, à raison de deux séances de dix minutes par semaine, sa tumeur était complètement guérie et son état général amélioré.

Quelques jours après, je reçus la visite de sa femme, qui vint pour m'exprimer toute sa reconnaissance. Elle me dit :

« Non seulement vous l'avez guéri de son cancer, mais son caractère s'est beaucoup amélioré. Vous

n'ignorez peut-être pas les crises de violence qu'il éprouve et au cours desquelles il n'est pas rare qu'il casse des objets pour des futilités. Et même parfois nous sommes honteux, lorsque nous nous trouvons ensemble, mon fils et ma fille avec lui dans un endroit public, où il explose brusquement sans pouvoir se contenir et fait des scandales. Je suis persuadée que c'est ce tempérament coléreux qui a provoqué chez lui ce cancer et a ébranlé sa santé.

— C'est aussi mon avis, repris-je. Mais que puis-je y faire?

— Ecoutez, cher Maître, vous savez quelle admiration mon mari a pour vous, et je suis persuadée que vous seul pouvez le guérir de cet état psychologique. Si vous saviez combien nous en souffrons tous, vous ne vous refuseriez pas à tenter de le débarrasser de cette pénible affection!

— Je vais essayer, lui répondis-je, mais je crois qu'il est plus difficile de guérir un homme d'une telle maladie que du cancer. »

Quelques jours après, comme ce savant venait se faire traiter à l'Institut de Physique Biologique, je lui fis ce langage :

« Mon cher ami, vous savez que vous êtes maintenant complètement guéri de votre tumeur. D'ailleurs vous avez une mine superbe et vous avez certainement engraisé. Mais, si vous avez contracté cette tumeur, c'est en raison d'une cause permanente. Je sais que vous êtes excessivement nerveux et que vous vous em-

portez trop facilement. Je vous prévins charitablement que si vous continuez dans cette voie, votre tumeur récidivera et, cette fois, je ne vous promets plus de pouvoir la guérir! »

Mon observation le toucha profondément :

« Hélas! me dit-il, je connais mon état, je sais fort bien que je martyrise tous ceux qui vivent dans mon entourage, et me rends malade moi-même. Mais, que voulez-vous, c'est plus fort que moi! »

Là-dessus, je lui déclarai :

« C'est déjà très beau que vous vous en rendiez compte et que vous le reconnaissiez. Dans ce cas, je vous garantis que vous pouvez guérir. Je vais vous donner une méthode excessivement facile à suivre.

« Lorsque votre femme, vos enfants, ou toute autre personne, vous dit un mot qui vous paraît blessant ou mensonger, les dendrites de votre cerveau, au lieu de vibrer en résonance, produisent une interférence, qui, par effet de contradiction, excite violemment tout votre système nerveux et vous met dans un état pathologique qui est la colère.

« Eh bien, lorsque ce cas se produit, ayez la volonté de vous retenir pendant trois secondes seulement. Au bout de ces trois secondes, faites cette réflexion : « Après tout, peut-être que mon interlocuteur a raison », même si vous pensez qu'il a tout à fait tort. Cela fera bien en tout 5 ou 6 secondes. Il n'en faut pas plus pour que l'interférence cesse. Et alors, vos cellules étant à nouveau en résonance, vous vous direz : « Et

puis, après tout, je m'en... mignel » Cela sullit. Votre colère s'évanouira complètement et vous serez à nouveau un homme normal. »

Après m'avoir bien écouté, il me promit d'essayer. Je lui dis alors : « Revenez à nouveau dans huit jours, vous m'en direz des nouvelles. »

En effet, huit jours après, il me dit :

« Votre méthode est des plus efficaces. Sur vingt colères que j'avais en moyenne par jour, je n'en ai éprouvé que trois. Mais j'espère qu'après quelques semaines d'efforts, mes colères ne seront plus qu'un mauvais souvenir. »

C'est ce qui advint, et quelque temps après, il vint à nouveau me voir, cette fois accompagné de sa femme, tous deux dans la joie, pour me témoigner toute leur reconnaissance. Et ma joie aussi n'était pas moins grande de constater le succès de mon expérience.

Vous voyez quelles magnifiques applications on peut faire pratiquement de ma théorie de la pensée-vibration.

Et je suis maintenant persuadé que cet homme de quarante-six ans, qui avec sa violence et son cancer n'en avait que pour deux ans au maximum à vivre, vivra maintenant très vieux.

Cet exemple n'est qu'un cas particulier de tous les mauvais sentiments qui abrègent notre existence. Je vous ai expliqué plus haut comment ces mauvais sentiments agissent sur l'organisme pour le déséquilibrer.

Je vous citerai maintenant d'autres exemples. Car

l'enquête que j'ai faite confirme le précédent résultat. Vous savez que j'ai travaillé dans les centres cancéreux de différents hôpitaux : six ans à la Salpêtrière; quatre ans à l'hôpital Saint-Louis; au Val-de-Grâce, à l'hôpital Necker, au Calvaire. J'ai donc été en rapport avec des centaines et des milliers de cancéreux. J'ai l'habitude de les interroger et de causer avec eux de leur passé, de leur vie, de leurs habitudes.

D'après mon enquête, sur cent cancéreux, quatre-vingts environ m'ont confié des chagrins à peu près identiques; femmes abandonnées, maris trompés, gens aisés brusquement ruinés, familles ayant perdu un enfant chéri qu'elles pleurent toujours, bref toutes les calamités qui peuvent affliger l'humanité se rencontrent chez ces pauvres malheureux. Beaucoup me disaient : « Ce n'est pas la peine de chercher à me sauver, car je préfère abandonner cette misérable vie de souffrances. »

Quant aux vingt pour cent de cancéreux restant, dont la vie était sans histoire, j'ai découvert qu'ils étaient tout simplement méchants et haineux. Lorsque je les ai interrogés, ils ont commencé par me dire :

« Monsieur, mon passé ne vous regarde pas, occupez-vous de vos affaires. »

Ce sont ces gens-là qui faisaient toujours du scandale, en se disputant continuellement avec leurs voisins de lit, en les insultant à tel point que souvent les infirmiers étaient obligés de les séparer et de les mettre dans des chambres à part. Ce sont ces malheureux qui

étaient atteint des cancers les plus graves et les plus incurables.

J'ai été très impressionné lorsque, à l'hôpital Necker, j'ai traité un cancéreux dont tout le corps était recouvert d'abcès et de tumeurs énormes, cas comme j'en ai rarement vu. Lorsque je lui demandai :

« Quel métier faites-vous ? »

— Je suis anarchiste », me répondit-il et il se mit à me confesser les innombrables crimes qu'il avait commis durant sa vie :

« J'ai lancé des bombes à Barcelone sous Primo de Rivera et j'en ai tué des gens ! disait-il avec fierté. J'ai participé à des attentats en Italie, en Yougoslavie et même en France. »

Bien entendu, voyant de quoi il s'agissait, je ne poussai pas plus avant mon interrogatoire. Mais il continuait à égrener son chapelet d'horreurs. Je compris l'origine de son affreux cancer. Il est d'ailleurs mort quelques semaines après d'une hémorragie interne foudroyante résultant de la destruction des artères par la néoplasie.

Cette enquête m'a complètement convaincu de l'influence néfaste que les mauvais sentiments peuvent avoir sur la santé et sur la mort prématurée.

D'autre part, vous avez peut-être observé que les leaders de la politique idéologique, ou même les simples journalistes qui vouent une haine implacable à tel ou tel parti de droite ou de gauche, meurent généralement d'une mort prématurée.

Pour vivre vieux, il faut que le cerveau conserve continuellement une activité aussi variée que possible, de manière qu'aucune dendrite ne reste en chômage et ne s'atrophie.

La lecture des ouvrages scientifiques ou littéraires traitant de différents sujets et surtout de ceux qui obligent à penser est un excellent moyen de maintenir le cerveau en constante activité.

D'ailleurs, la plupart des savants et membres de l'Institut parviennent à un âge très avancé, car ils vivent de la vie de la pensée et ont très peu de soucis, comme ces religieux dont je vous ai parlé au début de cet ouvrage.

Bref, il faut que votre cerveau soit meublé d'une façon harmonieuse et variée, mais pas exclusivement par la préoccupation d'une pensée unique.

Mais, en dehors de l'hygiène morale, il existe d'autres règles de longévité à appliquer, notamment une hygiène physique et alimentaire appropriée qui fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE VIII

DIGESTION

Avant d'aborder la question de l'alimentation à proprement parler, nous allons tout d'abord étudier ensemble les problèmes de la digestion à la lumière de ma théorie de l'oscillation cellulaire et de la matérialisation.

Théories antérieures de la digestion.

Qu'est-ce que la digestion? Cette question a été traitée dans de nombreux travaux de savants biologistes et chimistes. Tous, jusqu'à ces dernières années, ont abouti à cette conclusion qu'il s'agit avant tout d'une action chimique et thermique. Cette conclusion correspondait d'ailleurs exactement aux possibilités que pouvait offrir la science à cette époque.

La première explication qui fut donnée était d'ordre chimique et basée sur les réactions des différents aliments en présence des sécrétions glandulaires du tube digestif. C'est là une explication simpliste, ou tout au moins insuffisante, que l'expérience peut facilement infirmer, comme nous le verrons plus loin. Reste la question thermique.

Il y a une soixantaine d'années, Marcelin Berthelot lança sa théorie de la thermochimie, qu'il ne manqua pas d'appliquer à la biologie et à l'hygiène alimentaire.

Cette théorie se développa rapidement et, depuis cette époque, tous les savants physiologistes et biologistes prétendent évaluer uniquement en quantité de chaleur, c'est-à-dire en *calories*, la qualité nutritive d'un aliment.

Combien d'articles et d'ouvrages ont été publiés sur cette question! Dans certains restaurants même, des chiffres portés sur le menu vis-à-vis de chaque plat indiquent leur valeur nutritive en calories. C'est ainsi que certains médecins ont pu dire qu'un jaune d'œuf donnant 360 calories par gramme nourrit trois fois et demi plus, environ, qu'un bifteck qui n'en donne que 101. C'est pour cette même raison que, dans le but de fortifier les convalescents ou les anémiques, ils leur recommandaient une alimentation où les œufs tenaient une grande place.

Et, par contre, ils considéraient les végétaux de faible valeur nutritive comme des aliments de qualité négligeable : tels étaient les salades, les fruits frais : pommes, poires, raisins, etc., parce que faibles en calories.

D'autre part, on préconisait à ces mêmes malades les nouilles (300 calories par gramme, comme l'œuf), toutes les pâtes et toujours des pâtes.

En outre, on dosait aussi l'azote dans chaque aliment

et l'on recommandait surtout la viande, le poisson, le fromage, les œufs contenant des albuminoïdes, parce qu'ils renferment le maximum de matières azotées.

Pendant plus de soixante ans, on a vécu sur cette erreur fondamentale qui identifie le corps humain à un foyer, où les aliments seraient complètement brûlés à la faveur de la température entretenue dans notre corps, qui en serait aussi la conséquence.

On s'imaginait que, plus ces aliments étaient riches en calories et en azote, plus leur « combustion » dans l'estomac était rapide. Mais cette conception ne résiste pas à un examen élémentaire, car, pour obtenir la dissociation de certains corps et de certaines matières protéiques, basiques et acides, que la digestion permet de distribuer aux tissus et aux cellules de notre corps, par l'intermédiaire de la circulation du sang, une température beaucoup plus élevée, même de cent degrés ne suffirait pas. A fortiori, la température du corps, 37 degrés C environ, est tout à fait insuffisante pour réaliser, par des moyens thermiques, cette transformation de la nourriture, telle qu'elle se produit au cours de la digestion.

En effet, pour démontrer la fausseté de cette théorie, il suffit de faire une expérience très simple. Au cours de votre déjeuner, prélevez, avant d'avaler, une petite quantité de chacun des aliments, que vous avez consciencieusement mâchée, mélangés intimement avec les sucs salivaires dont nous vous parlerons plus loin.

Déposez ainsi dans un tube à essai un peu de tous les plats que vous avez goûtés, et maintenez le tube à une température de 37 degrés C environ. Ajoutez même, si vous le voulez, les sucs que sécrètent les glandes du tube digestif, suc gastriques, bile, sucs pancréatiques, lymphatiques, etc... Mélangez bien le tout et attendez : au bout de quelques jours, ces aliments non seulement ne se dissocieront en aucune façon, mais encore ne pourront que fermenter.

Eh bien, non, il y a dans notre corps autre chose que cette réaction thermique et chimique, c'est une action électrolytique.

L'électrolyse organique.

Vous savez tous en quoi consiste la galvanoplastie. Lorsque vous voulez dorer votre porte-cigares ou argenter vos couverts en cuivre, vous placez ces objets dans une cuve, contenant un bain de cyanure de potassium, après les avoir reliés au pôle négatif d'un courant électrique, dont le pôle positif est une électrode en or ou en argent. Au bout de quelques minutes, vous verrez que la surface de l'objet en cuivre s'est revêtue d'une couche de métal précieux. Plus vous prolongez la galvanoplastie et plus la couche d'or ou d'argent s'épaissit.

Que s'est-il passé ? Les ions positifs d'or et d'argent, entraînés par le courant électrique à travers le liquide,

se sont déposés sur le cuivre, ainsi revêtu d'une couche étincelante de métal précieux.

Il en est de même pour nickeler, pour chromer, etc... Mais, dans ces divers cas, on utilise suivant le métal une base ou un acide, en proportion déterminée.

Cela étant, vous comprendrez facilement ce qui se passe dans notre organisme, grâce aux théories de la résonance, de l'oscillation cellulaire et de la matérialisation.

Je vous ai expliqué, dans le chapitre de l'oscillation cellulaire, que chaque cellule est un appareil électrique, que chaque chondriome et chaque chromosome sont de véritables circuits oscillants, doués de self-induction et de capacité. Ainsi chaque cellule, dans son milieu lymphatique, se comporte comme une cuve de galvanoplastie. Mais c'est une galvanoplastie bien plus subtile, bien plus complexe et plus remarquable que l'électrolyse minérale de l'or et de l'argent.

C'est en réalité un tri gigantesque d'innombrables atomes, ions et électrons qui sont véhiculés galvaniquement à travers tous les tissus, provenant de la substance alimentaire et se rendant jusqu'aux recoins les plus reculés de notre organisme par la circulation sanguine et lymphatique.

Pour mieux vous expliquer ce qui se passe, je vous en donnerai un exemple imagé. Avez-vous jamais assisté au mouvement des wagons dans une gare de triage : les wagons des trains qui arrivent sont successivement détachés et lancés chacun sur la voie de ga-

rage à laquelle ils sont destinés, en sorte qu'ils reforment ainsi d'autres trains d'une composition toute différente. Eh bien, les trains qui arrivent, ce sont les éléments absorbés, et les trains qui se reforment, ce sont les tissus vivants.

Un autre exemple frappant, c'est celui de ces foules énormes qui circulent aux heures d'affluence à travers nos places et nos boulevards et dont la composition varie incessamment, chacun allant de son côté, en suivant une route différente de celle du voisin et en se rendant à un but déterminé.

Comme des tramways électriques, tous ces atomes, tous ces ions des minéraux les plus variés circulent dans l'organisme par la force des ondes cosmiques, telluriques et atmosphériques qui commandent cette galvanoplastie cellulaire.

Voyons maintenant quel est le processus de l'absorption et de la digestion des aliments.

Vous savez que les glandes salivaires sécrètent une substance : la salive qui, en se mélangeant avec les aliments, transforme la nourriture en une pâte visqueuse. Cette pâte, en contact avec la sécrétion des multiples glandes de l'œsophage, de l'estomac et des intestins, crée une matière spéciale apte à alimenter les multiples glandes et cellules qui, en l'espèce, sont des appareils à électrolyse (galvanoplastie) chargés de dissocier tous les minéraux et toutes les substances pour en permettre la distribution, par la circulation du sang, à toutes les cellules et tous les tissus du corps.

Il convient, à mon avis, d'insister — et cela est très important — sur le rôle que joue la salive — dans le malaxage des aliments et dans la digestion.

Nous savons, en physiologie, que la salive contient toutes les substances protéiques, basiques et acides, ainsi que tous les minéraux dont sont constituées nos cellules. J'expliquerai plus loin l'origine de ces substances salivaires. Mais, pour le moment, je dois attirer votre attention sur le fait que les indigestions, les troubles gastriques de toutes sortes proviennent d'une insuffisance de malaxage salivaire des aliments.

À l'appui de cette thèse, je vais vous raconter le fait suivant.

J'ai reçu, il y a quelques années, la visite d'un malade qui m'était envoyé par un médecin. Voici ce qu'il me déclara :

« Il y a cinq ou six mois, j'ai éprouvé, à la suite d'une indigestion, probablement, des troubles gastriques graves : je ne pouvais plus rien digérer, j'avais tendance à vomir tous les aliments que j'absorbais.

« J'ai consulté alors mon médecin qui commença par me mettre au régime. Je suivis ces prescriptions pendant quelques mois : ni viande, ni poisson, mais des pâtes, du laitage, des compotes, pas de vin, de l'eau bouillie ou minérale. Ce régime non seulement ne m'a pas rendu la santé, mais a provoqué chez moi des troubles fréquents, à tel point que j'ai perdu près de quinze kilogrammes en quatre mois. En présence de

cet insuccès, j'ai été trouver un autre médecin, celui fois chef de clinique d'un hôpital. Ce second médecin, naturellement, a maintenu ce régime et, de plus, il a prescrit des médicaments de toutes sortes, notamment à base de pepsine. Je dois, en outre, ajouter qu'il commença par me faire radiographier. Cette radiographie ne révéla rien de grave. Comme je continuais à ne rien digérer et à maigrir, ce médecin me conseilla d'aller vous voir en me disant qu'il devait exister dans mon organisme une autre cause de déficience pathologique qu'on ne pourrait améliorer que par l'application de votre appareil à ondes multiples. »

En écoutant attentivement ce malade, je compris ce qui devait se passer et je lui posai ces questions :

« Dites-moi, monsieur, du temps où vous digérez bien, quels étaient les plats que vous préfériez ?

— Oh ! monsieur, me répondit-il, je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir manger une choucroute bien garnie !

— Et qu'aimez-vous encore ?

— Tout ce qui m'est défendu : un « châteaubriant » bien saignant avec des pommes frites bien croustillantes, serait pour moi un vrai régal.

— Eh bien, lui dis-je, avant de vous envoyer à l'Institut de Physique Biologique pour suivre le traitement avec mon oscillateur à ondes multiples, essayez d'abord ceci :

« Mangez une « choucroute bien garnie », comme vous dites, à condition de ne pas exagérer pour la pre-

mière fois, et prenez comme dessert un fruit cru. Demain, vous mangerez le châteaubriant aux pommes frites que vous aimez.

« Naturellement, ne mangez pas autre chose pour ces repas, de manière que votre estomac ne soit pas trop encombré. Et téléphonez-moi pour me dire que vous avez bien digéré ce plat. »

En effet, le lendemain, il me téléphona en m'annonçant qu'il était allé à la gare de l'Est où se trouve un restaurant renommé pour sa choucroute et où il s'était offert pour son déjeuner ce fameux plat qu'il désirait tant, mais non sans une certaine appréhension d'être malade toute la journée.

« Quelle ne fut pas ma stupéfaction, ajouta-t-il, de constater qu'à cinq heures du soir, j'éprouvais une faim, comme je n'en avais pas ressentie depuis six mois ! »

J'en conclus aussitôt que sa choucroute avait été digérée sans difficulté. Je lui conseillai donc de manger aujourd'hui à déjeuner son châteaubriant et de continuer à se nourrir de tout ce qu'il aimait, mais sans exagération et si tout allait bien, de venir me trouver dans quinze jours, car j'étais très intéressé par cette expérience.

Je l'ai reçu à nouveau après cette date et je constaté un changement considérable chez cet homme, comme mine et comme couleur. Il m'a déclaré qu'il s'était pesé, qu'en quinze jours il avait regagné trois kilogrammes et qu'il n'éprouvait plus ni nausées, ni troubles gastriques.

Je lui dis alors : « Dans ces conditions, vous n'avez pas besoin de vous faire traiter avec mon appareil à ondes multiples, vous serez ainsi guéri tout naturellement. » Cet homme continua à me donner de ses nouvelles de temps en temps. Bref, au bout de trois mois, il avait rattrapé les quinze kilogrammes qu'il avait perdus. Il était complètement guéri et redevenu un homme tout à fait normal.

Voilà deux ans de cela. Je revois de temps à autre cet homme, qui se porte à merveille.

Je vous ai montré toute l'importance du mélange intime de notre salive avec les aliments. Je dois préciser que la salive, comme toutes nos cellules, contient tous les corps simples de la chimie, mais que sa composition varie selon les glandes, ou le tissu, qui la fournissent. Vous savez notamment que la salive est sécrétée par trois espèces principales de glandes salivaires, à savoir : les parotides, les sous-maxillaires et les sublinguales, sans compter les muqueuses buccales et quantité d'autres.

La nature de la sécrétion salivaire varie avec les mets que nous mangeons. Si nous prenons une nourriture acide, par exemple, les glandes sécrètent une salive spécifique provoquée par l'acide. Si notre nourriture est basique, les glandes fournissent une salive adaptée à ces aliments de nature basique.

C'est, en effet, une question de résonance, comme je l'ai déjà expliqué dans le chapitre consacré à la résonance au début de cet ouvrage.

Vous vous rappelez l'exemple du piano; lorsqu'on frappe un *la* sur le clavier de l'un de ces instruments dans la salle des pianos, tous les autres *la* se mettent à vibrer en résonance, à l'exception de toutes les autres notes.

Et c'est précisément cette résonance des sucs salivaires qui produit la sensation de goût et qui permet au gourmet d'apprécier la finesse d'un plat.

La composition de la salive varie donc à tout instant en fonction des mets que nous mangeons.

Bien plus, lorsque nous regardons quelqu'un manger un bon bifteck, par nos nerfs optiques nous exci- tons inconsciemment les dendrites des cellules cérébrales sur lesquelles a été enregistré pour nous le goût du bifteck. Inversement, ces dendrites excitées commencent toutes nos glandes et provoquent la sécrétion de la salive correspondant au goût du bifteck; c'est ce qu'on appelle « avoir l'eau à la bouche ».

Si c'est une pêche bien veloutée ou une grappe de raisin dorée que nous regardons à l'étalage d'un fruitier, automatiquement, par la pensée, nous faisons travailler nos glandes salivaires, dont la sécrétion est une salive correspondant à la composition chimique de ces fruits.

Vous connaissez tous l'expérience classique faite par le professeur Pavlov sur les chiens. Si l'on suspend un morceau de viande devant un chien attaché de manière qu'il ne puisse l'atteindre, le chien se met à s'agiter fortement, et, dans son violent désir d'attraper ce

morceau, il sécrète force salive qui s'écoule de chaque côté de sa gueule.

Eh bien, la salive sécrétée alors par ce chien lui rappelle le goût du bifteck. Si c'était un morceau de fromage, la salive, excitée par résonance, aurait une composition différente, qui lui rappellerait le goût du fromage.

Il en est de même pour toutes les autres glandes du tube digestif, qui, sans qu'on s'en doute, sécrètent des sucs en résonance avec les aliments à digérer. C'est ainsi que le professeur Pavlov a pu vérifier le fait sur un chien en lui faisant avaler une petite éponge au bout d'une ficelle. Après qu'on lui eut présenté un morceau de viande, l'éponge, retirée de son estomac, était tout imbibée de suc gastrique, alors qu'elle fût restée sèche, si ou ne lui avait pas montré cette viande.

Si, par contre, vous tendez à ce chien un fruit ou un morceau de pain qu'il n'aime pas, ses glandes ne sécréteront pas de salive parce qu'il n'y a pas de résonance.

Il en est de même pour l'homme. Pour qu'il sécrète une salive ou des sucs glandulaires appropriés aux mets qu'on lui présente, il faut qu'il les désire, c'est-à-dire qu'il ait de l'appétit. Par conséquent les aliments qu'il n'aime pas sont ingérés dans le tube gastrique sans avoir été mélangés avec la salive buccale et sans avoir été imprégnés de suc gastrique dans l'estomac. Il y a dissonance physiologique au lieu d'y avoir résonance entre les aliments et les sucs digestifs. Il s'ensuit que

l'électrolyse gastrique ne fonctionne plus, d'où déminéralisation des tissus cellulaires qui ne reçoivent plus les minéraux indispensables à leur karyokinèse, d'où la maladie et l'amaigrissement.

En outre, l'absence ou l'insuffisance, dans le bol alimentaire, de la salive et des sucs gastriques, provoque toutes sortes de troubles : indigestion, diarrhée, constipation, fermentations, etc...

Cette action est absolument comparable à celle de la cuve galvanoplastique. Si dans le bain pour la dorure de votre porte-cigarettes, ou l'argenture de votre couvercle, il y a excès ou défaut de cyanure de potassium, si, pour nickeler ou chromer certaines pièces d'automobile, il y a carence ou pléthore d'acide sulfurique, la galvanoplastie ne fonctionnera pas et vos objets seront mal dorés, mal argentés, mal nickelés, mal chromés.

Vous comprenez maintenant pourquoi notre malade, dont je vous ai conté l'histoire, maigrissait et dépérissait à vue d'œil. Son régime, en effet, rebutait son appétit, ses glandes n'étaient pas excitées en résonance, aucune sécrétion n'apportait les éléments nécessaires à la matérialisation des cellules tissulaires, d'où l'affaiblissement de sa santé, le déséquilibre oscillatoire cellulaire et la maladie.

Mais à partir du moment où il a commencé à manger la choucroute et le bifteck qu'il aimait énormément, son désir de ces aliments a fait résonner ses dendrites cérébrales, qui ont, à leur tour, excité en

résonance les glandes salivaires et gastriques, d'où la sécrétion des sucs indispensables au malaxage et à la digestion de ces aliments. La galvanoplastie gastrique — en l'espèce l'électrolyse de toutes les cellules glandulaires — a fonctionné normalement, d'où la guérison de ce malade par résonance physiologique et le rétablissement de son poids.

Donc, pour que la digestion se fasse normalement et que les aliments profitent à l'organisme, il faut que tous ces aliments soient convenablement malaxés avec la salive, ce qui ne se produit que sous l'influence de l'appétit et seulement si vous éprouvez du goût pour ce que vous devez manger.

À l'appui de ces considérations, je vais vous suggérer une expérience qui est à la portée de tout le monde :

Vous prenez tous, sans doute, le matin, pour votre petit déjeuner, un café au lait, accompagné de petits pains, brioches, croissants, etc... Vous savez aussi bien que moi qu'il existe deux façons d'absorber ce repas : certains préfèrent beurrer leur pain, ou leur brioche, et, après l'avoir bien mâché, l'absorber avec leur café au lait, d'autres, au contraire, procèdent d'une autre façon : ils trempent dans leur café leur pain ou leur brioche pour en faire une bouillie et, comme cet aliment est pâteux, ils l'avalent sans le mastiquer et sans le mélanger, pour ainsi dire, avec la salive. Si vous voulez essayer les deux procédés, vous constaterez qu'avec le premier la digestion est beaucoup plus rapide et que vous nurez plus faim au déjeuner de midi

qu'avec le second, parce que, dans le premier cas, vous avez introduit beaucoup plus de salive dans vos aliments que dans le second.

Outre cette excitation glandulaire et salivaire obtenue par résonance au moyen de la nourriture, il ne faut pas oublier que nous sécrétions constamment de la salive dans notre bouche. Et presque toutes les minutes nous l'avons inconsciemment. C'est d'ailleurs bien facile à vérifier : lorsque nous avons mal à la gorge, chaque fois que nous éprouvons le besoin d'avaler notre salive, nous ressentons une douleur.

Vous doutez-vous que cette salive, que nous avalons à chaque instant, est pour notre corps l'aliment essentiel ?

D'ailleurs, on peut estimer sa production à plus d'un litre en 24 heures. Cette salive contient tous les minéraux et constitue la nourriture principale de nos cellules, puisqu'elle est précisément composée de cellules vivantes elles-mêmes, ayant noyau, chromosomes, chondriomes et tous autres éléments cellulaires.

On trouve dans ces cellules tous les matériaux : substances protéiques, albuminoïdes, graisses, hydrates de carbone, soufre, chlorure de sodium, etc... Reinke et Rodewald, qui ont analysé certaines cellules salivaires, ont constaté les proportions suivantes :

Matières azotées.	30
Matières ternaires.	41
Matières minérales.	29
Total.	100

Ces trois groupes de substances renferment à peu près la totalité des éléments chimiques, c'est-à-dire des 92 corps simples actuellement connus, dont les composés peuvent être répartis en deux grandes catégories, les isolants et les conducteurs, qui sont nécessaires à la constitution du circuit oscillant cellulaire.

Le seul fait que nous avalons tous les jours, par la salive et les autres glandes, plus d'un litre de nos propres cellules, qui servent en grande partie à notre nourriture, montre que nous sommes en réalité des anthropophages, puisque nous nous nourrissons de la substance même de notre corps.

Vous me demandez d'où viennent ces cellules salivaires et glandulaires, sécrétées en si grandes quantités ? Vous savez que notre corps contient environ 200 quintillions de cellules qui se divisent journellement par karyokinèse. On a calculé que, dans ces conditions, toutes nos cellules se dédoublent intégralement en quelques semaines. Si rien n'intervenait pour éliminer une partie de ces cellules, l'homme atteindrait en moins d'un an un volume si considérable qu'il remplirait tout l'espace compris entre la terre et le soleil, soit 150 millions de kilomètres.

Or, la nature, qui est un génie si remarquable, qui a su tout prévoir et tout régler d'avance, a fait en sorte que notre organisme absorbe automatiquement par la voie digestive autant de cellules qu'il en naît de nouvelles. Nous allons voir par quel processus.

Je vous ai dit plus haut que toutes nos glandes, dont

il existe un nombre incalculable, sécrètent chacune un liquide spécifique. C'est précisément le trop-plein de ces cellules qui forme les sucs salivaires et gastriques que nous avalons incessamment.

L'estomac sécrète la pepsine, l'acide chlorhydrique; le foie sécrète la bile; le pancréas, l'insuline, la vagotonine et les sucs pancréatiques, et le tout contient des substances protéiques, albuminoïdes, acides et basiques de toutes sortes, et tous les minéraux de la chimie.

Par conséquent, lorsque nous mélangeons les aliments à ces sécrétions salivaires et glandulaires, nous distribuons à nouveau tous ces matériaux aux cellules de notre organisme pour leur permettre ce travail de karyokinèse qui donne de nouvelles générations cellulaires. Et ce processus se répète pendant toute notre vie.

D'autre part, nous savons qu'aucun être unicellulaire ne meurt de mort naturelle. Les infusoires qui se divisent deux fois par jour, en moyenne, disparaissent comme par enchantement sans laisser de trace de leur mère. Tous les microbes qui se développent par matérialisation, ou par division, périssent toujours par empoisonnement ou par excès de chaleur, mais ne meurent jamais de mort naturelle.

Il en est de même pour toutes nos cellules. Lorsqu'une cellule se divise, elle se sépare en deux : ce sont deux nouveaux êtres provenant de la cellule-mère qui s'est métamorphosée en deux cellules-filles.

En principe, donc, nos cellules ne doivent pas mourir. Mais, en réalité, il en meurt journellement des

milliards par le fait de la déminéralisation et de l'arrêt de l'oscillation cellulaire au cours de la karyokinèse. Et, lorsque le trop-plein des cellules nouvelles réapparaît dans les sécrétions glandulaires : salive, suc gastrique, etc., nous les absorbons à nouveau, les cellules saines vivantes se trouvant mélangées avec les cellules mortes.

Cette nourriture essentielle à notre organisme, que constituent la salive et les sucs glandulaires, perd de ses qualités nutritives et devient en outre un poison par suite des substances mortes qui encrassent notre corps et se transforment en tissus conjonctifs, toxines, graisses et autres, provoquant des maladies et abrégant notre existence.

Telle est la tragédie de notre dégénérescence et de notre mort!

Si notre organisme est appelé à vieillir et à disparaître, c'est donc par l'affaiblissement du travail karyokinétique et, par conséquent, de l'oscillation cellulaire, résultant de la carence de certains minéraux, par suite de l'usure et du mauvais fonctionnement de notre système galvanoplastique, c'est-à-dire électronique, qui distribue à chaque cellule les minéraux qui lui conviennent.

Mais pour quelles raisons cette fonction galvanoplastique de notre organisme s'arrête-t-elle? C'est que comme je l'ai expliqué ci-dessus, par suite de dégoût, d'inappétence, de répulsions diverses, il manque des substances salivaires et glandulaires pour le malaxage

des aliments, d'où les troubles gastriques arrêtant l'électrolyse.

Il en est de même, comme je l'ai démontré plus haut, de l'action des mauvais sentiments, tels que la haine, la jalousie, les soucis, détraquant les circulations sanguines et lymphatiques. L'oscillation et, par suite, la division cellulaire, se ralentissent considérablement, jusqu'à épuisement total de notre organisme, jusqu'au vieillissement et à la mort.

Or, lorsque l'affaiblissement cellulaire commence à se manifester, aucun rétablissement de l'oscillation cellulaire ne peut se produire, puisque ce sont toujours les mêmes cellules affaiblies et mélangées aux cellules mortes que nous ingérons à nouveau par la salive et par les sucs glandulaires. Les maladies, la mort prématurée, sont ainsi imputables à la qualité inférieure de la salive que nous avalons.

J'ai donc pensé qu'on pourrait retarder notre déchéance et rajeunir l'organisme en lui faisant absorber des cellules fraîches provenant d'organismes plus jeunes et vigoureux et contenant en parfaite harmonie tous les minéraux nécessaires à son équilibre oscillatoire.

On sait que, depuis quelques années, on est arrivé à retarder la mort de certains malades par la transfusion du sang, dans le cas de blessures graves, anémies, hémorragies, etc...

Mais ces transfusions, qui sont un appoint important pour rétablir la circulation sanguine, sont insuffisantes pour rajeunir les cellules, puisque les globules n'ont

pas les mêmes constantes chimiques que les cellules, ni la même composition. Aucune résonance cellulaire ne peut donc se produire.

On a essayé un autre système, consistant à injecter aux vieillards du sang de jeunes gens (Laworsky), ce qui a donné de bons résultats. Cette méthode ne pouvait matérialiser les minéraux cellulaires; elle permettait seulement d'améliorer la qualité du sang. C'est déjà un résultat magnifique, mais insuffisant pour rajeunir la cellule.

Pour fournir à la cellule les substances neuves dont elle a besoin pour renforcer son oscillation, il est plus rationnel d'absorber les cellules vivantes elles-mêmes.

Bien entendu, je ne vous conseillerai pas, pour atteindre ce but, d'aller jusqu'à dépecer des jeunes gens pour manger leur chair fraîche, à l'exemple de ce charcutier allemand, qui eut, il y a quelques années, son heure de triste célébrité.

Mais nous pouvons nous procurer, d'une manière moins barbare, des cellules jeunes. Puisque la salive est le trop-plein des cellules de notre corps, il suffirait donc d'avaler en quantité suffisante des cellules salivaires de personnes jeunes, qui sont en pleine vigueur, pour les mélanger avec nos cellules vieilles et affaiblies, renforcer leur oscillation cellulaire et prolonger ainsi notre vie. Voilà, à mon sens, un procédé de rajeunissement très supérieur à la transfusion du sang, aux piqûres de sang jeune, aux greffes, ainsi qu'à toute autre méthode analogue.

Mais, me direz-vous, il y a danger à absorber cette salive en raison des nombreux microbes de la bouche du donneur de salive, qui pourraient affecter notre organisme. Il y aurait naturellement quelques précautions à prendre, comme pour la transfusion du sang. D'abord, il faudrait soumettre le donneur de salive à un examen médical approfondi.

Même les sujets parfaitement bien portants en apparence ont quantité de microbes dans la bouche. Cette difficulté pourrait être résolue par des lavages de bouche convenables, par des rinçages à l'alcool à 70° (cognac, par exemple), puis avec de l'eau bactéricide à base d'ions d'argent.

Et c'est alors que l'on pourrait recueillir une salive exempte de toute espèce de microbes et de germes pathogènes.

Je vois d'ici nos lecteurs se récrier et dire : « Ce que nous propose Lakhovsky, c'est une méthode répugnante, qu'aucun homme civilisé ne saurait admettre ! »

Mais, chers lecteurs, nous autres physiciens, chimistes et biologistes, nous ne connaissons rien de répugnant. En biologie, comme en chimie, rien n'est sale, rien n'est honteux.

Rien ne doit nous surprendre, ni nous choquer de tout ce que contient notre corps. C'est le travail de notre imagination qui ennoblit ou avilil les divers tissus et les diverses substances de notre organisme.

Le microbe lui-même n'est pas sale, mais nocif. S'il y a des microbes qui peuvent nous répugner, ce sont

bien les moisissures et les ferments avec lesquels on fabrique ces délicieux fromages de Roquefort, de Munster, de Brie, etc., dont nous nous régaloons. D'ailleurs, le lait que nous buvons avec plaisir n'est autre qu'une sécrétion glandulaire animale.

Non, rien n'est sale, pas plus la salive que tous les médicaments opothérapiques fabriqués avec les extraits des glandes des animaux, ni que les bouillons — vaccins contenant des milliards de cadavres de microbes — qu'on vous injecte ou qu'on vous fait avaler.

Rien de ce qui est biologique n'est sale. C'est d'ailleurs une opinion universellement admise par le corps médical.

Et à propos d'opothérapie, je suis persuadé qu'on pourrait obtenir de bien meilleurs résultats en absorbant la salive de certains animaux, qui est une matière vivante et saine, directement assimilable, plutôt qu'en avalant toutes les préparations opothérapiques, qui ne sont que les cadavres de certaines glandes.

Comme divers animaux, tel le cheval, sont exempts de certaines maladies dont l'homme est affligé, la tuberculose et la syphilis par exemple, on pourrait guérir l'homme de ces maladies en lui faisant absorber la salive des bœufes en pleine vitalité. Quantité d'autres animaux jeunes pourraient de même nous prêter leur salive, pour rétablir notre santé et pour prolonger notre vie, car, en dehors de l'apport de tous les minéraux qu'apporteraient à notre organisme les salives de ces animaux, leurs cellules, en raison de leur bactéri-

cidisé pour ces microbes, rendraient nos cellules également bactéricides.

D'ailleurs, et pour apaiser toute appréhension du malade qui redouterait l'absorption d'une salive étrangère, les médecins pourraient recueillir cette salive, en dehors de la présence du malade, dans un bocal contenant de l'alcool à 70°. Ils obtiendraient ainsi un liquide absolument stérile : tous les germes pathogènes présents dans la salive seraient ainsi tués et le malade l'absorberait comme un médicament opothérapique quelconque, sans se douter même que ce serait de la salive. On obtiendrait ainsi un sérum ayant un pouvoir thérapeutique de premier ordre. Ceci est si vrai, si réel, que les animaux le connaissent et l'emploient de toute éternité. Qui de vous n'a pas remarqué qu'un chien, un chat, un animal quelconque qui vient d'être blessé, a recours immédiatement à sa salive — son premier geste est de lécher incessamment sa plaie. La plupart du temps, il guérit sans aucun traitement, sans aucune intervention médicale, ni remède d'aucune sorte. Sa seule salive, par ses vertus propres, entraîne la désinfection et la cicatrisation de sa blessure.

L'idée me vient que l'on pourrait utiliser comme vaccin la salive de sujets ayant été guéris de maladies graves, comme la syphilis, par exemple, et devenus réfractaires à ces maladies, pour immuniser ou traiter d'autres sujets atteints de ces mêmes maladies. On pourrait encore employer cette salive comme vaccin préventif.

Une autre application de la salive pourrait rendre certainement des services au point de vue de la détermination du sexe à volonté.

On sait que le sexe de l'embryon dépend du nombre des chromosomes et chondriomes qui prédomine, soit dans la cellule mâle, soit dans la cellule femelle. On pourrait donc, grâce à la salive, modifier avant la fécondation le nombre de ces éléments cellulaires pour qu'il soit possible d'obtenir à volonté une fille ou un garçon.

Tout ce que je viens d'exposer, en ce qui concerne la salive, n'est naturellement qu'une hypothèse, « hypothèse de travail », suivant la formule de Claude Bernard.

Toute hypothèse devient une réalité lorsque des expériences la confirment. Je suggère donc aux physiologistes, aux biologistes, aux médecins d'expérimenter cette méthode, sur les animaux d'abord. Je suis persuadé qu'elle donnera des résultats positifs, qu'il sera alors aisé d'appliquer à l'homme.

On fait en ce moment beaucoup de traitements à base d'hormones, qui sont aussi des sécrétions glandulaires. En combinant l'emploi de la salive des êtres joués avec les hormones, on doit pouvoir obtenir des rajeunissements insoupçonnés jusqu'à ce jour.

Dans le chapitre suivant, nous allons examiner la question de l'hygiène alimentaire, dont le rôle est de première importance dans le problème de la longévité.

CHAPITRE IX

L'HYGIÈNE ALIMENTAIRE

C'est une question bien difficile à résoudre et bien controversée que celle de l'hygiène de la nourriture. « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer », dit le proverbe. Cet adage s'applique parfaitement au goût alimentaire, en raison de la diversité des préférences de chacun.

L'égalité des goûts seroit, en effet, contraire à la nature. Parmi les deux milliards d'hommes qui vivent sur la terre, il n'y en a pas deux qui aient les mêmes constantes chimiques et physiques, la même intelligence, les mêmes facultés de travail, les mêmes goûts.

Il n'y a donc pas deux personnes dans le monde qui aient le même appétit, le même pouvoir digestif, la même faculté d'assimilation, la même appréciation gustative.

Il n'est par suite pas étonnant que tous les vieillards qu'on interroge sur la cause de leur longévité fassent tous des réponses différentes.

Les uns attribuent leur grand âge à leur sobriété, les autres à leur régime lacté ou végétarien. D'autres,

les dilettantes, affirment qu'ils mangent de tout, mais avec modération. Il y a des originaux qui se vantent de n'avoir jamais cessé de fumer la pipe ou le cigare, d'autres d'avoir toujours apprécié le petit verre ou la dive bouteille... On en trouve même qui pratiquent avec un égal succès ces deux genres de sports. Je me rappelle l'anecdote très suggestive de ce vieux Breton de 105 ans qui répondit non sans humour au journaliste qui l'interviewoit :

« Mon secret de longévité ? Il est bien simple : Quand j'ai trop fumé, je bois, et quand j'ai trop bu, je fume. »

D'après une statistique anglaise concernant dix centenaires, il s'en trouvait un qui fût continuellement ivre toute sa vie.

Puisque nous en sommes à l'action de l'alcool sur la longévité, je vous citerai un autre cas non moins extraordinaire, qui a fait l'objet de nombreux articles dans la presse anglaise et qui a été rapporté en ces termes dans *L'Ami du Peuple* du 1^{er} avril 1932 :

UN CENTENAIRE BRITANNIQUE

Décidément, les moyens d'arriver à une extrême vieillesse sont nombreux. Chaque centenaire a le sien.

On vient de fêter à Newmarket le cent-quatrième anniversaire de John Parkner, qui est, comme on le suppose, le doyen des jockeys anglais. John Parkner, qui

fit ses débuts en selle vers 1851, se parle à merveille. Il boit encore sa demi-douzaine de verres de gin ou de whisky chaque jour, dont un à jeun, le matin, avant de croquer un oignon cru. Il munge un oignon cru, précédé d'un verre d'alcool, tous les matins depuis l'âge de quinze ans. John Parkner fume également une douzaine de pipes chaque jour, mais il mange peu. Il fait une consommation effrayante de harengs saurs, arrosés d'alc. Il estime qu'il en a mangé une dizaine de mille dans sa vie.

John Parkner montait encore à cheval à l'âge de cent ans. Il avait monté sur les hippodromes jusqu'à l'âge de soixante ans.

Ce cas mérite qu'on s'y arrête pour l'analyser. Nous savons que l'abus de l'alcool entraîne dans l'organisme des troubles très graves, allant jusqu'à provoquer la dégénérescence et même la folie. Tous les chirurgiens vous diront qu'une opération faite sur un alcoolique a peu de chance de réussir.

Comment pouvons-nous donc concevoir que l'absorption intensive et régulière d'alcool suit parfois une cause de longévité?

Après mûre réflexion, je crois avoir trouvé l'explication de ce phénomène.

Vous savez que nos intestins, surtout le gros intestin, sont constamment habités par des quintillions de microbes, qui, en pullulant, provoquent le lent empoisonnement de notre organisme.

Le professeur Metchnikoff, qui a longuement étudié cette question et a publié à ce sujet de nombreux ouvrages, m'a déclaré un jour, en me parlant de cette faune intestinale :

« On les appelle de bons microbes, mais, en réalité, ces microbes plus ou moins pathogènes sont la cause de la plupart de nos maladies et de l'agonie lente de notre existence. »

C'est pourquoi le professeur Metchnikoff avait eu l'idée de préconiser le lait caillé sous toutes ses formes pour neutraliser par le microbe lactique l'action de cette faune intestinale.

La preuve vous en est apportée par une autre centenaire, une Américaine cette fois, qui mourut en 1935 à l'âge de 111 ans et à laquelle les journaux anglosaxons ont consacré de grands articles à cette époque. Voici d'ailleurs un extrait de la dépêche envoyée de Londres à ce moment :

Londres, 2 mars 1935. — *L'Amérique vient de perdre une citoyenne étonnante. Les dépêches de Saint-Louis annoncent la mort, survenue aujourd'hui dans cette ville, à l'âge de 111 ans, de la Doctoresse Marie-Charlotte Degolière-Davenport, qui était née en Russie le 10 septembre 1824.*

A 15 ans, elle avait épousé en premières noces un prince russe, qui fut tué au cours d'un duel.

A son second mari, un Français, le vicomte Degolière, elle donna onze enfants, et il semble que seul le

décès du vicomte, tué pendant une chasse à courre, ait empêché la famille de s'accroître encore. Ce n'est qu'alors que cette femme remarquable fit ses études de médecine à Heidelberg et décida de modeler sa vie sur la philosophie de Spinoza.

A 68 ans, elle tomba amoureuse d'un Américain, M. William Davenport, âgé de 22 ans, et l'épousa. Puis elle commença une existence toute nouvelle outre-Atlantique. Elle s'intéressa à l'éducation physique et à l'hygiène et fit des conférences innombrables.

Lorsqu'elle eut atteint ses cent ans, la Doctoresse déclara aux journalistes :

« Ne venez pas m'ennuyer avec des histoires de mort. Je n'ai pas le temps de mourir, voyons ! La longévité est une chose toute naturelle et voici ma recette : de la bonne humeur, et il en faut une forte dose, des épinards en quantité considérable. Comme boisson, du lait caillé. De l'exercice physique. Une respiration naturelle et profonde. Une sincère croyance en Dieu. »

Vous voyez que cette deuxième centenaire, buvant constamment du lait caillé, n'a pu, grâce à la destruction de ses microbes intestinaux, atteindre un âge très avancé, protégeant ainsi la méthode de Metchnikoff sans le savoir !

Maintenant, nous pouvons comprendre comment l'alcool peut être parfois un moyen thérapeutique, au lieu d'être une cause de destruction. En effet, l'alcool, tuant

les microbes, débarrasse l'intestin de ses germes pathogènes, encore mieux que le lait caillé absorbé par la centenaire américaine.

Mais l'alcool est une arme à deux tranchants : dans la plupart des cas, son pouvoir de destruction des cellules l'emporte sur celui de destruction des microbes intestinaux, c'est alors l'alcoolisme et la dégénérescence ; dans d'autres cas, c'est le pouvoir bactéricide qui l'emporte, c'est précisément le cas du centenaire britannique, que nous avons rapporté ci-dessus.

De plus, vous avez pu constater que ce centenaire mangeait très peu pendant toute sa vie, se nourrissant exclusivement de harengs et d'oignon, ce qui a pu renforcer l'oscillation cellulaire de ses tissus et lui a permis de lutter victorieusement contre l'action de l'alcool.

Nous verrons d'ailleurs plus loin les vertus bienfaisantes qui résultent de l'absorption d'ail et d'oignon.

D'autre part, la consommation continue de lait caillé, bien que moins nocive que celle de l'alcool, n'est pas toujours indiquée, car l'acide lactique a pour effet de déminéraliser l'organisme.

Dans le cas de la centenaire américaine aussi, le pouvoir bactéricide de l'acide lactique l'a emporté sur les processus de déminéralisation. Mais ces cas sont excessivement rares et demeurent le privilège de certains individus. En règle générale, l'absorption continue de lait caillé et d'alcool est plutôt nuisible.

A l'heure actuelle, nous possédons d'ailleurs un moyen beaucoup plus sûr et inoffensif de nous débarrasser de la flore intestinale pathogène. Ce moyen consiste à boire aux repas de l'eau bactéricide, qu'on obtient facilement avec des électrodes en argent. En dehors de sa bactéricidité, qui se conserve pendant des mois, cette eau possède des propriétés thérapeutiques remarquables, comme je l'ai longuement développé dans le chapitre « l'Homéopathie » de mon ouvrage : *La Nature et ses merveilles*.

Quant au régime alimentaire permettant d'atteindre un âge aussi avancé, il paraît dépendre beaucoup de la nature du sujet.

Ainsi, la prescription d'un régime donné peut ne pas convenir à des malades différents, atteints pourtant de la même maladie. Il peut être salutaire pour l'un, néfaste pour l'autre.

Mais, ce que je puis affirmer, en règle générale, c'est que nous mangeons trop, comme le proclament avec raison certains hygiénistes :

« Après avoir mangé une fois pour se nourrir, l'homme mange encore deux fois trop : une seconde fois pour se rendre malade et une troisième fois pour se tuer. »

C'est qu'en effet, notre estomac n'est pas indéfiniment extensible. Nous ne pouvons pas le charger impunément. Si dans notre estomac, qui peut contenir deux litres environ, nous lagurgitons trois litres de nourriture, nous fatiguons considérablement cet or-

gane, d'abord par suite de la dilatation de ses parois et de la compression des autres organes de notre corps, mais aussi parce que les glandes sont comprimées, parce qu'elles ne sécrètent pas suffisamment et parce que le suc gastrique n'est pas en proportion de la quantité des aliments. L'électrolyse organique se fait donc mal, d'où le déséquilibre de l'oscillation cellulaire.

Pour bien digérer et bien assimiler, il faut sortir de table avec la faim. D'ailleurs, s'il est extrêmement pénible de souffrir d'indigestion, la sensation normale de la faim et de l'appétit est une jouissance et un bienfait.

En dehors de cela, pour que les sucs gastriques puissent accomplir leur fonction normale, il faut qu'ils soient intimement mêlés avec les aliments, ce qui exige que tout ce que nous mangeons soit très bien mastiqué et bien imprégné de salive. Je vous ai d'ailleurs montré ci-dessus le rôle essentiel que joue la salive dans la nourriture. Il ne faut pas se contenter de mâcher les aliments solides : les aliments liquides eux-mêmes, comme le bouillon et le potage doivent être également mêlés avec la salive.

Un autre problème se pose : quel genre de nourriture convient à l'organisme humain ? De nombreuses discussions se sont instituées à ce sujet, sous forme de conférences, d'articles de presse et d'ouvrages variés, mais les médecins et les hygiénistes ne sont jamais tombés d'accord.

Les uns préconisent les substances azotées ou celles ayant une grande constante calorifique : viandes, poissons, œufs, haricots, etc... D'autres, les végétariens, recommandent les végétaux, parce que c'est une matière vivante qui renferme beaucoup de vitamines. D'autres encore ne prescrivent que les fruits en raison des hydrates de carbone et des sucres qu'ils contiennent.

A mon sens, tous les aliments sont bons et utiles dans une certaine mesure et dans une certaine proportion qui varie avec chaque individu et suivant ses goûts. D'ailleurs, la nourriture la plus recommandable pour l'homme est une nourriture variée, mais à la condition que végétaux, fruits, salades et crudités dominent et que nous les mangions avec appétit.

On peut aisément comparer le dynamisme de notre corps à celui d'un moteur d'automobile ou d'avion. Un tel moteur est constitué par des pièces métalliques : acier, cuivre, aluminium, etc..., et, d'autre part, pour se mouvoir, il consomme des carburants : essence, mazout, huile, etc...

De même les organes de notre corps peuvent être comparés au moteur lui-même, dont l'usure est relativement faible et lente. Mais, pour maintenir le dynamisme de notre vie, il nous faut journellement consommer des hydrates de carbone qui sont à notre organisme ce que l'essence est au moteur. Or, ces substances, qui se trouvent en grande proportion — près de 80 pour 100 dans les végétaux et les fruits — sont

à peu près absentes de la viande, du poisson, des œufs et autres aliments azotés, qui sont comme l'acier du moteur.

Cela ne veut pas dire qu'il faille s'abstenir absolument de ces substances azotées, comme le préconisent les végétariens. Car, comme je l'ai rapporté dans l'histoire de l'homme qui fut guéri d'une grave maladie d'estomac en mangeant une « choucroute bien garnie » et un « châteaubriant aux pommes », le fait d'aimer le goût de ces plats provoque une sécrétion spécifique de la salive et de tous les sucs gastriques, indispensables à notre électrolyse glandulaire et qui permet, en l'espèce, de digérer la viande et les substances azotées.

Je ne condamne donc pas absolument ces aliments azotés, mais à la condition qu'au même repas nous absorbions une quantité nettement supérieure de végétaux et de fruits, qui sont le véritable carburant de notre organisme, matières vivantes contenant sous forme colloïdale tous les minéraux qui se trouvent dans nos cellules.

Mais, à mon avis, les substances végétales qui sont le plus profitables à l'entretien de notre santé, ce sont les sucs contenus dans les bulbes tels que l'oignon, l'ail, l'échalote, la ciboule, ainsi que les salades.

Rappelons que le bulbe entier de l'oignon et de l'ail, particulièrement la collerette de la racine émet un rayonnement dont on a pu mesurer la longueur d'onde, par la méthode interférentielle et qui a pu être identifié spectroscopiquement avec les rayons ultra-violets.

Cette propriété de l'oignon et de l'ail, qui est évidemment partagée par un grand nombre de végétaux, montre quel parti l'on peut tirer de pareilles sources de radiations cellulaires.

Pour mes recherches j'ai choisi l'oignon et l'ail qui se prêtent facilement à l'expérimentation, en raison de leurs propriétés oscillatoires caractéristiques, ainsi qu'à cause de la facilité avec laquelle on peut s'en procurer, en toute saison, les conserver et les ingérer. Dans le même ordre d'idées, il est certain que les autres plantes bulbeuses, échalote, ciboule, etc., pourraient être retenues utilement.

Il semble bien d'ailleurs que les propriétés oscillatoires de certains végétaux soient utilisées empiriquement depuis des siècles.

Je rappellerai qu'en Sibérie il pousse dans certaines forêts une sorte d'ail sauvage qu'on nomme *tchérémissa*. Les propriétés thérapeutiques de cette racine sont extrêmement remarquables, à telle enseigne qu'en automne les vieillards paralytiques et malades de toutes espèces viennent en pèlerinage dans ces bois pour se nourrir sur place de cet ail sauvage. Après quelques jours de cette cure, les malades reviennent guéris et les vieillards se sentent rajeunis.

J'ai pu obtenir sur les effets de l'oignon et de l'ail des renseignements précis et concordants. J'ai appris que les populations de diverses régions orientales, notamment de Russie et de Pologne, ignorent le cancer. Il en est ainsi surtout de certaines sectes israélites qui

ne travaillent pas et vivent misérablement dans le jeûne et les prières. Ces populations n'interrompent leurs exercices de piété que pour manger un peu de hareng salé avec du pain et de l'oignon cru, car elles n'ont pas le moyen de se nourrir autrement. En dépit de leur hygiène déplorable et de leur détresse matérielle, on compte parmi elles de nombreux centenaires. Rarement malades, ces populations ne connaissent absolument pas le cancer. On a pu croire que cette immunité était imputable à la race. Il n'en est rien, car les israéliques de toutes les autres nations : Grande-Bretagne, France, États-Unis, Allemagne, sont tous aussi bien victimes du cancer que leurs compatriotes chrétiens.

Vous voyez cette coïncidence troublante de l'effet de l'oignon cru combiné avec le hareng saur ou salé, qui était également à la base de la nourriture du centenaire anglais John Parkner, qui d'ailleurs mangeait peu.

L'enquête que j'ai faite dans nombre d'autres nations a confirmé ce point de vue. Beaucoup de populations du Midi ont coutume de suspendre au cou des enfants malades des colliers d'oignons en chapelets qui opèrent des cures remarquables. Il s'agit également là d'une thérapeutique empirique et intuitive, mais qui a évidemment sa raison d'être.

J'ai poursuivi également mon enquête dans bien d'autres pays dont les populations mangent journellement de l'oignon cru.

Grâce à l'obligeance des Légations et des Ambassades, je me suis mis en rapport avec les savants et

les universités de nombreux pays. J'ai pu ainsi constater, à l'aide des renseignements fournis par tous ces savants, que le cancer est à peu près ignoré dans tous les pays dont la population fait quotidiennement une grande consommation de végétaux de toutes sortes, d'oignons et d'ail crus, même dans les pays où la nature géologique du sol est favorable au développement du cancer.

A titre d'exemple, je citerai parmi les lettres que j'ai reçues celle de l'éminent chirurgien professeur P. Stojanoff, de l'Université de Sofia, dont je donne ci-après un extrait :

Je me suis adressé à notre Direction de la Santé Publique et je vous envoie sa statistique du cancer, quoique pour deux ans seulement. Je me réjouis de voir que vous avez raison : chez nous aussi, les paysans (80 p. 100 de la population) sont moins sujets au cancer. Vous devez savoir que chez nous on mange beaucoup d'oignon, sauf les Roumains et les Serbes, peut-être. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre peuple qui mange autant d'oignon que nous.

Et d'ailleurs nos jardiniers sont connus dans le monde entier comme les meilleurs jardiniers-légumiers et ils vont partout en Europe, en Amérique, et même en Australie cultiver et vendre les légumes. On mange les oignons crus avec du sel, du poivre et du pain et on mange chez nous aussi beaucoup de piments et d'ail, surtout des oignons.

La lettre du professeur Stojanoff contenait une statistique officielle, d'après laquelle on constate que chez les paysans bulgares qui consomment tous de l'oignon cru et de l'ail, la mortalité par cancer est presque douze fois moindre que chez nous : 12,5 pour 100.000 habitants (0,125 pour 1.000) tandis qu'en France elle est en moyenne de 143 pour 100.000 (1,43 pour 1.000).

La longévité des Bulgares est légendaire. Il n'est pas rare de trouver dans ce pays des gens âgés de 120 à 140 ans. C'est la nation qui compte le plus de centenaires.

J'ai reçu des réponses analogues de Turquie, de Syrie, d'Égypte et même d'Algérie où les fellahs et les Arabes consomment beaucoup d'oignon cru et ignorent à peu près le cancer. Ainsi, en Turquie, comme je l'ai dit plus haut, vient de mourir un vieillard de 160 ans nommé Zuro. En Égypte, il y a quinze ans, en vivait un autre âgé de 150 ans qui se rappelait ses fonctions de consul sous Napoléon I^{er}.

En Afrique, certaines populations qui se nourrissaient de racine d'ail et d'oignon cru ignoraient le cancer jusqu'à l'arrivée des Anglais qui ont apporté leur manière « civilisée » de se nourrir, laquelle ne comprend que des aliments cuits. C'est alors que le cancer a fait son apparition.

Bien entendu, pour les Orientaux, l'absorption d'ail et d'oignon est une chose simple et naturelle. Ils ont une grande habitude de ces aliments et les aiment beaucoup. Or, je vous ai expliqué dans le

précédent chapitre que, lorsqu'on mange d'un plat avec appétit et avec goût, ce qui suscite la sécrétion de la salive et des sucs gastriques, on le digère très bien.

En outre, ces populations ne mangent presque rien que ces bulbes sur du pain. Leur estomac ne souffre donc pas d'un excès de nourriture.

Tandis que pour nous autres, Occidentaux, qui mangeons trois fois plus qu'il n'est nécessaire à notre organisme, l'ail et l'oignon sont des aliments indigestes, qui irritent nos estomacs et nos muqueuses intestinales fatiguées.

Je me suis nourri moi-même abondamment d'ail et d'oignon pendant plusieurs années, régime qui m'a fait beaucoup de bien, et j'ai constaté que, non seulement mon haleine pouvait parfois gêner mes voisins, mais encore que ces aliments provoquaient souvent des troubles gastriques, du fait que la majeure partie de leur substance, les quatre cinquièmes environ, sont composés d'une matière ligneuse difficilement assimilable et indigeste.

J'ai donc tourné la difficulté de la manière suivante :

J'ai pensé à extraire de l'ail et de l'oignon toutes les substances utiles à l'organisme en les séparant de la matière inerte.

A cette fin, j'ai râpé 500 grammes de gousses d'ail, de manière à former une pâte sur laquelle j'ai versé un litre d'alcool de vin à 05°. J'ai laissé ainsi macérer pendant quinze jours, au bout desquels j'ai filtré le

liquide sur du papier-filtre. J'ai obtenu ainsi une liqueur transparente et ambrée, de fort belle apparence, contenant tous les principes actifs de l'ail et aucun de ses déchets. En versant dix ou quinze gouttes de cette liqueur dans un demi-verre d'eau ou simplement dans le potage, cette substance, qui contient à peu près la valeur de deux gousses d'ail, s'assimile et se digère instantanément, sans laisser d'odeur, ni provoquer aucune indigestion.

Au point de vue homéopathique, le seul fait de prendre une goutte ou deux de cet extrait donne déjà de bons résultats. Mais l'ail étant un aliment peut aussi être absorbé à la dose de 20 ou 30 gouttes, sans qu'il en résulte la moindre contre-indication.

Ce traitement est excellent contre de nombreuses maladies, particulièrement contre l'artério-sclérose. C'est un désinfectant intestinal de premier ordre. C'est aussi un remède souverain contre la carence sexuelle.

On peut également faire avec l'oignon la même préparation, dont l'absorption ne provoque aucun trouble gastrique et possède des propriétés analogues à celles de l'ail.

Vous voyez, mes chers lecteurs, qu'il est très facile de se nourrir d'ail et d'oignon sans inconvénient, en préparant soi-même ces liqueurs.

Pour moi, c'est le seul moyen que je vois d'absorber l'ail et l'oignon, pour ceux qui ne les aiment pas, et ils sont nombreux en Europe Occidentale.

Quant aux Orientaux, ils raffolent de ces bulbes et

peuvent, par conséquent, les croquer crus sans inconvénient.

Vous connaissez le dicton : « Fort comme un Turc ».

Eh bien, il est parfaitement justifié. Il n'est pas rare de voir, dans les chantiers turcs, des ouvriers travailler encore à l'âge de 80 et même de 95 ans. Savez-vous de quoi ils se nourrissent, toute la journée ? En partant de chez eux, le matin, ils n'emportent dans leur musette que trois galettes de pain et une livre environ d'ail ou d'oignon. C'est toute leur nourriture et ils la préfèrent à un bifteck bien saignant et aux pommes de terre frites.

Savez-vous qu'en Bulgarie et dans la plupart des pays Balkaniques, la grande masse des paysans et ouvriers ne mange de viande qu'une fois par semaine — et encore pas tous.

Leur nourriture se compose essentiellement de légumes crus, de salades et surtout d'oignon et d'ail. C'est ce qui explique le grand nombre de vieillards qui pullulent dans les villages de Bulgarie.

Et même dans les pays de civilisation occidentale, ceux qui aiment l'ail et l'oignon, et en mangent volontiers, vivent vieux. A titre d'exemple, je vous citerai un article du *Daily Telegraph* relatant l'interview accordée à l'occasion de son 78^e anniversaire par une grande « businesswoman » américaine, Mrs. Helly Green, la fameuse « femme financier », qui passait, il y a dix ans, pour être la femme la plus riche de New-York.

Mme Green, ce jour-là, s'est levée plus tôt que d'habitude, pour pouvoir recevoir les nombreux journalistes et reporters, qui vinrent l'interroger et la photographier dans ses bureaux de New-York, où journellement elle dirige ses opérations de banque.

Comme on lui demandait le secret de sa santé florissante et le moyen qu'elle employait pour être toujours à même de diriger son « business », elle répondit qu'elle devait sa santé et sa vaillance à l'oignon.

« Je ne passe jamais un jour, dit-elle, sans manger de l'oignon. Ses vertus et son odeur tuent les microbes que l'on attrape dans les rues. J'ai mangé de l'oignon pendant des années et je m'en trouve bien. »

Lorsqu'on lui demanda si elle n'avait pas d'autres règles pour prolonger l'existence, Mrs. Green répondit qu'il fallait avoir une conscience pure, ne pas se faire de soucis et croire en Dieu (1). La plupart des gens, d'après elle, mangent trop et ne travaillent pas assez. Ils ne peuvent donc vivre vieux.

J'ai condensé l'ensemble de mes recherches sur l'oignon dans un article que j'ai publié dans *La Nature* du 1^{er} mars 1930. A la suite de cet article, j'ai reçu, tant de France que de l'étranger, un grand nombre d'observations de médecins et de professeurs des hôpitaux qui ont repris mes expériences et ont obtenu des résultats remarquables. Il m'a même été signalé des effets prodi-

(1) Ce sont, en effet, des conditions essentielles pour vivre vieux.

gieux obtenus sur la syphilis et sur la gangrène du poumon par l'absorption intensive d'oignon et d'ail crus.

De tout cet ensemble de faits et de recherches, on peut espérer instituer une thérapeutique nouvelle pour le traitement des autres maladies, en intensifiant la consommation des oignons crus ou de certaines plantes appropriées, remède très simple et très peu coûteux.

D'autre part, nous mangeons trop d'aliments cuits. Des recherches antérieures confirment cette méthode. On connaît les expériences faites à l'Institut Pasteur avec les souris : la moitié d'une colonie de souris a été nourrie exclusivement avec des aliments cuits et de l'eau bouillie. L'autre moitié a été nourrie avec des betteraves, de la salade crue et de l'eau non bouillie. Au bout d'un mois environ, les souris qui ont consommé les aliments cuits sont toutes mortes, tandis que les témoins continuaient à vivre normalement. On a d'ailleurs créé la théorie des vitamines pour expliquer ces résultats et cette théorie a été confirmée.

L'asepsie est évidemment une grande conquête de la chirurgie et de la médecine; mais l'hygiène alimentaire en abuse. Nous mangeons depuis les découvertes de Pasteur trop de substances cuites, poissons cuits, viande cuite, pain et même fruits cuits. La recrudescence constante du cancer qui en résulte est la contrepartie des bienfaits de l'asepsie.

On cite le cas de gens ayant, dans l'antiquité, vécu 300 ans et plus. Assurément, il est difficile de contrôler ces exemples, mais étant donné le point de vue auquel

je me place, ce fait est vraisemblable car, dans ce temps reculé où les allumettes, le gaz, l'électricité n'existaient pas, on consommait surtout des crudités : oignon, ail, salade, racines de toutes sortes, fruits et même poissons et viande crus.

La preuve que les aliments cuits sont néfastes à l'organisme, c'est que les animaux domestiques qui mangent les déchets de notre cuisine sont atteints à peu près des mêmes maladies que nous, tandis que les animaux sauvages qui se nourrissent exclusivement de plantes, d'insectes, ou d'autres animaux vivants, ignorent bien des maladies.

J'espère qu'en développant la consommation quotidienne des crudités : salades, légumes, fruits et surtout de l'oignon concurremment avec les aliments cuits : viandes, poissons, etc., le cancer et bien d'autres maladies graves deviendront négligeables, ce qui permettra la longévité.

D'ailleurs, l'oignon cru, contrairement à l'opinion généralement répandue, n'est pas un aliment si désagréable à manger, haché et mélangé, soit avec la salade, soit avec les pommes de terre à l'huile, soit encore avec le lait caillé ou la crème fraîche, il est vraiment délicieux. Il ne faut pas croire que les Bulgares, les Turcs, les Syriens, les Egyptiens consomment l'oignon à contrecoeur et comme médicament; ils le mangent en le considérant comme le plus succulent et le plus parfumé des fruits.

Je viens de montrer ci-dessus que le cancer peut être

considéré comme la rançon de l'asepsie. Mais l'asepsie dans la nourriture conduit à la dégénérescence de l'organisme et à la mort prématurée. Nous en trouvons des exemples frappants chez les grands apôtres de l'asepsie qui l'ont appliquée religieusement. Ainsi les savants qui ont été à la tête de l'Institut Pasteur depuis sa fondation n'auraient dû atteindre aux limites extrêmes de l'existence et devenir plus que centenaires. Or, la peur des microbes les a conduits à supprimer de leur alimentation tous les éléments vivants; ils ne mangent aucune crudité, ni salade, ni légumes, ni fruits crus de crainte de contracter une maladie microbienne et boivent de l'eau bouillie.

Qu'avons-nous vu depuis Pasteur? Le Directeur Ducloux est mort relativement jeune, à 64 ans. Le plus âgé de tous les chefs de service, Metchnikoff, est mort à 71 ans. Bien qu'il ne mangât aucune crudité et ne bût que de l'eau bouillie, il a tout de même atteint cet âge parce qu'il consommait du lait caillé, qui est cependant une substance vivante. De même, Provost, est mort de la fièvre typhoïde à 56 ans, alors qu'il est devenu rare de mourir de cette maladie à cet âge, où l'on est généralement immunisé. Mais son organisme était tellement stérilisé qu'une seule colonie de microbes aurait suffi à l'empoisonner.

J'ai connu une pléiade de savants et chefs de laboratoire, qui travaillaient à l'Institut Pasteur et observaient religieusement l'hygiène aseptique. La plupart sont morts de 40 à 60 ans.

Charles Nicolle lui-même, dont les merveilleuses découvertes ont aidé à prolonger la vie, n'a pas atteint soixante-dix ans.

Que voyons-nous, au contraire, chez la plupart des paysans qui se nourrissent de légumes, de salades et de fruits crus? On compte parmi eux de nombreux centenaires. Il y a mieux : les Orientaux, Turcs, Bulgares, Arabes, Égyptiens, dont l'hygiène est généralement déplorable et qui ne connaissent pas les microbes, vivent très vieux.

Je ne veux pas dire par là qu'on ne doive pas recourir à l'hygiène et à l'asepsie qui est une excellente chose pour éviter les microbes et les maladies contagieuses. Mais si, sous prétexte de tuer tous les microbes, on détruit par la cuisson la matière vivante de tous les aliments, on prive l'organisme des éléments biologiques, ions et *biomagnomobiles*, qui sont indispensables à notre vie.

Si l'on combine les règles de l'hygiène et de l'asepsie en dehors de la nourriture, en freinant l'excès des variations des ondes cosmiques au moyen de circuits oscillants et en consommant des substances vivantes pour la nutrition de nos cellules, on réunit ainsi des facteurs primordiaux de longévité heureuse.

Je vous le répète, comme je l'ai dit plus haut : bien loin de moi l'idée de vous imposer une alimentation exclusivement formée de crudités : ail, oignon, etc... Car si vous ne les aimez pas, votre salivation sera insuffisante et l'électrolyse de votre estomac fonction-

nera dans de mauvaises conditions, d'où la déminéralisation des cellules.

D'ailleurs, pour l'ail et l'oignon, je vous ai indiqué les moyens de les absorber sous forme de gouttes qui restent en marge de la nourriture habituelle que vous aimez.

J'ai interrogé beaucoup de vieillards, qui m'ont confié que, pendant toute leur vie, les végétaux dominaient dans tous leurs repas : salades, oignons, ail, fruits, crus ou cuits de toutes sortes.

Bien entendu, ce genre d'alimentation résultait de leurs goûts naturels et ne leur avait pas été imposé au nom de l'hygiène ou de certains principes végétariens.

En résumé, vous pouvez manger tout ce que vous aimez : viande, poisson, œufs, etc., mais en quantité modérée, à la condition que les végétaux dominent à chaque repas et que vous les aimiez.

Il va sans dire qu'il est essentiel de bien mâcher, afin que tous vos aliments soient parfaitement imprégnés de salive, ce qui est nécessaire à l'électrolyse gastrique et à l'oscillation cellulaire.

CHAPITRE X

LONGÉVITÉ ET CULTURE PHYSIQUE

Il est très à la mode, depuis quelques années, de pratiquer les sports et la culture physique. Dans tous les pays, les pouvoirs publics consacrent des sommes importantes à cette activité, sous prétexte d'améliorer la race. Les gouvernements les plus modernes possèdent un ministère des sports et des loisirs. Des compétitions nationales et internationales sont organisées. Les Jeux Olympiques sont disputés tous les cinq ans entre un grand nombre de pays.

Chaque administration, chaque société importante, bientôt chaque ville et chaque village, veut avoir son stade, ses équipes, ses athlètes, qui circulent à travers tout le pays pour se livrer à des compétitions sportives et battre des records.

Il est de notoriété publique que c'est grâce au sport qu'on arrivera à donner aux citoyens la santé et la force, et à rendre ainsi les nations entières plus fortes vis-à-vis de leurs voisins.

Eh bien, si paradoxal que cela puisse paraître, j'es-

time que l'exagération des sports et de la culture physique conduit fatalement à abrégér notre vie, comme d'ailleurs l'abus de la nourriture, de la boisson et de nos diverses facultés.

Considérons les champions des différentes catégories d'athlétisme dans tous les pays : vous constaterez qu'après avoir atteint très jeunes le maximum de force musculaire et de beauté, ils disparaissent généralement à la fleur de l'âge et n'atteignent que rarement la cinquantaine.

Sandow, célèbre par sa beauté musculaire et par ses lignes, est mort vers 52 ans.

Je ne pourrais évidemment vous citer de mémoire tous les champions sportifs qui sont morts jeunes. Mais je me souviens que, chaque fois que je lisais dans les journaux l'annonce de la mort d'un célèbre athlète, lutteur, cycliste ou boxeur, je ne manquais pas de me faire cette réflexion :

« Comment peut-il se faire que cet homme, après avoir acquis une force musculaire, une beauté de lignes, une endurance extraordinaires, que tout le monde lui enviait, soit disparu à la fleur de l'âge? »

N'aurait-on pas pensé, au contraire, qu'un tel champion, grâce à son régime sportif et à son entraînement, grâce aussi à sa santé si florissante, eût dû vivre plus de cent ans? »

On peut en effet se demander pour quelle raison tous ces hommes, d'apparence si saine et si forte, meurent relativement si jeunes.

L'explication est bien simple. Ce n'est pas impunément qu'on développe avec exagération un tissu organique aux dépens des autres. J'ai montré plus haut tout le mal que faisaient à notre être les mauvais sentiments par suite de la compression qu'ils exercent sur les vaisseaux sanguins et lymphatiques et sur les nerfs.

Il en est de même pour les athlètes. Le développement anormal des muscles durcit les tissus et provoque la compression des veines et des artères. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il puisse se produire un jour une rupture d'un de ces vaisseaux, ou bien que, par suite de la compression des glandes, les sécrétions internes soient insuffisantes pour maintenir l'équilibre oscillatoire cellulaire, d'où l'affaiblissement de l'organisme, la maladie et la mort.

Mais il faut bien se garder de confondre le sport avec l'exercice musculaire naturel, indispensable à l'organisme. Il est nécessaire, pour maintenir la santé, que nos divers muscles fonctionnent régulièrement, mais sans excès pour ne pas s'atrophier et conserver leurs possibilités d'action. L'ouvrier, qui travaille normalement et sans fatigue exagérée, le paysan qui cultive la terre, la femme qui fait la cuisine et le ménage exercent méthodiquement leurs divers muscles et assurent l'équilibre physique de leur corps. L'équitation est également un bon exercice naturel auquel tous nos muscles participent.

Parmi les centenaires, il y a d'ailleurs une grande

proportion d'anciens ouvriers qui, dans leur jeunesse, ont travaillé dix heures par jour environ.

Il n'en est pas de même pour les intellectuels, les ressortissants des professions libérales ou les employés de bureau, qui restent assis toute la journée sans mouvement. Ce genre d'existence sédentaire est très malsain, parce que les divers tissus ne fonctionnent pas, s'atrophient et s'affaiblissent.

A mon avis, la seule gymnastique rationnelle pour cette catégorie de gens, c'est la marche, qui est, selon ma conviction, le meilleur de tous les sports.

Lorsqu'on marche, tout l'organisme est activé, même la pensée.

Une ou deux heures de marche par jour et cinq minutes d'exercices respiratoires matin et soir — et il en existe de nombreuses méthodes, toutes bonnes — constituent le meilleur exercice physique.

La plupart des vieillards que j'ai interrogés m'ont confirmé qu'ils marchent beaucoup.

J'ai rencontré, il y a quelque temps, aux Champs-Élysées, un homme d'allure jeune, à la marche alerte et dégagée. En me rapprochant de lui, je reconnus le professeur D... de l'Académie des Sciences, qui a dépassé 83 ans. Je l'abordai en ces termes :

« Mon cher ami, j'admire votre agilité et votre verdeur. Que faites-vous donc pour vous maintenir aussi bien portant et aussi jeune, car, à vous voir, on ne vous donnerait pas plus de 60 à 65 ans ? »

— Oh ! cher ami, c'est bien simple, me répondit-il,

mon principe se résume en deux mots : « Marche et mâche. » Toute ma vie, j'ai marché au moins trois heures par jour et je continue avec autant de facilité que lorsque j'avais quarante ans. Quant à ma nourriture, je mâche tous les aliments jusqu'à ce qu'ils soient réduits à l'état d'un liquide très fluide. Voilà tout le secret de ma santé et de ma longévité. »

Quant à ce qui est de mâcher, je vous ai expliqué dans un précédent chapitre l'effet salutaire qui résulte du mélange intime de la salive avec tous les aliments.

Je dois vous dire que cet homme a aussi un excellent caractère, qu'il est bon et optimiste. Cela, il ne me l'a pas dit, mais je le sais depuis longtemps. Je sais aussi qu'il est très catholique et croit sincèrement en Dieu.

Bien entendu, ce savant n'a jamais, au cours de sa vie, pratiqué aucun sport, en dehors de la marche, si ce n'est le sport cérébral. Mais aucun athlète n'atteindra jamais son âge.

Pour résumer, je ne puis que vous répéter, mes chers lecteurs, que les sports, que l'on vante tant et pour le développement desquels on fait des efforts si considérables, sont, en réalité, contraires à notre santé et à notre longévité.

Cependant cela ne veut pas dire qu'il faille rester constamment immobile et laisser nos muscles et nos organes s'atrophier.

Les personnes qui s'adonnent à un métier manuel sont suffisamment bien servies au point de vue sport.

En ce qui concerne les intellectuels, les gens de bureau et la plupart des fonctionnaires qui mènent une vie sédentaire, je leur conseille ardemment de faire au moins une heure de marche par jour. Ce faisant, ils font fonctionner, comme je l'ai dit plus haut, tous les organes de leur corps et même ceux du cerveau. Vous n'avez pas idée de tout ce qu'il est possible de faire au cours d'une tranquille promenade. Vous savez combien j'ai publié d'ouvrages, depuis une quinzaine d'années, vingt environ. Vous savez aussi le nombre d'appareils que j'ai créés en thérapeutique et dans d'autres domaines.

Eh bien, le plan de ces livres, la conception de ces appareils et les détails de leur réalisation, je les ai élaborés, pour la plupart, au cours de mes promenades.

J'ai l'habitude, presque chaque jour, de me promener au Bois pendant une heure avant mon déjeuner.

Et après le déjeuner, je fais encore assez souvent une heure ou deux de marche pour aller trouver mes fournisseurs ou les constructeurs de mes appareils.

Vous voyez donc l'utilité de la marche, non seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue du travail intellectuel qu'elle facilite, ce qui vous permet d'utiliser favorablement le temps que vous croyez perdu pendant vos marches.

En dehors de la marche, il faut se livrer à des exercices respiratoires nécessaires au développement des poumons et au renouvellement de l'oxygène indispensable au sang.

Si vous pratiquez des exercices cinq minutes le matin et cinq minutes le soir seulement, vous habituez vos poumons à respirer de telle sorte que ces organes continuent automatiquement à mieux fonctionner le reste du temps.

Ces exercices sont excessivement faciles : vous aspirez profondément de l'air dans les poumons en levant le bras et ensuite vous évacuez cet air en baissant le bras.

Une méthode anglaise, qui est excellente, consiste à boucher la narine gauche avec la main gauche tandis qu'on respire profondément et lentement par la narine droite, en levant, de bas en haut, le bras droit étendu. Inversement, pendant l'expiration, on baisse lentement le bras. Cela fait, on recommence le même exercice avec l'autre narine et l'autre bras.

Je suis convaincu que ces simples exercices, qui ne fatiguent pas exagérément, constituent un acte salutaire au point de vue physique et biologique et qu'ils vous assureront une santé et une longévité bien supérieures à celles que vous pourriez chercher en vain à obtenir par des sports athlétiques.

CHAPITRE XI

LA CRAINTE DE LA MORT, LA SURVIE
ET LA CROYANCE EN DIEU

Quelle vie affreuse que celle des hommes qui sont sans cesse tourmentés par la crainte de la mort.

Si nous nous en tenons aux affirmations de tous les philosophes rationalistes et positivistes qui se sont succédé depuis le xvn^e siècle, qui prétendent qu'après la mort nous disparaîtrons dans le « grand tout », cet abîme sans fond et sans nom, notre vie se trouve constamment empoisonnée par cette sombre perspective d'être anéantis à tout jamais. Cette pensée obsédante et terrifiante contribuera évidemment à aigrir notre caractère et à abrégier notre existence.

Eh bien, mes chers lecteurs, voici le moment venu de vous ouvrir toute ma pensée et toute mon âme. Je vais essayer de vous expliquer et de vous démontrer l'utopie de ces philosophes rationalistes et positivistes. Certes, leur doute pouvait à la rigueur se justifier au xvm^e et au xix^e siècle, alors que la science n'avait pas encore donné de preuve positive de l'existence de Dieu.

Mais, à l'heure actuelle, la science moderne nous donne des arguments décisifs, grâce auxquels on peut concevoir, avec preuves à l'appui, cette force créatrice magnifique qui est Dieu.

En effet, lorsque, au point de vue scientifique, vous examinez et disséquez jusqu'à l'extrême limite toute chose inanimée ou tout être vivant, lorsque vous considérez les mouvements des atomes et des électrons, qui s'effectuent à des vitesses vertigineuses, lorsque vous regardez au microscope même une seule de ces cellules, dont deux cents quintillions forment l'ensemble de notre corps, lorsque vous étudiez leur naissance, leur croissance et leur disparition, vous ne pouvez pas nier l'existence d'une force supérieure à toutes, d'un génie suprême qui a créé, qui dirige et entretient toutes ces merveilles qui forment l'univers.

Lorsque vous examinez par la pensée la minuscule cellule vivante, qui est un univers organisé, et même l'ultra-microscopique molécule, qui est un vaste système solaire en miniature, vous ne pouvez pas ne pas tomber en extase devant le génie créateur, qui gouverne et dirige toutes ces merveilles.

Vous avez pu voir, dans le chapitre de la pensée-vibration, ce prodigieux mécanisme qu'est notre pensée : ces milliards de cellules cérébrales, ces quintillions de dendrites, dont chacune correspond à une vibration déterminée, qui est à l'origine même de toutes nos sensations et de toute notre vie.

Et ces ensembles de cellules innombrables formant

ces êtres animés par la pensée que sont les hommes et qui, malgré leurs indéniables défauts, constituent une création si géniale que notre cerveau lui-même est incapable d'en saisir la prodigieuse grandeur!

Non vraiment, en présence de tant de merveilles, il n'est pas possible de nier l'existence d'un Être suprême, d'une Force extraordinaire qui crée, qui gouverne, qui entretient tous ces mouvements.

Donnez à cet Être le nom que vous voudrez, appelez-le nature, force, Dieu, etc... Une conclusion s'impose, c'est que cet être suprême existe, c'est donc Dieu.

Peu importe, d'ailleurs, le nom de cette force suprême que chaque peuple désigne sous un nom différent : Dieu chez nous; God, chez les Anglais; Bogh, chez les Russes; Allah, chez les Musulmans; Jéhovah, chez les Juifs, etc...

Chez les croyants de tous les peuples, cette dénomination concrétise l'idée d'une force universelle, qui gouverne tout et qui est partout et en tout.

Pour moi, j'estime que l'existence de Dieu résulte scientifiquement de ma conception de l'« Univers », notion qui a fait l'objet d'un ouvrage portant ce nom. Dans cet ouvrage, j'ai démontré, grâce aux données de la Science moderne, que l'univers est rempli d'une force impalpable, qui est partout et en tout, pénètre tous les corps, tous les êtres, tous les mondes, s'étend dans l'immensité de l'univers et occupe notamment tout le vide interaéro et intermoléculaire. C'est en quelque sorte la première idéale, la substance-

nière de tous les corps matériels, qui ne sont que de l'univers condensé (1).

Cet univers que j'ai conçu il y a douze ans, qui n'est rien d'autre que ce qu'on nomme actuellement les ondes cosmiques dont la science a démontré l'existence, peut être mesuré et même photographié.

C'est lui qui préside au mouvement des électrons, des protons, des neutrons, des positrons et autres corpuscules infiniment petits, qui constituent les atomes de toute matière, aussi bien qu'aux révolutions des planètes et autres astres dans l'immensité du firmament. C'est lui enfin qui constitue le réservoir formidable de toutes les énergies du « Cosmos ».

Mais cette force universelle elle-même ne serait rien si elle n'était l'émanation directe d'un génie suprême qui est Dieu.

Je ne puis vous démontrer ici comment notre âme, après la mort, se fond et s'amalgame avec cet univers, qui possède tous les attributs de la divinité, ainsi que je l'ai longuement expliqué dans mes différents ouvrages : *L'Éternité, la Vie et la Mort, La Science et le Bonheur, La Matière et Le Grand Problème*.

Mais permettez-moi de vous citer maintenant le cas d'un athée enraciné, qui, dans sa crainte de la mort, avait fini par tomber malade et par dépérir de façon inquiétante.

Un notaire de mes amis, qui souffrait continuelle-

(1) Voir *L'Univers*, pages 5 et 6.

ment de maladies de toutes sortes, devait suivre à chaque instant des traitements multiples et même subir fréquemment des opérations sérieuses. Me trouvant souvent en rapport avec lui et, comme à chacune de nos rencontres, il se plaignait toujours de son état de santé, je finis par comprendre que cet état pathologique était dû à une cause psychique anormale.

Un jour, il me confia que chaque soir, avant de s'endormir, la pensée de la mort l'obsédait pendant des heures.

« Aussitôt couché dans mon lit, me dit-il, je suis tourmenté par l'idée unique de la mort, qui semble me guetter. Je me tourne, me retourne et hésite à fermer les yeux de peur de ne jamais plus les rouvrir. »

Je compris alors de quoi il s'agissait et me trouvant fort occupé, et lui aussi d'ailleurs, je lui dis : « Mon cher ami, voulez-vous me faire le plaisir de venir me prendre dimanche matin vers 10 heures, nous irons ensemble faire une promenade au Bois et je tâcherai de vous mettre sur la bonne voie pour vous empêcher de souffrir. »

— Avec joie, me répondit-il, à dimanche prochain. »

Comme je vous l'ai dit plus haut, j'ai l'habitude de faire assez souvent le matin une promenade au Bois de Boulogne, mais, bien entendu, j'évite les allées fréquentées par les snobs et par la foule pour prendre de petits sentiers charmants et tranquilles, bien propres à la méditation.

Vous savez qu'entre le lac et le pré Catelan se trouvent des allées si peu fréquentées qu'en s'y enfonçant quelque peu on pourrait se croire à cent lieues de Paris.

C'est donc là que j'amenai mon ami le notaire par une ravissante matinée de printemps. Dans une atmosphère égayée par les rayons du soleil qui filtraient à travers les branches, le parfum des lourdes grappes qui pendaient aux acacias embaumait l'air. C'était un lieu et une heure tout à fait propices aux confidences et à la méditation.

Après avoir marché quelque temps en n'échangeant que des idées banales, je lui dis tout à coup :

« Alors, mon cher ami, vous avez donc tellement peur de la mort que cette crainte vous empêche le soir de vous endormir ? Tenez-vous donc tant à la vie pour craindre ainsi la mort ? »

— Ce n'est pas que je tiens tant à la vie, qui est pour moi surtout une vallée de misères. Mais il est vraiment angoissant de penser qu'il nous faudra un jour quitter ce monde pour sombrer dans le néant...

— Comment, dans le néant ? m'exclamai-je. Êtes-vous donc si sûr de sombrer dans le néant ?...

— Mais naturellement, me répondit-il...

Puis voyant mon étonnement devant une telle affirmation :

« Comment, vous croyez en Dieu, vous, Lakhovsky ? »

— Certainement, affirmai-je. Non seulement, j'y

crois, mais encore j'en suis sûr. Et même, si vous me disiez que je vais mourir dans une heure, cela ne me ferait absolument rien. Bien plus, j'en serais heureux, car je sois ce qui m'attend dans l'au-delà.»

Là-dessus, il me lança un regard non dépourvu d'ironie et de surprise, puis me déclara :

« Vous en avez de la chance ! »

Je compris alors son état d'âme et la tragédie intérieure de cet homme et je pensai que sa mentalité était celle d'un être qui n'en avait plus pour longtemps à vivre.

J'entrepris donc de le sauver. Vous savez que la plupart des rationalistes et des athées vivent inconsciemment comme les animaux et ne pensent ni à leur vie, ni à leur mort, ni à leur survie. Ce sont peut-être les plus heureux. Mais si existe une grande majorité de personnes qui, n'ayant l'habitude d'élever leurs pensées au-dessus des misérables contingences de la vie quotidienne, souffrent cruellement, pendant toute leur existence, de cette incertitude de la mort et de l'au-delà, qui ronge leur organisme comme un cancer. Ce notaire était de ceux-là.

« Et pourquoi n'auriez-vous pas cette même chance, mon cher ami, lui dis-je ? Je me doute bien que vous êtes encore empoisonné par cette philosophie scolastique et rationaliste dont on vous a bourré la cervelle pendant vos années d'études supérieures.

— Peut-être, me répondit-il, mais je ne suis certainement pas assez avancé dans l'étude des sciences

pour pouvoir, comme vous-même, me donner une explication scientifique de l'au-delà.

— Point n'est besoin d'être savant pour comprendre Dieu, repris-je, votre culture est suffisamment vaste et générale pour que vous puissiez saisir l'explication scientifique et philosophique nécessaire pour arriver à la connaissance de l'Être Suprême.

« Vous savez que, depuis que l'homme a commencé à penser, son premier souci, en face des merveilles de la nature et du mouvement des astres, a été de se poser la question : « Qui a été le créateur de toutes ces merveilles ? »

« Dès le ^{xiii}^e siècle avant Jésus-Christ, nous trouvons déjà dans divers pays, tels que la Chine et les Indes, la trace d'une philosophie religieuse. Mais là où cette philosophie s'est particulièrement développée, c'est en Grèce, depuis le ^{vi}^e siècle avant notre ère avec Thalès, Pythagore, Démocrite, Socrate, Platon, Aristote, etc.,

« Malgré les nombreux siècles qui nous séparent de cette haute antiquité, on ne peut qu'être en admiration en constatant l'élévation de pensée de ces remarquables philosophes, qui avaient déjà édifié des systèmes du monde très cohérents.

« Même après notre ère, ces doctrines philosophiques et religieuses ont encore influencé, dans une large mesure, la pensée chrétienne. Tout le moyen âge a été inspiré par Platon et Aristote, de même que par saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. On peut donc dire

que depuis l'origine du monde jusqu'au xvii^e siècle la philosophie a été essentiellement déiste. Ce n'est qu'au xvii^e siècle, avec Rabelais et Montaigne, que l'on voit apparaître le scepticisme avec la doctrine anti-aristotélicienne laïque.

« A partir du xvii^e siècle, les progrès remarquables de la science, surtout des mathématiques, avec Descartes, Leibnitz et Newton, puis de l'astronomie, avec Galilée et Képler, ont conduit les penseurs à écarter la conception de Dieu et à créer de nouvelles philosophies : rationalisme et positivisme. S'appuyant sur les données de la science expérimentale, ils ont attribué à la philosophie un caractère révolutionnaire pour détruire l'ordre établi et ruiner la croyance en Dieu. A part quelques exceptions fort rares, tous ceux qu'au xviii^e siècle on a appelés les *philosophes* ont attaqué la religion et démontré, soi-disant scientifiquement, l'existence de Dieu. Tels sont, à la suite de Bayle et de Fontenelle, les « encyclopédistes » d'Alembert et Diderot, puis surtout Jean-Jacques Rousseau, Helvétius, d'Holbach et Condorcet. Quant à Voltaire, il occupe une place à part ; s'il a raillé la religion, il croyait néanmoins en Dieu, car il était bon et défendait le principe de la tolérance.

« Cependant se manifestait une réaction spiritualiste, avec Kant. Mais l'œuvre des rationalistes et des encyclopédistes se poursuivait et aboutissait en 1789 à la Révolution française. Les principes directs de ce mouvement, à la fois philosophique et social, étaient la

détruction de la religion, des privilèges et de l'aristocratie, et l'établissement du règne de l'égalité absolue.

« Par la suite prirent corps l'humanisme et le matérialisme, toutes doctrines qui avec Engels et Karl Marx aboutirent au marxisme, au socialisme et au communisme.

« On peut affirmer que tous les graves désordres dont souffre actuellement le monde sont dus à cette philosophie absurde.

« Vous avez pu remarquer que, jusqu'au xvii^e siècle, dans toutes les doctrines philosophiques, la « nature » était confondue avec Dieu. Ce n'est qu'à partir du xviii^e siècle que l'on a supprimé l'idée de Dieu et cherché à expliquer le monde par la nature, qui est cependant une création inexplicable, si on ne lui suppose pas un créateur, comme nous le verrons plus loin.

« Un seul penseur du xvii^e siècle, Spinoza, semble avoir vu juste en imaginant sa doctrine de la *nature naturante* (Dieu) et de la *nature naturée* (le monde, la création).

« L'abolition par les philosophes modernes de la croyance en Dieu a supprimé le seul frein susceptible de retenir l'humanité sur la pente des mauvaises actions et des crimes. Nous assistons en ce moment au plus épouvantable et au plus ignoble déchaînement de passions vulgaires qui se puisse voir.

« Le socialisme marxiste a proclamé et déclenché la lutte de classe et le règne de la haine.

« Tous ces rationalistes et positivistes ont prétendu

remplacer Dieu par la Science, dont ils ont fait une sorte de divinité.

« Or, la science des xvii^e et xviii^e siècles, qui prétendait déjà se passer de Dieu, était loin d'atteindre la perfection qui caractérise actuellement notre science moderne. Nous disposons maintenant d'un instrument tellement remarquable, surtout depuis une trentaine d'années, qu'il nous permet de déchirer ce voile mystérieux qui, jusqu'à ce jour, nous cachait la nature. Cette nature, ainsi révélée par la science moderne, se présente à nous comme une création si parfaite, si magnifique et si extraordinaire qu'on ne peut plus dire qu'elle n'est pas l'émanation directe de Dieu !

« Je vous ai parlé plus haut de tout ce qu'il est actuellement possible d'analyser et de scruter dans la nature, depuis l'infiniment petit de l'atome et de l'électron jusqu'à l'infiniment grand des espaces interstellaires. Quand on examine au microscope une cellule de tissu vivant ou une molécule de la matière inerte, on ne peut pas ne pas être en admiration devant cette création. »

Mais je m'aperçus sur ces entrefaites que mon pauvre ami, le notaire, à force de marcher, commençait à être fatigué.

« Si nous nous asseyions, mon cher ami, lui dis-je, voici précisément un banc qui s'offre à nous.

— En effet, me répondit-il, je n'ai pas comme vous l'habitude de la marche et je me reposerais volontiers un moment ! »

Il y eut alors un grand silence, pendant lequel, tandis que mon ami s'épongeait la figure avec son mouchoir, nous n'entendions plus que le bruit harmonieux de la nature.

« Eh bien, mon cher ami, que dites-vous de cette harmonie bucolique ? N'entendez-vous pas le bruissement des feuilles, le chant si délicat des oiseaux qui sautillent de branche en branche, le bourdonnement des innombrables insectes qui sillonnent l'atmosphère autour de nous ou qui circulent sur le sol.

« Toute cette harmonie de la nature et des êtres vivants n'est-elle pas pour vous la preuve tangible de l'existence d'un Être supérieur, qui dirige et ordonne, c'est-à-dire de Dieu même ?

— Ecoutez, mon cher ami, on peut évidemment, devant le spectacle de cette harmonie et pour qui a quelque peu l'habitude de scruter la nature, concevoir l'existence de ce Maître suprême.

« Mais si Dieu existait réellement, ce serait un être doué de toutes les perfections et le monde ne serait pas si désorganisé, car il ne pourrait vouloir le mal.

« Je vous avoue franchement, quant à moi, lorsque je vois un misérable qui me tend la main dans la rue quand je descends de ma voiture, ou un manœuvre qui peine du matin au soir, que l'inégalité flagrante de ces conditions me choque à tel point que j'hésite à croire en un Dieu, qui n'aurait pas pu empêcher une telle inégalité !

— « Inégalité » voilà le grand mot lâché, celui qui

fait tant de mal à l'humanité depuis la Révolution française! Dites-moi, cher ami, êtes-vous bien sûr, lorsque vous voyez un misérable vous tendre la main dans la rue, qu'il soit plus malheureux que vous? Quant à moi, je suis presque sûr du contraire!

— Pour cela, vous avez raison, reprit-il, car je ne crois pas que, malgré ma fortune et mon luxe, il y ait quelqu'un de plus malheureux que moi sur cette terre!

— Cette inégalité, qui vous choque tant, et qui a toujours été l'argument constant des rationalistes, humanistes et positivistes, est précisément le génie de la création.

« Observez toutes choses dans l'univers. Vous verrez rapidement que rien n'est égal à quoi que ce soit dans le monde. Jetez un coup d'œil autour de vous : nous sommes environnés de nombreux arbres de différentes espèces. Considérez des arbres de même espèce : il n'y en a pas deux identiques dans le monde entier. Considérez l'un quelconque de ces arbres. Il n'y a pas deux de ses feuilles qui soient égales. Essayez d'en superposer deux : vous n'y arriverez jamais, bien qu'elles aient la même forme et soient découpées de la même façon. De même, dans tout l'univers, il n'y a pas deux grains de sable semblables, ni comme forme, ni comme poids. Et sur deux milliards d'hommes qui peuplent la terre, il n'y en a pas deux de semblables.

« Il n'y a, sur tout notre globe, pas deux vallées, ni deux rivières, ni deux montagnes qui soient égales.

« Parmi les planètes, qui composent notre système solaire, il n'y en a pas deux identiques.

« Bref, dans la nature, l'égalité n'existe pas!

— Oh! cher ami, je vous crois sur parole. Vous pensez bien que je ne vais pas m'amuser à relever les dimensions de toutes les feuilles d'arbre de ce bois, ni à mesurer et à peser les cailloux de ce sentier.

— Vous pouvez m'en croire, en effet, car je ne vous parle ni de théories, ni d'hypothèses. C'est la stricte réalité, telle qu'elle résulte des lois de la nature.

« A propos, interrompis-je brusquement, quelle heure avez-vous donc? »

Il tira sa montre de son gousset et me répondit :

« Onze heures trente sept exactement à la pendule parlante de l'Observatoire!

— Tiens, la mienne, que j'ai pourtant aussi réglée sur l'Observatoire, dit onze heures trente neuf! Encore une inégalité! Mais, dites-moi, quelle jolie montre vous avez là!

— C'est, en effet, un chef-d'œuvre d'horlogerie dont je suis très fier. Pensez que cette montre m'indique non seulement les heures, les minutes et les secondes, mais encore les jours de la semaine, les quantèmes, les mois et même les phases lunaires. Tous les quatre ans, automatiquement, elle marque les années bissextiles.

— Eh bien, cher ami, toute la philosophie du monde est symbolisée par cette montre merveilleuse. Pour construire ce chef-d'œuvre, il a fallu rassembler un grand nombre de pièces. Or dans toute cette montre,

il n'y a pas deux pièces qui se ressemblent, ni qui aient la même fonction.

« Vous avez d'abord, au centre du ressort, un axe à pignon ne comptant qu'une dizaine de dents. C'est cet axe qui fournit le plus d'efforts, car il fait marcher tout le reste. Ensuite, on trouve une autre roue qui commande les heures; elle fournit moins d'efforts que le pignon, mais plus que les roues suivantes qui commandent les minutes et les secondes. Quant aux roues des jours, des quantités, des mois et des phases lunaires, elles fournissent progressivement beaucoup moins d'efforts encore. Et la roue qui commande les années bissextiles et ne fait qu'un tour tous les quatre ans bat le record de l'oisiveté!

« Cette montre nous donne la démonstration de la beauté remarquable de l'inégalité. S'il se trouvait un rationaliste ou un positiviste qui vous forçât à faire une montre semblable en n'utilisant que des roues toutes pareilles, ayant même nombre de dents et mêmes dimensions, vous diriez : « C'est un utopiste et un déséquilibré! »

« Eh bien, considérez tout l'univers. Regardez autour de vous le mouvement des astres, des atomes et des électrons. Regardez tous ces êtres vivants qui peuplent la terre. Aucun ne ressemble à un autre. Il est évident que le créateur qui a créé et qui gouverne le monde, cette immense harmonie, est autrement génial que l'horloger qui a conçu cette montre, (qui est cependant un chef-d'œuvre!

« C'est qu'en effet l'harmonie universelle ne peut résulter que de la diversité de toutes choses, qui implique l'inégalité des objets, des êtres et des hommes.

« Demandez l'avis d'un peintre. Croyez-vous vraiment qu'il puisse peindre un tableau avec une seule couleur? Vous avez admiré les chefs-d'œuvre de Raphaël, Michel-Ange, Rubens, David et autres et vous avez pu constater que ce qui en fait la beauté c'est la grande richesse des coloris. Pensez-vous que ces grands maîtres aient pu arriver à de tels résultats en n'utilisant qu'une seule couleur, le rouge par exemple, constituant un fond uniforme?

— Votre argumentation contre l'égalité est pour moi une révélation. Imbu de principes humanitaires, j'ai toujours considéré l'inégalité comme une injustice et une chose contre nature.

— C'est bien ce qui vous trompe, mon cher ami, et vous n'êtes pas le seul : car tous les rationalistes et positivistes ont toujours pris comme cheval de bataille le principe de l'égalité universelle. Or, comme je vous l'ai dit plus haut, la grande beauté de la nature réside précisément dans son infinie diversité, qui trouve sa source dans l'inégalité absolue.

« Je puis même vous démontrer scientifiquement et mathématiquement que l'inégalité est le principe fondamental de toute la création.

« Vous savez que le célèbre philosophe grec Pythagore, à qui l'on attribue la découverte des mathématiques au VI^e siècle avant notre ère, posa comme axiome

que tous les êtres de la nature peuvent être symbolisés par des nombres : « Les nombres, disait-il, sont les éléments de toutes choses; le nombre est une harmonie arithmétique. » Et dès cette époque Il applique la théorie des nombres à la cosmologie, à la théologie, à la psychologie et à la morale.

« Nul doute que, s'il eût vécu de nos jours, Pythagore eût appliqué la théorie des nombres à l'inégalité universelle. Je pense donc devoir le faire à sa place.

« Il faut d'abord remarquer qu'à l'époque de Pythagore, les mathématiques étaient encore dans l'enfance. Mais, de nos jours, il n'y a pas de science qui puisse s'exprimer sans l'aide des mathématiques.

« Or, l'alphabet des mathématiques, ce sont les dix chiffres de la numération arithmétique : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Considérez d'abord séparément chacun de ces chiffres : aucun d'eux n'est égal à l'un quelconque des autres et il ne vous viendrait jamais à l'idée d'écrire : $3 = 8$ ou $2 = 7$.

« Bien plus, aucun des chiffres, lorsque vous les alignez, n'est égal à un chiffre de même valeur. Si, par exemple, vous prenez trois 5 et que vous les posiez l'un à côté de l'autre sur le papier, vous écrirez 555. En apparence, ces trois 5, qui sont par définition identiques, sont égaux entre eux. Eh bien, il n'en est rien. Vous savez qu'il y a toujours une hiérarchie entre les chiffres. Ainsi dans ce nombre 555, le premier à droite exprime les unités, il est donc égal à 5. Mais, le second, qui représente les dizaines, est égal à 50 et le troisième

5, qui figure les centaines, est égal à 500. Il en serait ainsi de suite pour des milliers, des millions, des milliards, etc...

« Ainsi un chiffre quelconque de l'arithmétique possède deux valeurs : sa valeur individuelle et celle qui lui est conférée par le rang qu'il occupe dans le nombre.

« De même dans la société, chaque homme possède une valeur individuelle, qui peut augmenter considérablement selon le rang qu'il y occupe.

« Il n'y a qu'un chiffre qui soit toujours, en toutes circonstances, égal à lui-même. C'est le zéro parce qu'il représente une nullité absolue. Alignez au bout les uns des autres, pendant des millions de kilomètres, autant de zéros que vous voudrez, vous n'obtiendrez jamais aucune autre valeur que zéro. En définitive, l'égalité, tellement préconisée par les rationalistes et les positivistes, ne représente que le néant.

« Ainsi le zéro s'identifie avec le néant, parce qu'il représente l'égalité. Mais si vous infirmiez son égalité en plaçant un chiffre quelconque à droite ou à gauche du zéro, vous rétablissez l'inégalité et le zéro, marquant la place d'un rang décimal, exprime alors un multiple ou un sous-multiple de dix.

« Je pense donc, par ce raisonnement, vous avoir démontré l'utopie de l'égalité dans l'univers, puisque toute la création peut être exprimée par les mathématiques. Et personne ne peut mettre en doute la valeur des mathématiques qui permet de calculer, des siècles

à l'avance, l'année, le jour, l'heure, la minute et la seconde où se produira une éclipse de soleil, les phases de la lune, le passage d'une comète et tous les mouvements astraux, si merveilleusement harmonisés. »

À la suite de cette démonstration, mon ami le notaire se leva brusquement de son banc, comme électrisé :

« Cette fois, vous m'avez complètement convaincu, me dit-il, et je puis, comme dans *Polyeucte*, m'écrier : « Je crois, je suis désabusé ! » J'ai compris que l'égalité n'est qu'une immense utopie, qui depuis quelques siècles a servi de tremplin à la démagogie.

— Maintenant que vous avez compris le principe de l'inégalité, nous allons l'appliquer à l'univers, aux êtres, aux peuples et aux civilisations et je vous montrerai que c'est l'inégalité qui fait la beauté de la création.

« Considérons une usine quelconque, occupant 1.000 ouvriers. Laissez ces ouvriers travailler à leur guise sans contremaître, sans directeur et sans patron : ce sera mille zéros, c'est-à-dire le désordre et l'anarchie. Avant huit jours, cette industrie sera condamnée à la faillite.

« Mettez au contraire un contremaître pour 9 ouvriers, la valeur de l'équipe passera de zéro à 10. Mettez le même contremaître pour 99 ouvriers, la valeur de l'atelier passera à 100. Placez enfin ce contremaître à la tête de 999 ouvriers, la valeur de l'usine sera de 1.000. Et si vous ajoutez encore un directeur à cette entreprise, sa valeur sera décuplée, soit 10.000. Et si

enfin il y a un patron au-dessus du directeur, cette industrie prendra la valeur de 100.000 !

« Eh bien, la valeur de tous les peuples, de toutes les nations, de toutes les sociétés, de toute la civilisation repose essentiellement sur cette hiérarchie, qu'implique le principe de l'inégalité par le nombre.

« Une nation est d'autant plus prospère qu'elle contient une plus grande diversité de races, de fortunes, d'intelligences, d'aptitudes. La valeur de cette nation dépend encore et surtout de la capacité de ses chefs et de son gouvernement. Si cette capacité est faible, médiocre, comme le 1, la valeur de la nation tend vers zéro. Si, au contraire, ses chefs sont capables et énergiques, comme le 9, la valeur de la nation peut être multipliée dans des proportions inouïes et atteindre une très grande puissance.

« Il en est de même dans tous les domaines moraux, sociaux, nationaux, où l'inégalité doit régner.

« Les nations qui cherchent à niveler tous les citoyens pour unifier leur condition sociale, et à ramener tout le peuple à une seule classe, comme le bolchevisme, ou à une seule race, comme l'hitlérisme, doivent fatalement sombrer, comme toutes les civilisations précédentes qui, au cours des siècles, ont eu les mêmes tendances.

« Au contraire, la grandeur d'un pays et d'une civilisation résulte, comme je l'ai dit plus haut, de l'exaltation de la diversité de chaque individu, et du développement de l'inégalité dans la richesse, dans

l'intelligence, dans la race, dans la mentalité, le tout dans la liberté, surtout dans la liberté de conscience et de religion ainsi que dans la liberté du travail et de l'épargne.

— Cette fois, j'ai entièrement compris le principe de l'inégalité et votre démonstration me parait tellement irréfutable que vous m'avez guéri de cette préoccupation constante de l'inégalité dans le monde.

« Pourtant, il y a encore un point en moi qui n'est pas en résonance avec vous, c'est votre croyance en la survie et en Dieu.

— Eh bien, cher ami, je vais m'efforcer de vous donner encore une démonstration très simple, qui vous prouvera l'évidente nécessité de l'existence de Dieu. Reprenons à nouveau l'exemple de votre montre si merveilleuse.

« Je vous ai déjà dit qu'il y avait dans cette montre quantité d'éléments variés, chacun jouant le rôle qui lui est assigné. Cette montre, c'est toute une civilisation ! Chacune de ses pièces est composée d'atomes de métal. Or, l'atome lui-même est déjà tout un monde. Il y a dans la montre un nombre si incommensurable de ces éléments qui sont eux-mêmes des univers, que pour les compter à raison de 1 par seconde, il faudrait des milliards de quintillions d'années !

« Or, figurez-vous que si ces atomes pensaient comme vous et avec autant de diversité, ils se disputeraient constamment pour savoir s'il y a, ou non, un créateur de cette montre qui est pour eux un univers. Ainsi

par exemple, les atomes composant le pignon du ressort, diraient : « Il n'y a pas de justice, donc il n'y a pas de Dieu, sinon il ne nous ferait pas subir ce travail beaucoup plus pénible que celui des autres roues !

« Et chacun, suivant sa situation sociale dans cette montre, aura une opinion différente. Seul le ressort, qui en l'espèce représente le capital, pourra vous affirmer : « Je suis convaincu qu'il y a un Dieu qui a créé cette montre et qui entretient son mouvement. Car toutes les vingt-quatre heures, je sens ma force dépérir et, tout d'un coup, chaque jour, un être de génie, venant de l'extérieur, me redonne cette force qui m'est nécessaire pour animer toute cette civilisation, et cette force ne peut venir que de Dieu. »

« Nous autres hommes, qui regardons la montre du point de vue de Sirius, nous savons qu'elle a un créateur, en l'espèce l'horloger qui a imaginé et construit cette merveille. Et si jamais parmi tous ces citoyens de la montre il y avait une révolution, et si les roues se cassaient les dents, le créateur-horloger serait encore là pour démonter les pièces une à une, les réparer et remonter le mécanisme. Or, la construction de cette montre, son entretien et sa réparation ne sont pas l'effet du hasard, car si jamais nous mettions dans le hoülier toutes les pièces démontées, nous pourrions l'agiter indéfiniment sans que ces pièces se rassemblent jamais à leur place, de manière à former une civilisation cohérente.

« Il n'en est pas de même pour nous. Car, si les

pièces de la montre, enfermées dans leur boîtier, qui limite leur univers, ne peuvent voir ni deviner leur créateur, par contre, nous autres hommes, dont le cerveau est doué de discernement, nous pouvons comprendre et croire avec certitude qu'il y a un créateur suprême. Dieu, qui a créé l'univers et qui dirige tout, comme l'horloger qui a créé la montre.

— Eh bien, mon cher ami, j'ai écouté attentivement toute votre démonstration, qui m'a vivement intéressé. Je suis entièrement d'accord avec vous en ce qui concerne l'utopie de l'égalité. Mais il me reste encore certains doutes pour ce qui est de l'au-delà et de Dieu. Certes, votre démonstration avec la montre est très suggestive et très catégorique. Mais mon cerveau n'a pas encore complètement pénétré votre certitude, car s'il existait, comme vous le dites, un Dieu, il n'aurait certainement pas créé l'univers sans donner le bonheur à tout le monde, même dans l'inégalité.

— Toujours le même argument des rationalistes et des positivistes qui ont attribué le bonheur à ceux qui possèdent la richesse et le malheur à ceux qui se voient obligés de travailler pour vivre! Croyez-vous donc que les riches soient plus heureux que les pauvres? Vous-même, ne m'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que malgré votre fortune et votre luxe, vous vous considérez comme l'homme le plus malheureux de la terre?

« Et il en est de même pour tout le monde. Interrogez même les millionnaires : ils sont certainement

accablés de plus de soucis que les milliers d'ouvriers qu'ils ont sous leurs ordres. Combien de nuits blanches ne passent-ils pas, bantés par des soucis et notamment par le spectre de la faillite ou de la ruine possible. Sans compter qu'au point de vue de la santé, ils sont plus souvent malades et souffrent plus que les ouvriers qui passent des nuits tranquilles, dans un sommeil réparateur.

« Au reste, l'on compte bien plus de suicides et de morts prématurées chez les « riches » que chez les travailleurs.

« Croyez-moi, personne au monde ne possède le bonheur, si ce n'est l'homme qui n'a pas de chemise (1).

« Tout ce qui vous paraît injuste, tout ce qui vous paraît choquant fait, au contraire, partie de l'harmonie de l'univers. Je vais, si vous le voulez bien, vous donner, mon cher ami, quelques exemples qui vous permettront de mieux comprendre cette admirable harmonie universelle.

« Celui qui a créé et qui entretient cette splendide horloge qu'est l'univers est autrement génial que l'horloger qui a imaginé et construit votre chronomètre.

« Sans doute votre montre peut-elle indiquer les minutes, les secondes, les millièmes et même les années bissextiles. Imaginez-vous les calculs ardues auxquels a dû se livrer le savant horloger qui a conçu ce merveilleux instrument?

(1) Voir *La Science et le Bonheur*, 1^{er} vol. Gauthier-Villars.

« Qu'est-ce que cette montre, à côté de la complexité inouïe de la mécanique céleste et de celle de toute la création, qui s'étend de l'infiniment petit : électrons, ions, atomes, molécules, jusqu'à l'infiniment grand représenté par les astres, le système solaire, les constellations et les nébuleuses ? »

« Et cette horloge de l'univers est tellement précise que l'on peut calculer, des siècles à l'avance, comme je l'ai dit plus haut, non seulement des années bissextiles, ainsi que votre montre les indique, mais les conjonctions astrales, les éclipses, les phases lunaires et autres phénomènes.

« Tout cet univers si merveilleusement réglé s'étend non seulement sur le monde astral et sur la matière inanimée, mais aussi sur toute la création et sur tous les êtres vivants, microbes, végétaux, animaux et hommes, qui ne sont d'ailleurs que des formes transitoires chargées de transmettre la vie.

« Or, les injustices qui vous ont tant choqué : notamment la misère des uns et la richesse des autres, la diversité de l'intelligence et des conditions sociales, font partie intégrante de cette harmonie universelle, voulue et créée par Dieu.

« Tout ce qui, dans l'univers, paraît injuste à notre cerveau brouillé par les idées fausses, fait en réalité partie d'une construction aussi rationnelle et plus générale que la montre de l'horloger.

« Ainsi donc, tout ce qui nous paraît injuste est juste en réalité, puisque cela correspond avec précision aux

lois de la nature voulues par Dieu, de même que la montre, composée d'éléments inégaux entre eux et qui se considèrent comme victimes de l'injustice, donne en définitive le temps juste et constitue une création remarquable.

— Ce que vous me dites me paraît vraiment troublant, votre argumentation commence à m'ouvrir les yeux, mais pour convaincre la grande masse des incrédules, vous aurez encore bien des difficultés.

— Des arguments de cette nature, nous pouvons en trouver à l'infini pour confirmer la justice dans l'œuvre même de Dieu.

« Examinons les exemples que nous offre la nature, sous le rapport de l'organisation magnifique de l'univers. Étudions, en particulier, la vie des insectes.

« Vous savez que le nombre des insectes qui vivent à la surface de la terre est très considérable. Les entomologistes estiment que ce nombre dépasse des deux tiers environ celui de tous les autres êtres vivants. En effet, leur pouvoir de reproduction est énorme. Et il en existe un nombre incalculable d'espèces et de familles — diptères, brachyptères, hyménoptères, etc...

« On a calculé que si ces insectes ne mouraient que de leur mort naturelle, au bout de quelques années, leur nombre serait à ce point immense que notre terre, environnée de tout ce nuage d'insectes, serait plus grosse que le soleil !

« Or nous savons que les insectes se nourrissent de substances organiques, bois, végétaux de toutes sortes

et même de cadavres et de microorganismes, lorsqu'ils ne se dévorent pas eux-mêmes.

« La plupart de ces végétaux constitue en même temps notre propre nourriture et celle des autres animaux. Les insectes sont tellement voraces qu'ils ne laissent rien sur leur passage : en Afrique, derrière les nuages de sauterelles, il ne reste absolument rien de la végétation que quelques branches d'arbres dénudées.

« En Europe, le doryphora dévore également les cultures et les feuilles des arbres. Si rien n'intervenait pour limiter le nombre des insectes, toute vie disparaîtrait rapidement de la surface de la terre, qui deviendrait un astre mort.

« C'est précisément pour cette nécessité d'équilibrer l'harmonie de l'univers que la Nature-Dieu a créé tous les insectivores, hirondelles, chatouilles-souris, hiboux, canards, etc... Ils ont pour mission de se nourrir de ces insectes pour limiter leur quantité à un nombre tel qu'ils ne puissent devenir un danger pour le reste de la création.

— En effet, je suis tout à fait de votre avis. S'il n'existait pas une force ou un être suprême qui prenne soin d'enrayer constamment le développement excessif de ces insectes, la vie deviendrait véritablement impossible sur notre terre.

— Ainsi, vous êtes amené à croire qu'il existe, comme vous le dites, une force ou une intelligence suprême qui intervient pour maintenir l'équilibre de l'univers. Ce ne peut être que Dieu.

« Donc, mon cher ami, vous avez compris la nécessité de la destruction du surnombre de ces insectes pour la conservation de leur propre espèce.. Mais ces insectes ne seront certainement pas de votre avis. Voici sans doute ce qu'ils diraient entre eux :

« Il n'y a pas de Dieu, car, s'il en existait un, il devrait nécessairement incarner la bonté et la justice. Il n'aurait donc pas commis cette monstruosité de nous affliger de ces insectivores qui nous mangent et nous détruisent. Il nous aurait laissé nous développer et vivre tranquillement.. Il n'y a donc ni justice, ni Dieu sur la terre!..

« Eh bien, n'est-ce pas justement le même raisonnement que vous m'avez tenu au début de notre conversation et qui se trouve sur les lèvres de tous les positivistes et de tous les athées? Vous êtes maintenant à même de comprendre la fausseté de ce raisonnement, car, comme chez les insectes, il faut qu'un certain nombre d'hommes souffrent et disparaissent prématurément, comme vous allez le voir, ceci pour la conservation même de notre espèce.

« Je dois vous dire qu'en 1867, les frères Nobel ont inventé la dynamite, ce terrible explosif avec lequel on fabrique, à l'heure actuelle, des bombes et des obus qui permettent aux avions et aux canons à longue portée de détruire les villes et de massacrer leurs habitants en quelques jours et même en quelques heures.

« Le Japon et l'Espagne ne nous donnent-ils pas actuellement le spectacle anticipé de ce que pourra être

une guerre européenne et par suite mondiale, mettant aux prises tous les peuples dans une lutte idéologique, dont l'atrocité sera sans précédent dans l'histoire.

« En dehors de cet agent destructif terrible, la science moderne a inventé pour nous anéantir d'autres moyens effroyables tels que l'avion, les sous-marins, les mitrailleuses, les canons à longue portée, les gaz asphyxiants, les fusées et, en perspective, « le rayon de la mort ».

« En outre il faut évaluer toutes les destructions de vies humaines imputables à des inventions pacifiques : chemin de fer, avions, automobiles, etc... Des statistiques relevées aux Etats-Unis, il ressort que, chaque année, le nombre des victimes des accidents d'automobile est supérieur à celui des tués dans une guerre importante.

« Vous voyez qu'avec de tels moyens de destruction l'espèce humaine devrait logiquement ne pas tarder à disparaître.

— Cette perspective que vous me présentez est réellement effrayante !

— Mais, rassurez-vous, cher ami. Dieu est toujours présent pour arranger les choses.

« Cor, de même que le Créateur a permis l'invention de tous ces engins de mort, de même il a placé le remède à côté du mal.

« Si nous étudions, par exemple, la longévité en fonction de la maladie, nous constatons sur les statistiques que la durée moyenne de la vie est passée de 33 ans,

il y a une cinquantaine d'années, à 54 ans, il y a quatre ou cinq ans.

— Voilà un résultat que j'ignorais.

— Bien plus, ces statistiques remontent déjà à quelques années. Actuellement, la vie moyenne n'encre quelque peu augmenté, de 23 ans environ au lieu de 21 ans.

— Comment expliquez-vous ce merveilleux accroissement ?

— Vous savez qu'il y a un siècle, sur 100 opérés, 80 mouraient d'infection. En outre, bien des hommes décédaient, victimes de maladies mystérieuses, dont on ignorait à la fois le nom et la cause. A présent, sur 1.000 opérés, c'est à peine s'il y en a un seul qui meure d'infection.

« Nous allons voir comment on a pu atteindre en une cinquantaine d'années ce magnifique résultat. Vous n'ignorez pas les remarquables travaux de Pasteur qui, vers 1857, a montré l'influence des microbes sur les organismes vivants. Cet illustre savant a ainsi créé « le germe » d'une science nouvelle, d'une incalculable portée, la bactériologie.

« Depuis lors, et à la suite de ses travaux, une pléiade de savants a découvert la cause de la plupart des maladies qui nous tuaient prématurément.

« En 1864, le docteur Davaine révélait que la maladie du « charbon » ou « sang de rate » des bêtes à cornes est produite par un microbe. C'est de cette époque que date la notion réellement scientifique de la contagion.

« Les travaux du professeur Kurt Eberth, d'autre part, ont abouti de 1870 à 1880 à la découverte du microbe de la fièvre typhoïde.

« Puis, de 1878 à 1882, Koch a réussi à identifier les microbes de la tuberculose et du choléra.

« En 1879, Neisser découvrit celui de la blennorrhagie; en 1882, Friedländer, celui de la pneumonie; en 1884, Loeffler, celui de la diphtérie, et Nicolaïew, celui du tétanos; en 1894, Yersin, celui de la peste.

« A la suite de tous ces travaux, le génial savant Behring a réalisé une nouvelle thérapeutique : la sérumthérapie, applicable à toutes les maladies microbiennes et particulièrement à la diphtérie.

— Ne trouvez-vous pas singulier qu'une invention française, comme celle de Pasteur, ait été pratiquement réalisée à l'étranger? C'est ce qui ressort des noms que vous venez de citer.

— Hélas, ce n'est que trop vrai, mon cher ami. Tous les premiers disciples de Pasteur furent des étrangers, des Allemands et des Russes. Et il n'y a là rien de surprenant. Car, vous connaissez la mentalité française, depuis que le rationalisme et le positivisme sont venus au pouvoir, l'esprit de critique et de dénigrement prime tout.

« Aucune invention, si magnifique soit-elle, ne trouvera jamais en France un terrain propice à son développement. Je ne vous ferai pas ici l'histoire de toutes les découvertes françaises qui, après avoir échoué chez nous, ont été reprises avec succès par les étrangers.

« Pasteur lui-même, malgré la portée considérable de ses découvertes, n'a jamais trouvé grâce devant la science officielle de son époque. Tout en luttant avec acharnement contre ses détracteurs, il poursuivait ses magnifiques recherches sur la rage, les fermentations, les maladies des vers à soie, le charbon, etc.. Ce n'est que trois ans avant sa mort que, sur l'initiative de ses disciples étrangers, Pasteur fut reçu solennellement à la Sorbonne en 1892.

— Notre illustre savant n'en donc pu jouir que trois ans avant sa mort de la consécration de ses découvertes par ses compatriotes!

— On ne peut guère dire qu'il en n'ait joui. Car à cette époque, il était déjà terrassé par la lutte acharnée qu'il avait dû soutenir toute sa vie.

« Mais ne croyez pas, hélas! que cette injustice ait pu servir de leçon pour la continuation de son œuvre.

« Je vous conterai une histoire lamentable pour vous montrer comment l'esprit de critique et de dénigrement s'oppose à la réalisation de grandes choses chez nous.

« Du vivant de Pasteur encore travaillait à ses côtés, aux appointements de 150 francs par mois, un jeune bactériologue, Harkins, qui, au début du siècle, découvrit, à l'Institut Pasteur, un sérum contre le choléra et la peste.

« Ayant fait part de ses expériences concluantes au Directeur de l'Institut à cette époque, non seulement sa découverte ne fut pas prise en considération, mais

il put noter une véritable hostilité à son égard. Il comprit bien vite qu'il lui fallait renoncer à tout espoir de travailler utilement dans ce milieu.

« Or, à cette même époque, le Gouverneur général des Indes Anglaises demandait des microbiologistes pour l'Institut de Bactériologie en voie d'organisation à Calcutta. Havkin posa sa candidature et, comme ancien collaborateur de Pasteur lui-même, fut agréé.

Au bout de quelques années, Havkin comblé d'honneurs, royalement appointé et devenu Directeur de cet Institut, sûr de sa méthode, s'inocula lui-même le choléra et la peste, vivait et mangeait parmi les cholériques et les pestiférés, démontrant ainsi la valeur de sa découverte. Et c'est de cette façon que furent vaincus le choléra et la peste et que furent sauvés des millions d'individus. En consécration des services rendus à l'Humanité, Havkin, constellé de décorations, fut, si je ne me trompe, nommé Lord par le Roi d'Angleterre, Empereur des Indes.

« Demeuré en France, ce savant, s'il avait continué à végéter obscurément dans un milieu hostile, n'aurait sans doute jamais pu faire valoir sa découverte!

« Et peut-être le choléra et la peste continueraient-ils à décimer des millions d'hommes annuellement!

« C'est ainsi qu'une découverte, née en France, à l'Institut Pasteur, n'a pu être réalisée qu'en Angleterre.

« Il en vint de même chaque fois qu'un espoir de découverte importante a germé dans le cerveau d'un Français. Le grand Nicolle lui-même a dû émigrer en

Tunisie pour boursuivre ses recherches, et vous savez quelle importante contribution il a apportée à la microbiologie.

« Vous savez pourtant quelle belle floraison de génies la France a produits aux siècles derniers : Lavoisier, Carnot, Ampère, Claude Bernard, Fresnel, Pasteur, Raspail, Berthelot, pour ne parler que de ceux-là. C'est qu'à ce moment le rationalisme n'avait pas encore porté tous ses fruits.

— Hélas! aujourd'hui, nos savants ont perdu toute initiative et toute indépendance. C'est qu'en effet on ne les juge plus suivant leur mérite et leurs capacités, mais selon leurs opinions ou, du moins, suivant celles qu'ils affichent. Il suffit au plus médiocre de se poser en « sympathisant » du gouvernement des masses pour être consacré « savant » le plus illustre.

— Je le pense bien, et j'ai à ce sujet à la mémoire maintes anecdotes que je ne vous raconterai pas toutes. Vous connaissez évidemment le cas, véritablement scandaleux, d'un intrigant qui n'a rien découvert de sa vie qui pût apporter une contribution quelconque au bien-être de ses semblables, à leur santé ou au progrès de la science. Cet homme, en qui l'on se plaît à incarner la science française, est comblé des plus grands honneurs que la France accorde à ses savants, tout simplement parce qu'il est bolchevisant. C'est lui qui a déclaré que, grâce à la science, l'ouvrier pourrait arriver à ne plus travailler que « trois heures par jour et cinq fois par semaine ».

pour le plus grand bonheur du prolétariat et de la France! Ceux qu'actuellement on salue « grands savants » ne sont arrivés aux plus hautes fonctions que par les clubs, par la flatterie et par les appuis politiques.

« Combien de fois, recevant dans mon laboratoire d'illustres savants du monde entier, n'ai-je pas eu à rougir de honte en écoutant leurs commentaires sur la science française contemporaine.

« La France, disent-ils, tombe au dernier rang des pays civilisés en matière scientifique, si l'on compare ses savants à ceux que nous ont donnés les pays germaniques, anglo-saxons et même les pays latins. »

« Et chaque fois, je dois leur répondre :

« Vous vous trompez. La science française n'est pas incarnée entièrement par ces créatures, qui se préoccupent beaucoup plus de science « politique » que de science « pure ». La France est toujours cette nation créatrice où des pléiades de savants travaillent dans l'obscurité et font des merveilles, mais à qui le gouvernement de la République se garde bien d'accorder ses distinctions honorifiques, ses faveurs et ses prébendes.

« Notre Académie des Sciences, notre Académie de Médecine comptent des savants remarquables, dont les noms demeurent inconnus des masses parce qu'ils ne pratiquent pas le Rationalisme officiel.

« Vous ignorez peut-être que nous avons de jeunes savants distingués, comme les Louis de Broglie, les

Holweck, les Boularic, les Guérin, les Levaditi, les Metelnikoff, les Ramon et de nombreux autres, qui travaillent sans bruit, et qui, bien que faisant des merveilles, sont tout juste décorés du ruban de la Légion d'honneur — et même pas tous, — car ils ne sont ni rationalistes, ni positivistes marxistes et bolchevisants!

— En effet, cher ami, tout cela est bien triste et bien regrettable pour l'avenir de la science française. Mais que voulez-vous? C'est dans l'ordre des choses : un ministre de l'Instruction publique ou de la Santé publique, qui reste en moyenne six mois au pouvoir, n'est pas toujours pourvu d'une culture très étendue et ignore parfois les questions scientifiques.

« D'autre part, il est l'objet de pressions incessantes de la part des parlementaires, des syndicats, des fédérations et des comités de jacobins qui lui imposent leurs créatures, dont les mérites scientifiques sont d'ordinaire assez minces, mais dont la vertu politique est éprouvée.

— Il n'en est pas moins vrai que, vis-à-vis de l'étranger, ces gens-là représentent les drapeaux de la science française. Et quels drapeaux, dont la seule qualité est qu'ils sont constitués d'un bout de chiffon rouge ramassé sur la zone! Tandis qu'à l'étranger ces drapeaux des savants sont confectionnés avec les étoffes de soie les plus riches, les plus rares, aux couleurs les plus chatoyantes. Tels sont les Edison, les Marconi, les Behring, les J.-J. Thomson, les Rutherford, etc...

— C'est, en effet, lamentable. La science française

qui, il y a quelques lustres encore, rayonnait sur le monde entier et était partout citée en exemple, est tombée à un niveau très inférieur. Et c'est seulement à la politique que nous le devons.

Ce qui, pour ma part, m'a le plus attristé bien souvent, c'est, lors des pèlerinages que faisaient de hautes personnalités et savants étrangers à l'Institut Pasteur, où je travaillais à ce moment, de voir leur désillusion alors qu'ils se figuraient à l'avance visiter le plus beau laboratoire du monde. Ils ne trouvaient que des laudis noirs et sales, mal tenus, en tout point insuffisants et pourvus d'un appareillage préhistorique, démunis de tous les perfectionnements modernes, comme il en est encore des laboratoires du Collège de France et de la Faculté de Médecine, pour ne citer que ces laboratoires officiels.

« Nous autres qui travaillions dans cet établissement, nous savions que, loin d'être le premier du monde, il en était bien plutôt le dernier en ce qui concerne les aménagements et l'équipement scientifique, qui se classait loin derrière ceux des autres nations, même des plus petites et des colonies. À voir la déception de ces visiteurs étrangers, le rouge nous montait souvent au front de ne rien pouvoir leur montrer de mieux à l'Institut Pasteur de Paris. Il est juste de dire que, dans cet institut, il y avait deux laboratoires, que les chefs, jouissant d'une certaine fortune personnelle avaient modernisés à leur frais et rendus dignes de cette institution.

« Cependant, ce ne sont pas les fonds qui ont jamais

manqué. Il paraît que le trésor de l'Institut Pasteur se montait à l'époque à plus de 100 millions de francs-or, grâce aux multiples dons en espèces offerts par des mécènes.

« Fort heureusement, depuis que le docteur Martin, esprit large, patriote et compréhensif, est devenu directeur de cet établissement, cet institut a été modernisé de fond en comble, repeint, pourvu d'ascenseurs et d'un appareillage ultra-moderne qui lui permet de rivaliser avec les meilleurs laboratoires étrangers, bref, digne de la France et de Pasteur lui-même. De grands espoirs sont désormais permis avec un tel directeur à la tête d'un tel institut.

« Mais je m'aperçois, mon cher ami, que nous nous sommes quelque peu écartés de notre démonstration. Revenons donc maintenant aux merveilles dont nous sommes redevables à la vraie science depuis une cinquantaine d'années, sous le rapport de l'augmentation de la durée moyenne de la vie. Vous rendez-vous compte des immenses progrès qu'ont faits la médecine et la chirurgie, ces dernières années, grâce à l'asepsie et aux méthodes pustulantes ?

« Depuis la mort de Behring, survenue en 1917, ces progrès se sont encore poursuivis en France. C'est ainsi que la découverte du sérum contre la fièvre aphteuse est due à Nicolle; celle de l'anatoxine diphtérique à Ramon; celle du vaccin B. C. G. à Calmette et Guérin; celle de l'immunité contre les maladies infectieuses et le cancer à Besredka.

« Citons en outre les travaux remarquables du professeur Roffo, de Buenos-Aires, contre le cancer.

« Mais il reste encore trop de maladies qui tuent beaucoup d'hommes : ce sont la tuberculose, la syphilis et le cancer.

« Eh bien, cher ami, nous en viendrons à bout. Depuis plusieurs années se développe une nouvelle science qui met au service de notre santé les découvertes les plus récentes de l'électricité et des ondes radioélectriques : c'est la radiobiologie.

« Vous savez que cette science, dont j'ai posé les bases il y a une quinzaine d'années, et pour laquelle j'ai construit en 1923, à la Salpêtrière, le premier appareil générateur d'ondes courtes, mon radio-cellulo-oscillateur, s'est propagée dans le monde entier. Plus de trente mille de ces appareils, dont l'Allemagne et l'Amérique ont inondé le monde, sont actuellement en service dans les divers pays. Des centaines de milliers de malades ont déjà été traités avec succès et guéris grâce à cette méthode.

« Mon oscillateur à ondes multiples, très peu connu encore en France pour les raisons que je vous ai exposées tout à l'heure, a déjà permis de sauver des milliers de sujets très gravement atteints et notamment des cancéreux.

« Mes circuits oscillants, employés par millions dans tous les pays, ont à leur actif la guérison d'innombrables malades. On est même parvenu à guérir au moyen de ces circuits la lèpre, comme l'a signalé le

Gouverneur Siadous, de la Nouvelle-Calédonie, ainsi que le docteur Guilliny, médecin chef de la Lèproserie de Ducos, dans un rapport officiel au ministre des Colonies.

« Le Gouverneur Siadous a d'ailleurs demandé que cette méthode soit étendue aux lépreux de France. Le ministre en a malheureusement envoyé le rapport à un zéléateur de cette catégorie de savants, dont je vous ai parlé plus haut, et qui a refusé de faire ces expériences en déclarant *a priori* que c'était du charlatanisme ! Heureusement que d'autres pays, où les expériences se poursuivent, en obtiennent des merveilles.

« Naturellement, je n'attends rien, avant ma mort, de l'application de mes méthodes en France. Mais c'est déjà pour moi un immense bonheur et une satisfaction considérable de savoir que mes méthodes et surtout mon oscillateur à ondes multiples sont employés par de nombreux savants à l'étranger. L'illustre professeur De Cigna, qui a présenté des communications à ce sujet à l'Académie de Médecine de Gênes, a signalé la guérison de plusieurs centaines de malades atteints des maladies les plus graves : cancers, lupus érythémateux, ulcères du duodénum, de l'estomac, de l'intestin, prostatites, maladies de la femme, etc...

« Le professeur Postma, en Hollande, le professeur Araujo, à Montevideo, à l'Institut prophylactique de l'Uruguay, le professeur Walter Reilly, à Buenos-Aires, et de nombreux autres en Belgique, en Italie, en Angleterre, en Grèce, etc., ont également enregistré

avec mon oscillateur à ondes multiples des guérisons remarquables.

« Mais ce qui me comble de joie, c'est de recevoir très souvent, et tout particulièrement à l'occasion du nouvel an, des lettres affectueuses et enthousiastes d'anciens malades que j'ai guéris du cancer il y a plus de sept ans, à l'Hôpital Saint-Louis, au Val-de-Grâce, au Calvaire, et qui m'expriment leur profonde reconnaissance, parce que, non seulement ils ont vu disparaître, sans aucune récurrence, leur terrible mal. — ce qu'on ne peut dire ni des rayons X, ni du radium, — mais encore parce qu'ils ont acquis une seconde jeunesse et repris goût à la vie.

« Je reçois aussi de nombreuses lettres de l'étranger émanant de malades abandonnés par la médecine officielle, et qui ont été guéris par d'illustres professeurs avec mon oscillateur à ondes multiples. Ils m'expriment également toute leur gratitude et toute leur joie.

« Ces manifestations de sympathie, spontanées et touchantes, ont pour moi beaucoup plus de valeur que toutes les distinctions honorifiques officielles, distribuées assez souvent aux soi-disant savants, dont la postérité ne retirera aucun profit.

« Ainsi, comme vous le voyez, notre devoir est de tout faire pour prolonger notre existence, car c'est la volonté de Dieu, qui désire toujours équilibrer l'espèce humaine malgré les nombreux moyens de mort que la science ne cesse d'inventer. Mais cette même science nous permet de trouver, parallèlement, les moyens de

compensation. Et je suis persuadé que si les moyens de destruction augmentaient encore, on arriverait à compenser leur effet néfaste, par exemple en prolongeant la moyenne de la vie jusqu'à cent ans.

« En réalité, vous comprenez maintenant la puissance de Dieu. Ce qui nous paraît injuste et anormal nous semble au contraire juste et naturel, dès que nous pouvons l'approfondir. Nous tombons alors en extase devant le génie du Créateur.

« Cet antagonisme de la création et de la destruction n'est évidemment pas l'effet du hasard. Car si les astres, les atomes et les électrons se mouvaient au hasard, il y a longtemps que tous ces éléments se seraient entrechoqués et détruits et que l'univers aurait disparu dans une effroyable catastrophe. Or, de toute éternité, les corps célestes, comme les atomes, se meuvent dans une harmonie parfaite et ce ne peut être que par la volonté d'une force, l'univers émanant de Dieu, que la vie se maintient dans l'univers éternellement.

« C'est grâce à cette même force qu'en dépit des efforts des rationalistes et des positivistes, dont toute l'activité ne tend qu'à créer le déséquilibre et à ruiner les lois de la Nature, la Vie et la Civilisation subsisteront dans une harmonie et dans un équilibre pareils à ceux qui régissent la création de toute éternité, et ceci en dépit des innombrables victimes de ces doctrinaires néfastes.

« Ainsi, malgré l'extrême petitesse de notre cerveau, nous pouvons comprendre qu'il existe un être qui gou-

verne tout l'univers avec justice. Mais notre entendement n'est pas assez vaste pour saisir toute la beauté, toute la magnificence de son œuvre.

« Nous ne pourrions la contempler que lorsque notre âme, l'âtérée des contingences de ce bas monde, aura définitivement quitté son enveloppe charnelle provisoire.

— J'ai écouté, cher ami, avec passion, toutes vos démonstrations. Vous m'avez tout à fait convaincu de l'inégalité sociale et même de l'existence de Dieu, de cette force remarquable qui gouverne le monde. Mais il m'est très difficile d'effacer tout d'un coup le sentiment qui a toujours choqué en moi le positiviste, le rationaliste et l'athée que j'ai constamment été : la multiplicité des souffrances, des misères, des inégalités choquantes et des injustices vient heurter la conception de cet Être suprême, tout de justice et de bonté que vous nommez Dieu.

— Sûrement pas, car, si l'on y réfléchit bien, tout ce que Dieu a fait est juste et l'on peut comprendre les raisons de cette apparente injustice de Dieu, qui est la quintessence de la justice et de la bonté.

« En partant du principe de cette bonté et de cette justice divines, nous sommes à même de concevoir l'explication de la profonde diversité dans le bonheur et dans la souffrance répandus sur cette terre.

« J'ai longuement développé dans mon ouvrage *Le Grand Problème* l'éternité de notre moi en chair et en os par la matérialisation des rayonnements spécifiques échangés d'une planète à l'autre. Vous savez, d'après

mes théories de l'oscillation cellulaire, que chaque cellule dégage un rayonnement spécifique. Lors de la fécondation de l'ovule par le spermatozoïde et de la formation de l'embryon, un rayonnement spécifique prend naissance, qui se propage, à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, durant toute l'éternité et à travers l'infini de l'espace.

« Si ce rayonnement rencontre un accouplement sur d'autres planètes, à 10, 100, 1.000, à des millions d'années-lumière, le produit de cet accouplement sera le même que le fruit de cette fécondation.

« C'est ainsi, par exemple, que si le rayonnement de votre propre fécondation s'est matérialisé sur une planète située à 50 années-lumière de notre terre, vous recommencerez une autre vie sur cette planète à partir du moment où vous avez 50 ans sur la terre. Il en serait de même si cette matérialisation se produisait à des milliers ou à des millions d'années-lumière.

« Et vous-même, mon cher ami, vous pouvez être, à des siècles de distance, la matérialisation d'un précédent accouplement qui a déjà pu produire sur terre Alexandre le Grand, César, Cromwell ou Napoléon !

« Du fait de ces matérialisations infinies, vous existiez avant la formation de la terre et vous continuerez à exister après sa disparition, la vie matérielle de tout être étant éternelle. Comme Dieu nous confère le libre arbitre, vous agissez à votre guise dans le bien ou dans le mal au cours de l'une de vos vies planétaires. Et Dieu, qui vous juge selon l'emploi fait de ce libre

arbitre, vous matérialise pour une vie ultérieure sur une planète où les conditions de vie vous imposeront une récompense ou un châtement, c'est-à-dire du bonheur ou de la souffrance, en raison de vos actes dans une vie antérieure.

« Vous comprenez maintenant pourquoi tous les hommes qui sont les produits des matérialisations d'individus qui vivaient sur d'autres planètes trouvent sur notre terre, chacun selon le jugement de Dieu d'après leur mérite ou leur indiguité, ce que les religions nomment le paradis, le purgatoire ou l'enfer! Et comme récompenses et peines comportent un très grand nombre de degrés, il existe une variété considérable dans les conditions du bonheur ou de la souffrance!

« Et cette justice divine est autrement équitable que la justice humaine du magistrat qui est sujet à l'erreur judiciaire et qui, suivant les cas, peut condamner le coupable à l'amende, à la prison, aux travaux forcés ou à mort.

— Votre démonstration, mon cher ami, est vraiment cohérente au point de vue philosophique et l'on peut certainement admettre le principe de l'inégalité des conditions sociales, si Dieu classe les hommes d'après leur mérite en leur infligeant des châtements ou en leur décernant des récompenses.

« Mais les athées vous diront que si votre Dieu existait, et que s'il était infiniment juste et bon, comme vous l'indiquez, il aurait créé tous les hommes à son image, c'est-à-dire vertueux et parfaits. Dans ce cas, il n'y

aurait ni récompense, ni châtement et on ne verrait pas tant de souffrances sur la terre.

— Ecoutez-moi bien, cher ami. Je viens, depuis des heures, de vous expliquer la beauté de la diversité dans l'univers et comment tout ce qui existe dans la nature repose sur le principe de l'inégalité absolue.

« Laissez-moi vous citer encore un exemple : celui d'un grand orchestre symphonique, comme celui de l'Opéra. Vous savez quelles magnifiques harmonies cet orchestre peut produire en exécutant les partitions les plus difficiles, avec une telle maîtrise que les auditeurs en sont parfois émus jusqu'aux larmes. Comment arrive-t-on à ce résultat splendide? C'est grâce à l'immense diversité des cent instruments de l'orchestre. Chacun d'eux a son âme et sa personnalité, son registre sonore, ses timbres particuliers, et tous ces éléments se fondent ensemble pour donner l'effet symphonique qui fait vibrer notre sensibilité.

« Or, si vous faites jouer *Carmen* ou *La Tosca* par un orchestre uniquement composé de cent tambours vous ne produirez qu'un bruit infernal qui fera fuir tous les spectateurs. Car c'est uniquement l'inégalité et la grande variété des instruments qui permettent de reproduire dans toutes leurs finesses les merveilleuses harmonies d'un Wagner, d'un Puccini ou d'un Saint-Saëns.

« Vous comprenez que si Dieu avait créé tous les hommes égaux entre eux, même bons et vertueux, ce seraient tous des zéros, comme je l'ai montré plus haut avec le principe des nombres.

Si Dieu n'a donné le libre arbitre à l'homme, c'est pour qu'il y ait précisément à la fois des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, des honnêtes gens et des brigands, parce que c'est cette diversité même qui fait l'harmonie et la beauté de l'humanité. Et c'est pourquoi les vertueux seront récompensés et les méchants châtiés, chacun selon son mérite.

— Cette fois, mon cher ami, je dois reconnaître que vos dernières explications m'ont tout à fait convaincu. Et je conçois maintenant qu'on puisse se prosterner devant cette Force sublime qui gouverne toute notre terre et qui régit nos existences mêmes !

— Naturellement, il ne m'est pas possible, en quelques heures, de vous exposer à fond toutes ces idées et la justice admirable de l'univers créé par Dieu. Mais, pour cristalliser ces pensées, je vous recommanderai la lecture de mes ouvrages : *L'Univers, La Science et le Bonheur, L'Éternité, la Vie et la Mort, et Le Grand Problème*, où j'ai démontré non seulement la survie de notre âme, mais la survie corporelle en chair et en os, par la matérialisation de notre moi sur d'autres planètes. Sur ces entrefuites, il tira sa montre :

— Comment, mon cher ami, voilà qu'il est déjà 1 h. 1/4, on nous attend pour le déjeuner. Parlons en hâte. Mais, maintenant que vous m'avez donné le goût du surnaturel et de l'au-delà, permettez-moi de venir vous retrouver à l'occasion pour que vous me catholicisiez à nouveau !

Un dimanche suivant, ce notaire me téléphonait pour

que nous reprenions notre promenade et que nous parlions ensemble de ses lectures :

« J'ai lu tous vos ouvrages, me dit-il, qui ont eu sur moi une influence décisive. »

Nous nous revîmes encore par la suite et au bout de quelques entretiens, quelles ne furent pas ma surprise et ma satisfaction de constater que cet homme était complètement changé, à son avantage, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Il m'expliqua qu'il se sentait transformé. Il dormait mieux, se portait bien et ne craignait plus la mort. Bien plus, il venait assez souvent m'apporter lui-même de nouveaux arguments.

Il y a de cela quelques mois. Maintenant je rencontre fréquemment mon ami le notaire, dont la santé est complètement rétablie et qui ne manque pas de m'exprimer chaque fois sa reconnaissance :

« Vous êtes arrivé à produire sur moi un miracle qu'aucun philosophe, aucun théosophe n'aurait pu faire, et ceci grâce à vos raisonnements scientifiques. Non seulement vous m'avez ouvert les portes de la vie spirituelle, mais encore vous m'avez sauvé la vie corporelle ! »

Je vous dirai en confidence que cet homme, jusqu'alors à peu près athée, bleu que de famille catholique, est devenu pratiquant et se rend tous les dimanches à la messe. Il ne craint plus la mort, dort paisiblement toutes ses nuits, vit très heureux et se prépare une vieillesse sereine et tranquille.

Voyez, mes chers lecteurs, où réside le bonheur. Voici un homme qui avait une vie catastrophique, vivant dans le doute et dans la crainte, souffrant toutes les maladies et voué à une mort prochaine. Vous ne pouvez plus nier les effets désastreux du doute et les bienfaits de la croyance.

Comme j'avais entrepris la guérison morale de cet homme qui était en train de sombrer, je ne manquais pas de le voir assez souvent pour suivre les étapes de son rétablissement.

Sur ces entrefaites, les vacances arrivèrent. Je devais me rendre le 10 juillet 1937 au Congrès International des Ondes courtes en physique, médecine et biologie, qui se tenait à Vienne. Vers cette époque, mon ami le notaire me dit qu'il s'app préparait à partir pour le Midi de la France.

Or, au début d'octobre, je reçus un coup de téléphone de mon ami, me disant qu'il tenait absolument à me revoir. Je lui répondis que je l'attendais après déjeuner à la maison.

Il arriva tout souriant, avec une mine splendide et j'avoue que je ne le reconnus pas tout de suite. Il était absolument transformé.

« Mon cher ami, me dit-il, je voulais vous serrer la main dès mon retour, non seulement pour vous exprimer toute ma reconnaissance, mais pour vous témoigner toute ma joie pour le succès immense que vous avez remporté personnellement au Congrès de Vienne.

« Vous pouvez aisément comprendre avec quel intérêt je suis le développement de vos méthodes depuis que vous m'avez guéri.

« Quels ne furent pas ma surprise et mon plaisir, en arrivant à Biarritz, de lire dans le *Sud-Ouest Républicain* du 16 juillet la dépêche suivante de l'Agence Havas. »

Et il tira de sa poche ce journal sur lequel je pus lire la dépêche en question :

Un Professeur français aurait découvert un traitement efficace du cancer et de la tuberculose.

Vienne, 16 juillet — Le Congrès International des Ondes courtes et de la Radiobiologie, auquel participent des savants du monde entier, tient actuellement ses assises à Vienne.

Parmi les nombreuses communications, l'une des plus remarquables fut celle du professeur italien de Gignas, de l'Université de Gênes, qui présenta toute une série de maladies : cancer, ulcère de l'estomac et du duodénum, lupus, maladie des femmes, etc., guéries au moyen d'un appareil créé par un savant français : l'oscillateur à ondes multiples de Georges Lakhovsky, lequel a également fait au Congrès, sur ces questions, une communication du plus haut intérêt.

Le professeur Liebesny a rendu compte d'intéressants cas de guérison de la tuberculose par le traitement aux ondes courtes.

Le gouvernement autrichien a offert aux Congres-

sistes, au Château de Schenbrunn, une réception des plus brillantes.

« Mais ce n'est pas tout. *La Croix de Paris*, que je lis depuis que vous m'avez converti, a publié également la dépêche Havas suivante dans son numéro du 20 juillet 1937 :

Les Ondes courtes en Médecine.

Vienne, 16 juillet — A Vienne, le Congrès International des ondes courtes a reconnu que des applications biologiques médicales de ces ondes avaient été employées pour la première fois en médecine à l'Hôpital de la Salpêtrière en 1923 par le professeur Lakhovsky.

« Vous pensez combien j'ai été heureux de voir enfin vos travaux consacrés officiellement par les sommités mondiales de la science, ce qui est une consécration autrement intéressante que celle de quelques savants français médiocres, qui vous combattent plus par ignorance que par parti pris.

— En effet, mon cher ami, j'ai constaté comme vous, à mon retour en France, que la presse provinciale française avait bien voulu signaler ce succès remporté par notre pays à l'étranger. Je dois regretter pourtant qu'à Paris aucun journal quotidien, en dehors de *La Croix*, et aucun hebdomadaire, en dehors de *L'Illustration*, de *France-Radio* et de *Radio-Magazine*, n'aient mentionné cette victoire française.

Et cependant je me rappelle qu'à la suite de la communication faite au Congrès par l'illustre professeur de Cigua, de l'Université de Gênes, dans laquelle il a cité les résultats remarquables et les guérisons obtenues au moyen de mon oscillateur à ondes multiples sur plus de 200 malades, comprenant notamment des cas de prostatites, de cancers de toutes sortes, et de nombreuses autres maladies, toute la presse viennoise et d'Europe Centrale a consacré des articles enthousiastes à cette nouvelle conquête de la science.

Mais ce qui m'a comblé de joie, c'est la conclusion de la discussion qui a eu lieu au Congrès dans la matinée du vendredi 16 juillet, sur la question de savoir qui le premier a inventé l'application des ondes courtes en thérapeutique. Car je dois vous dire qu'un savant américain et deux savants allemands ont revendiqué pour leur part la priorité de cette invention. Or, en l'absence d'aucun brevet pris par moi pour cette invention, et contrairement à l'attitude des savants allemands et américains qui ont breveté leurs appareils en 1925 et 1926, le Congrès m'a rendu justice en reconnaissant mon antériorité, établie irréfutablement par ma communication du 26 juillet 1924 à la Société de Biologie de Paris, sur la guérison du cancer expérimental des plantes, à la clinique chirurgicale de la Salpêtrière, expérience qui a été reprise ensuite par des laboratoires et cliniques du monde entier. D'ailleurs, dans sa thèse remarquable de 1925, le Dr professeur Kotzareff a proclamé solennellement que j'ai été le

premier à appliquer on 1923 les ondes courtes à la thérapeutique.

Cette application est faite actuellement dans tous les pays par 30.000 praticiens, sous les noms les plus divers : électropyrexie, ondes courtes, haute fréquence, marconithérapie, etc... Malheureusement, très peu de ces appareils sont utilisés en France et par des praticiens sachant s'en servir. Mais vous pensez bien que, puisque les pouvoirs publics et la presse française se désintéressent de mes méthodes, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire campagne en leur faveur.

— Je comprends encore, cher ami, que vous décliniez pour vous-même les honneurs personnels et que vous vous refusiez à intriguer pour que vos méthodes soient prises en considération chez nous.

« Mais il ne faut pas penser qu'à vous-même. Sans doute avez-vous le droit de vous désintéresser de ces mesquineries et de ces hochets de la vanité qui sont l'enjeu de la politique.

« Le problème est tout autre. Il intéresse l'humanité tout entière. Songez qu'en appliquant rationnellement vos méthodes en France, en généralisant l'emploi de vos circuits oscillants, de vos stérilisateurs, de vos ondes courtes, et surtout de votre oscillateur à longueurs d'ondes multiples, on pourrait parvenir à sauver chaque année dans notre pays, comme on le fait déjà à l'étranger, des milliers et des dizaines de milliers de malades, notamment de parents que le cancer attache sans pitié à l'affection de leurs en-

fants, qui se trouvent réduits à une affreuse misère physique et morale.

— Ce sentiment de révolte que vous éprouvez en ce moment, parce que vous comprenez l'importance de ce problème et que vous ressentez d'autant plus vivement la carence des solutions appliquées, ce sentiment de regret, je l'ai moi-même éprouvé combien de fois en apprenant la mort d'un homme célèbre, grand artiste, compositeur, savant, homme d'Etat..., la plupart nous quittant à la fleur de l'âge. Car je me disais en voyant disparaître ces hommes utiles à la patrie et à l'humanité : « Quel dommage qu'on ait ignoré le moyen de le sauver, car ce moyen existe, mais il n'est guère connu que hors de nos frontières. »

« A ce propos, vous savez certainement qu'une haute personnalité de l'Eglise, qui se trouvait à Rome presque à l'agonie, a été sauvée et ramenée à une vie normale, l'an dernier, grâce à quelques séances de traitement selon mes méthodes.

« Je ne me fais aucune illusion et je sais bien, cher ami, que les pouvoirs publics ne feront rien, de mon vivant, pour appliquer mes méthodes. Je n'ai pas la prétention d'être meilleur prophète que notre grand Posleur lui-même, dont les principes et les découvertes, appliquées à l'étranger de son vivant ne l'ont été en France qu'après sa mort.

« Aussi, mon cher ami, vous demanderai-je instamment de faire, après ma mort, des démarches auprès des pouvoirs publics et du Conseil Municipal pour que

soit fondé un grand Institut de Radiobiologie, comprenant en anuexe un vaste hôpital où les malades seraient soignés selon mes méthodes et avec mes appareils.

« Et, ainsi, on pourrait guérir directement les malades de toutes sortes en les traitant non seulement avec mes circuits oscillants et avec mes appareils à ondes courtes et oscillateurs à ondes multiples, mais encore en les soignant avec des sérums particulièrement actifs préparés selon mes méthodes.

« Vous savez que, à l'heure actuelle, la plupart des sérums sont fabriqués à base de cultures microbiennes traitées par la chaleur. Ce procédé thermique arrive bien à atténuer la virulence du microbe, mais il affaiblit en même temps l'action immunisante du sérum. Si l'on traitait par contre tous les microbes avec mon appareil à ondes multiples ou avec mes circuits oscillants, on parviendrait à une meilleure préparation du sérum, parce qu'on ne détruirait pas la substance vivante et, par suite, la composition chimique du microbe.

« Vous savez qu'à l'Université de Lisbonne le professeur A. Forjaz, secrétaire de l'Académie des Sciences du Portugal, a obtenu des résultats extraordinaires en traitant à distance avec mes circuits et avec mon appareil à ondes multiples les liquides les plus variés, tels que vin, bière, alcool, huile, etc... dont il est parvenu à faire baisser le degré d'acidité dans des proportions considérables allant jusqu'à 50 %, et ceci sans altérer aucunement la nature de ces liquides, ni par mélange, ni par réaction chimique quelconque.

« Ce savant a présenté à ce sujet aux Académies des Sciences de Paris, de Berlin et de Lisbonne, ainsi qu'à la Royal Society de Londres, une communication intitulée *Mécanique chimique ondulatoire*.

« Travaillant moi-même pendant deux ans à la Halle aux Vins avec mon oscillateur à ondes multiples, j'ai pu obtenir, en quelques mois, un vieillissement de dix à quinze ans sur du cognac et, en huit jours, un vieillissement de plusieurs années sur du vin.

« Vous voyez quelles transformations la matière organique et la matière vivante peuvent subir dans le champ de mon appareil. J'ai donc le plus grand espoir que le traitement des bouillons de culture appropriés avec les rayonnements de mon oscillateur, donnerait des sérums d'une plus grande efficacité et surtout d'une utilisation moins dangereuse.

« A côté d'un hôpital clinique, il serait bon de prévoir dans l'Institut de Radiobiologie un laboratoire bactériologique où mes méthodes seraient appliquées.

« Je suis persuadé que c'est par dizaine de milliers que cet hôpital sauverait cinq années des vies humaines.

« Puisque vous êtes notaire, ceci est mon testament !

— Je prends note, cher ami, de vos dernières volontés testamentaires, mais je souhaite tout d'abord que vous nous soyez conservé encore pendant de longues années, pour le plus grand bien de l'humanité, au soulagement de laquelle vous avez consacré votre

vie. D'ailleurs vous ne portez que 35 ans, mais je sais pourtant que vous en avez 68.

— Je vous remercie, cher ami, de me souhaiter encore longue vie, mais je ne pense pas que je puisse braver indéfiniment la nature. Vous savez qu'en 1911 je suis tombé si gravement malade que les sommités médicales de l'époque, notamment le professeur Faisance, crurent devoir avvertir ma famille que je n'avais plus que six mois à vivre.

« Or, il y a de cela 27 ans. Si, grâce à mes méthodes et à mes appareils, grâce à mon mépris de la mort et à ma croyance en Dieu, j'ai pu prolonger ma vie jusqu'à ce jour, malgré le travail intense que j'ai quotidiennement fourni, je ne pense pas néanmoins pouvoir atteindre l'extrême limite de la vieillesse. D'ailleurs, vous le savez, j'estime que la mort doit être une délivrance et une joie.

— C'est précisément pour cela, cher Maître, que vous resterez encore de longues années avec nous. »

La-dessus il prit congé de moi.

Je dois vous dire, chers lecteurs, qu'au début de sa maladie, j'ai eu d'abord l'idée de traiter ce notaire avec mes circuits et mes oscillateurs. Mais, à dessein, j'ai retardé cette application pour essayer de le guérir par quelques leçons de philosophie déiste. Vous venez de voir le résultat : un homme tourmenté par le doute et l'ignorance, miné par la maladie, a été complètement guéri du seul fait qu'il en est venu à croire sincèrement en Dieu. Voilà une expérience magnifique

que je livre à vos méditations. C'est à cette seule fin, d'ailleurs, que je vous ai raconté l'histoire de mon ami le notaire.

Par contre, j'ai été bien peiné de lire dernièrement le plus récent ouvrage d'un écrivain renommé, qui depuis quelques années s'est mis à cultiver, à ruminer et à pérorer le doute, continuant, ce faisant, l'œuvre néfaste des rationalistes. Cet écrivain, je ne vous le nommerai pas, en raison de ma sincère amitié et de l'admiration que j'avais pour ses ouvrages écrits antérieurement, ouvrages remarquables, qui ont eu un succès retentissant et ont fait le tour du monde.

J'ai l'habitude, lorsque je reçois un livre de lui, de le lire par priorité avant tous les autres — et j'en reçois en moyenne deux par semaine. Tout en n'étant pas d'accord avec sa philosophie, je lis tout de même avec intérêt ses ouvrages en raison de sa langue et de son style remarquables, qui sont pour la pensée une excellente gymnastique. Toutefois, en poursuivant la lecture de ce livre où l'auteur se place devant Dieu et dont certaines pensées m'avaient déjà profondément choqué, j'arrivai à la page 186 où je trouvai cette phrase :

« J'ai vu bien des croyants qui se croyaient croyants ; mais il était facile de découvrir que leur foi n'était qu'un pis aller. C'étaient les meilleurs et les plus intelligents. Ceux qui croyaient à fond étaient, le plus souvent, d'imperméables imbéciles. »

Après avoir lu cette phrase, je fermai le livre et ne voulus plus continuer. Non seulement cette considéra-

sion choquante m'étonna sous la plume d'un tel écrivain, mais encore elle est une contre-vérité évidente, parce qu'elle condamne près d'un milliard de croyants sincères, dont la croyance représente une réalité certaine, et qui ne méritent pas d'être traités « d'imperméables imbéciles ».

On peut évidemment dire et écrire sur l'univers beaucoup de choses contradictoires lorsqu'on n'a devant soi aucun autre horizon que les vagues de la mer. On peut disserter à perte de vue sur le mouvement de ces vagues, dire de chacune d'elles qu'elle existe lorsqu'on voit sa crête et qu'elle n'existe plus lorsqu'elle déferle, bref, qu'il y a doute sur l'existence de toutes les vagues, et en induire que ce doute s'étend à l'homme, à la nature, à tout l'univers, à l'infini de l'espace et du temps, et même à Dieu.

On peut encore, par le même raisonnement, arriver à douter de sa propre existence.

Et, comme je l'ai dit plus haut, un tel raisonnement aurait pu se justifier au xvii^e et au xviii^e siècle, mais pas au xx^e siècle, en l'état actuel du développement scientifique.

Non, mes chers lecteurs, vous tous qui croyez en Dieu, vous n'êtes pas « d'imperméables imbéciles ». Au contraire, c'est vous qui êtes les plus intelligents, puisque, au lieu de vous morfondre dans le doute, qui ronge la vie, vous bénéficiez, grâce à la croyance, d'une vie harmonieuse et sereine, qui vous conduira au bonheur et à la longévité.

Et pour vous prouver que ce sont les plus intelligents qui sont les croyants, je vous dirai que la preuve est faite qu'ils atteignent à la longévité plus facilement que les athées et les rationalistes.

Rappelons que saint Antoine est mort à 103 ans; saint Simon neveu de la Sainte Vierge, à 107 ans; l'ermitte Paul, à 113 ans; le vénérable Albama, évêque d'Ethiopie, à plus de 150 ans; saint Narcisse, à 105 ans.

Parmi les croyants, nous pouvons encore citer les penseurs qui sont arrivés à des âges avancés, comme le philosophe grec Platon, dont la doctrine a inspiré le christianisme (81 ans).

Saint Augustin, qui fut un des pères de l'Eglise romaine et écrivit maints ouvrages remarquables (76 ans).

Saint Anselme, qui a donné diverses preuves de l'existence de Dieu (86 ans).

Bossuet, célèbre écrivain et orateur sacré, qui fut le chef de l'Eglise gallicane au xvii^e siècle (77 ans).

Kant, qui a déduit toutes ses conceptions philosophiques de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu (80 ans).

Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme* (80 ans).

Le Pape Pie IX (80 ans).

Le Pape Léon XIII (93 ans).

Barbey d'Aurevilly (81 ans).

Le professeur Brnny, qui a fait toute sa carrière à l'Institut Catholique et vient d'entrer dans sa 94^e année.

Enfin, le Pape Pie XI qui vit encore et est entré dans sa 81^e année.

La plupart de ces grands croyants ont dépassé 80 ans et la religion leur a procuré une vieillesse heureuse.

Voyons maintenant ce qu'on doit penser de la longévité des rationalistes et des athées. Voici les « douze apôtres » de ce système philosophique qui, par une pente insensible, nous a conduits au marxisme, au communisme et au bolchevisme, plaies de notre époque :

Le baron d'Holbach, matérialiste notoire du XVIII^e siècle, célèbre par la guerre qu'il fit à la religion (66 ans).

Fichte, célèbre philosophe allemand, chassé de l'Université d'Iéna en 1799 pour cause d'athéisme (52 ans).

Saint-Simon, qui fut à l'origine du socialisme et prétendit remplacer la morale chrétienne par des lois de travail (65 ans).

Hegel, qui fut le précurseur de Karl Marx (61 ans).

Fourier, dont le *phalanstère* fut une première tentative de soviétisme (63 ans).

Auguste Comte, célèbre athée qui créa la religion positiviste (55 ans).

Proudhon, qui formula le fameux principe : « La propriété c'est le vol », principe qui est à la base du marxisme, est mort, rongé par la jalousie, à 56 ans.

Karl Marx, à qui nous devons les occupations d'usines, la chute du franc et le marxisme économique actuel (65 ans).

Hill Green, qui fut un socialiste anglais, disciple de Karl Marx (46 ans).

Nietzsche, célèbre athée qui s'attaqua au christianisme, caractère haineux et pessimiste et qui mourut d'ailleurs fou (60 ans).

Sembaï, célèbre socialiste français, disciple de Karl Marx (60 ans).

Lénine enfin, qui fut le fondateur du bolchevisme en Russie et qui porte la responsabilité de tous les troubles économiques et sociaux qui ravagent actuellement le monde, tel un horrible cancer (54 ans).

Tous ces apôtres de l'athéisme, qui ont voulu substituer la haine et la lutte de classe à la morale et à la religion sont tous morts assez jeunes et aucun d'eux n'a dépassé 66 ans. D'ailleurs les tableaux suivants montrent synoptiquement l'influence de ces deux conceptions philosophiques sur la longévité.

CRÉYANTS EN DIEU	AGE	ATHÉES	AGE
Platon (av. J. C.) (428-347).....	81	Holbach (1732-1790).....	66
Saint Augustin (354-430)...	76	Fichte (1762-1814).....	52
Saint Anselme (1033-1110).....	86	Saint-Simon (1760-1825)...	65
Bosset (1627-1704).....	77	Hegel (1770-1831).....	61
Kant (1724-1804).....	80	Fourier (1772-1847).....	66
Chateaubriand (1769-1848)...	80	Aug. Comte (1788-1857)...	55
Pie IX (1792-1878).....	86	P. Proudhon (1809-1865)...	56
Barbey d'Aurevilly (1808-1869).....	61	Karl Marx (1818-1883)....	65
Léon XIII (1810-1903)....	93	Hill Green (1830-1892)....	46
Paul Bourget (1853-1907)...	89	Nietzsche (1844-1900)....	56
Professeur Brault.....	91	Sembaï (1890-1922).....	62
Pie XI né en 1857.....	81	Lénine (1870-1924).....	54

Il va sans dire que nous pourrions prolonger indéfiniment cette liste, mais ce qu'il y a de remarquable et de démonstratif, c'est que tous les marxistes ne dépassent pas 66 ans. Sans doute y a-t-il des exceptions apparentes. Mais elles sont rares. Et si parmi les marxistes il y en a quelques-uns qui ont dépassé 70 ans, c'est qu'ils ne sont pas sincères, qu'ils ne sont en réalité que des bourgeois (il y a même des marxistes millionnaires).

Ils affectent des convictions marxistes par intérêt électoral, mais, au fond, ils croient en Dieu dans leur for intérieur.

Il y a, de même, chez les croyants, des morts prématurées, plus rares toutefois que chez les athées, mais ces morts sont dues à des maladies graves, souvent héréditaires. Ces croyants ont du moins l'avantage de mourir dans la sérénité, avec la certitude de partir pour un monde meilleur.

A l'appui de ces constatations, nous citerons cette statistique italienne toute récente qui a été reproduite dans divers journaux :

La longévité en Italie. — Le dernier recensement de la population italienne a révélé qu'à la date du 21 avril 1936, 17.403 personnes avaient plus de 90 ans. Parmi ces vieillards, 13.823 avaient de 90 à 94 ans; 1.482, de 95 à 99 ans et 98 avaient atteint ou dépassé les cent ans. Comme on a pu le constater dans d'autres pays, ce sont les femmes qui sont en majorité dans ce domaine de la longévité : on en compte 10.534 contre 6.751 hommes.

En présence de ces résultats, les actuaires ont recherché la raison pour laquelle il y avait parmi les centenaires environ 55 pour 100 de plus de femmes que d'hommes. Les hypothèses les plus fantaisistes ont été produites et personne n'a pu donner d'explication satisfaisante. Pour moi, ce problème est extrêmement simple.

Vous savez que les femmes, particulièrement en Italie, sont beaucoup plus croyantes que les hommes et ne sont pas encore empoisonnées par le virus des philosophies rationalistes et positivistes.

Lorsque je visitai les monuments d'Italie, je fus surpris de constater que, quel que fût le moment de la journée, je trouvais toujours, dans chaque église, des femmes en prière, en dehors des offices. Et même pendant les offices, vous trouverez toujours plus de 60 pour 100 de femmes que d'hommes. Si vous voulez vous en convaincre, vous n'aurez qu'à vous rendre à une messe dominicale, dans une église quelconque de Paris ou de province, et à dénombrer les proportions de femmes et d'hommes parmi les fidèles.

Il existe de nombreuses preuves que la croyance en Dieu est une aide très efficace pour supporter les plus terribles épreuves de la vie. Je vous citerai entre autres l'exemple de la Générale de Castellnu, si cruellement frappée, comme tant d'autres mères, pendant la Grande Guerre, par la mort successive de trois de ses fils. Au prêtre qui venait lui apprendre l'all'reuse nouvelle, en lui disant : « Courage, ma sœur », et lui annonçant le nouveau malheur qui la frappait, elle

répondait : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Si douloureusement déchirée qu'elle ait pu être, sa foi en Dieu lui permettait de continuer une vie sereine.

Combien de mères non croyantes ont dû succomber sous le poids d'une si terrible épreuve !

Donc, mes chers lecteurs, quelle que soit la religion à laquelle vous appartenez : que ce soit le christianisme, le judaïsme, l'islamisme, le bouddhisme, etc., pour votre bonheur, croyez sincèrement en Dieu, car c'est le même Dieu qui gouverne l'univers, quelle que soit la forme ethnique dont les hommes l'ont revêtu.

Je termine ce livre par ce chapitre sur la croyance en Dieu et j'espère vous avoir convaincu qu'entre les deux routes de la croyance et de l'athéisme, c'est la première qui est la meilleure. Non seulement elle vous accorde le bénéfice de la longévité, mais encore elle vous procure une vie heureuse, la paix de l'âme et une vieillesse sereine.

Quant aux autres principes que je vous ai indiqués au début de ce livre : éviter la haine, la jalousie, la méchanceté qui déséquilibrent notre oscillation cellulaire et abrègent notre existence, ces principes vont de pair avec la religion, car ceux qui croient en Dieu sont en général à l'abri de ces mauvais sentiments.

Restent les principes de l'hygiène alimentaire que je vous ai longuement développés au chapitre IX et dont l'observation est aussi à la portée de votre volonté.

Je suis sûr qu'en observant, autant que possible,

tous ces principes, vous éviterez la plupart des souffrances dont nous sommes tous affligés et qui abrègent notre existence.

Dans ces conditions, l'être devient meilleur, ses qualités se développent et atteignent leur perfection, l'équilibre oscillatoire cellulaire est plus régulier et se maintient plus facilement, l'homme cède moins à ses mauvais penchants.

Et maintenant que je vous ai montré le chemin, je vous souhaite à tous, chers lecteurs, une longévité heureuse et paisible !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Histoire de la longévité.....	5
CHAPITRE II. — La Résonance.....	17
CHAPITRE III. — L'Universon.....	27
CHAPITRE IV. — L'Oscillation cellulaire.....	39
CHAPITRE V. — La Pensée-vibration.....	47
CHAPITRE VI. — La Matérialisation.....	65
CHAPITRE VII. — L'Hygiène morale.....	75
CHAPITRE VIII. — Digestion.....	88
CHAPITRE IX. — L'Hygiène alimentaire.....	112
CHAPITRE X. — Longévité et culture physique.....	135
CHAPITRE XI. — La Crainte de la mort, la survie et la croyance en Dieu.....	142